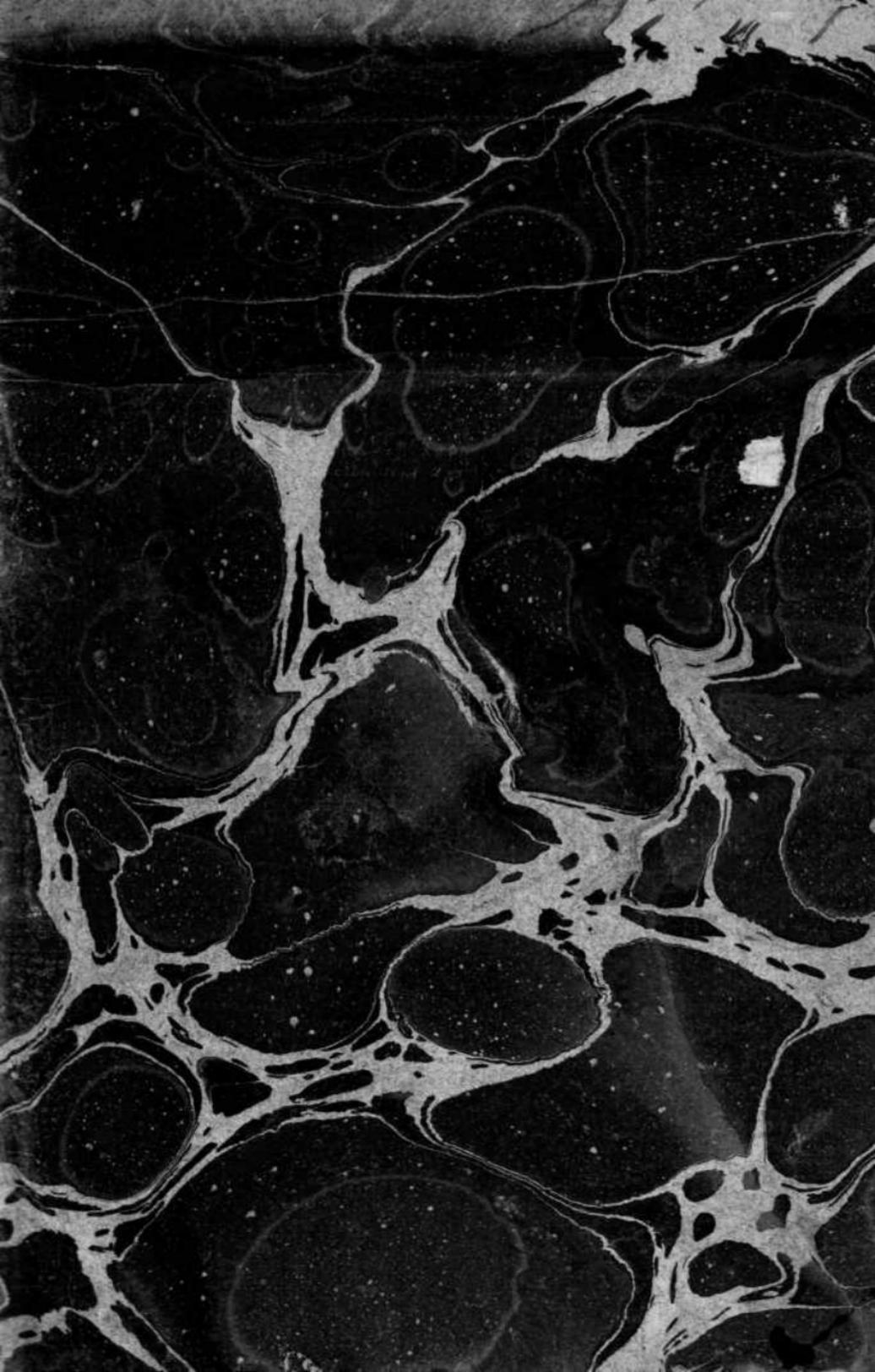


Handwritten text in a decorative rectangular frame, likely a title or signature, rendered in a highly stylized cursive script.





P 7

T. 137264 C. 1230710

D662
A

TRAITÉ SUR LES BÊTES A LAINE D'ESPAGNE,

Leur éducation, leurs voyages, la tonte, le lavage et le commerce des laines, les causes qui donnent la finesse aux laines :

Auquel on a ajouté l'historique des voyages que font les moutons des Bouches-du-Rhône et ceux du royaume de Naples; l'origine, les succès, l'état actuel du troupeau de Rambouillet, et les moyens de propager et de conserver la race espagnole dans toute sa pureté.

Lanigeros agitare greges
Hic labor, hinc laudem, fortes, sperate, coloni.
VIRGIL., *Georg.*, l. 3, v. 287.

PAR C. P. LASTEYRIE,

*De la Société d'Agriculture du Département de la Seine,
de la Société Philomatique de Paris, etc.*

A PARIS,

Chez A.-J. MARCHANT, Imprimeur du Muséum
d'Histoire naturelle, et Libraire pour l'Agriculture,
rue des Grands-Augustins, n°. 12.

1799

TRAIL

FOR

THE BIBLE & TRAIL

IN THE STATE OF

MISSISSIPPI

THE STATE OF MISSISSIPPI, do hereby certify that the following is a true and correct copy of the original as filed in the office of the Secretary of State, to-wit:

THE BIBLE & TRAIL, as filed in the office of the Secretary of State, on the 1st day of January, 1900.

WITNESSED my hand and the seal of the Secretary of State, at the City of Jackson, Mississippi, this 1st day of January, 1900.

JOHN W. BERRY, Secretary of State.

A. B. R. I. S.

MISSISSIPPI



R. 140265

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LORSQUE l'Europe étoit plongée dans l'ignorance, avant qu'on eût découvert l'Imprimerie, qu'une sage police eût établi la sûreté et la promptitude des communications, et que le commerce eût rapproché les hommes, un peuple méconnoissoit souvent l'existence d'un autre peuple; les arts exercés par des mains grossières, étoient avilis et méprisés; la science enfin pleine de mots et vide de sens, n'étoit qu'un jargon barbare et pédantesque.

Ces temps malheureux ne sont plus. Les lumières, après avoir donné naissance à un nouvel ordre de choses, et avoir amélioré le sort de l'espèce humaine, doivent le conduire à un degré de prospérité dont on ne sauroit fixer les limites. Les connoissances actuelles d'une nation,

ou les nouvelles découvertes qu'elle fait dans les arts, deviennent la propriété des autres peuples (1).

(1) De tous les peuples de l'Europe, le Français est peut-être le plus communicatif. Nos savans trouvent une douce jouissance à faire part de leurs lumières; nos artistes sont généralement moins mystérieux qu'ailleurs sur les procédés de leur art.

Je dois, sous ce même rapport, un éloge aux Espagnols. Tous ceux auprès desquels j'ai pris des renseignemens, me les ont communiqués avec la franchise qui constitue le caractère de ce peuple. Quant à l'Angleterre, on y trouve plusieurs hommes éclairés, qui, loin de faire un monopole de la science, la regardent comme une propriété commune à tout le genre humain. Mais il existe dans ce pays une autre classe, qui n'estime les choses et les hommes que par l'or qu'ils procurent. Cette manière de voir forme le caractère d'une trop grande partie de la nation anglaise, et sur-tout celui du Gouvernement. Tout est bon et licite lorsque les résultats promettent de faire entrer l'or et les richesses des autres nations dans la bourse des particuliers, ou dans celle du ministre. Cette honteuse politique, née de la stupidité et de l'esclavage des autres peuples, doit être anéantie, d'après les idées philosophiques qui fermentent chez les principales nations de l'Europe.

L'Espagne a été long-temps le seul pays qui fournissoit au reste de l'Europe de belles laines ; elle doit cet avantage moins à sa situation physique , qu'à l'apathie des autres peuples , et à certains préjugés qui n'ont d'autre cause que l'ignorance.

Ces préjugés sont détruits, ou n'existent que dans l'esprit de ceux qui trouvent quelque intérêt à les perpétuer. La possibilité d'élever des moutons de race espagnole , non-seulement en France , mais dans le reste de l'Europe , et d'en obtenir des laines aussi fines qu'en Espagne même , est prouvée par des faits incontestables.

Avant même que l'expérience démontrât combien une entreprise de ce genre étoit facile , la réflexion seule auroit pu

L'inhumanité anglaise aura beau porter des lois rigoureuses contre ceux qui font sortir des îles Britanniques un mouton ou une machine , il sera toujours facile , avec quelques guinées , de tromper l'avidité exclusive du Gouvernement et des particuliers.

le faire comprendre. On savoit que l'Espagne n'avoit pas toujours été renommée par ses laines, et que la race de ses moutons y avoit été apportée d'ailleurs. La première démarche à faire eût donc été d'envoyer sur les lieux des hommes habiles pour examiner les causes dont dépendoient la beauté et la finesse des laines espagnoles; on les eût trouvées dans la race des moutons, dans la nourriture qu'ils prennent, dans l'air sain qu'ils respirent, etc. ; on eût senti qu'en modifiant toutes ces causes, on pouvoit en faire l'application aux autres climats, et que des soins bien entendus produiroient de semblables effets : au lieu de suivre cette marche indiquée par le bon sens, on trouvoit plus naturel de ne point se départir de ses préjugés, et d'envoyer son argent en Espagne.

Tout ce qu'on savoit des moutons connus sous le nom de *mérinos*, c'est qu'ils étoient d'une race particulière, qu'ils voyageoient, et qu'ils donnoient de belles laines. Ce qu'on en sait aujourd'hui ne s'étend guère plus loin.

Les deux seuls auteurs qui aient, à ma connoissance, écrit sur cette matière, après avoir vu l'Espagne, sont les Citoyens *Flandrin* et *Bourgoing*. Le premier, qui a voyagé dans la vue d'examiner ces troupeaux, ne donne presque rien d'intéressant à cet égard, et tombe même dans quelques erreurs, ainsi que j'aurai occasion de le remarquer. Le second n'ayant pas traité cette matière *ex professo*, n'a pu entrer dans de grands détails.

Je suis bien éloigné de croire que le Traité que j'offre au public, renferme tout ce qui peut être dit sur cette matière; il eût fallu pour cet effet habiter l'Espagne durant quelques années, et suivre la marche des moutons du nord au midi, et du midi au nord. Lorsque je n'ai pu voir par moi-même, je ne me suis pas borné à prendre des renseignemens auprès d'une seule personne; j'en ai consulté plusieurs, et je me suis décidé sur l'avis des gens les plus habiles.

J'ose cependant me flatter que l'agriculteur, le manufacturier, et ceux qui désirent avoir quelques notions sur cette

matière, trouveront ici de quoi se satisfaire. C'est dans cette vue que cet ouvrage a été écrit; j'ai voulu sur-tout prouver à mes concitoyens, qu'il dépend d'eux de se procurer une race de moutons dont les laines seront aussi belles que celles qui nous viennent d'Espagne. Je voudrois faire sentir aux agriculteurs la nécessité de changer le régime vicieux auquel on soumet les moutons en France, et leur inspirer le désir d'améliorer leurs troupeaux; c'est par ce moyen qu'ils pourront enfin jouir des bénéfices que cette branche précieuse d'économie rurale doit leur procurer.

Qu'il me soit permis de dire un mot sur les difficultés que j'ai éprouvées pour obtenir des renseignemens concernant les moutons et les laines d'Espagne.

L'éducation de ces animaux, leurs voyages, leur tonte, le lavage de leurs laines, sont les résultats de la nécessité et de la routine, et se trouvent confiés à des gens très-ignorans. Un propriétaire ne connoît ses troupeaux que par le nombre de piastres qu'il en retire. Si les

troupeaux de moutons ne traversoient pas Madrid chaque année, un habitant de cette capitale, qui les rencontreroit par hasard, seroit souvent tenté de les prendre, ainsi que dom *Quichote*, pour des armées prêtes à se livrer bataille : *Con tanto ahinco afirmava dom Quixote que eran exercitos, que Sancho lo vino à creer.*

Peu de personnes s'occupent, en Espagne, de l'économie rurale; et la branche dont nous traitons ici, est la plus négligée de toutes. Souvent, pour éclaircir un fait, je me suis vu obligé de consulter dix à douze personnes. Un berger incapable de remonter aux causes, m'expliquoit à sa manière quelques pratiques de sa profession; les personnes chargées de la tonte et du lavage, répondoient de même à mes demandes. Les commerçans me donnoient des renseignemens sur l'objet de leur commerce; mais je n'ai trouvé personne qui réunît l'ensemble de ces connoissances.

Je citerai ici avec éloge les noms de MM. *Virio* et *Melon*, qui m'ont singu-

lièrement aidé dans mes recherches en Espagne. Ces deux savans , qui remplissent avec zèle et désintéressement la *direction de l'encouragement du royaume*, s'occupent de la rédaction d'un Journal d'Agriculture, et propagent ainsi les bons principes de cet art presque méconnu en Espagne. J'ai aussi de grandes obligations à M. *Gonzalès*, *maréchal-mayor* du régiment *Farnesio*, qui se propose de publier un *Traité sur les bêtes-à-laine* (1), à M. *Alvares y Guerra*, traducteur du *Dictionnaire* de *Rozier*, ainsi qu'à MM. *Murga* et *Jauvert*, l'un négociant à Madrid, et l'autre à Sarragoce.

Je parlerai , dans cet ouvrage , de l'usage où l'on est de faire voyager les moutons dans les départemens environnans celui des Bouches-du-Rhône et dans le royaume de Naples. Comme les détails relatifs à ces voyages sont peu connus , et que d'ailleurs ils ont quelques

(1) Cet ouvrage vient de paroître ; c'est une traduction de l'*Instruction pour les Bergers*, du Citoyen *Daubenton*, avec des additions de l'auteur.

rapports aux méthodes usitées en Espagne, j'ai pensé que c'étoit ici le lieu de les faire connoître. Ce que je rapporte sur les moutons des Bouches-du-Rhône, est tiré de l'*Histoire naturelle de Provence*, par *Darluc*. La *Description historique et géographique du royaume des Deux-Siciles*, de *Galanti*, imprimée à Naples en 1788, m'a fourni presque tous les matériaux du chapitre où je traite des moutons voyageurs du royaume de Naples. Je donne, sur l'établissement de Rambouillet, des détails historiques, auxquels j'ai joint un Mémoire du Cit. *Gilbert*, sur l'état actuel du troupeau qu'on élève dans ce précieux établissement. Sa conservation, dans des temps orageux, est due au zèle, et même aux sacrifices de ce cultivateur éclairé. Pour rendre ce Traité aussi complet qu'il m'a été possible, je le termine par une *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes-à-laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, publiée par le Bureau consultatif d'Agriculture du Gouvernement. Cette Instruction est le fruit

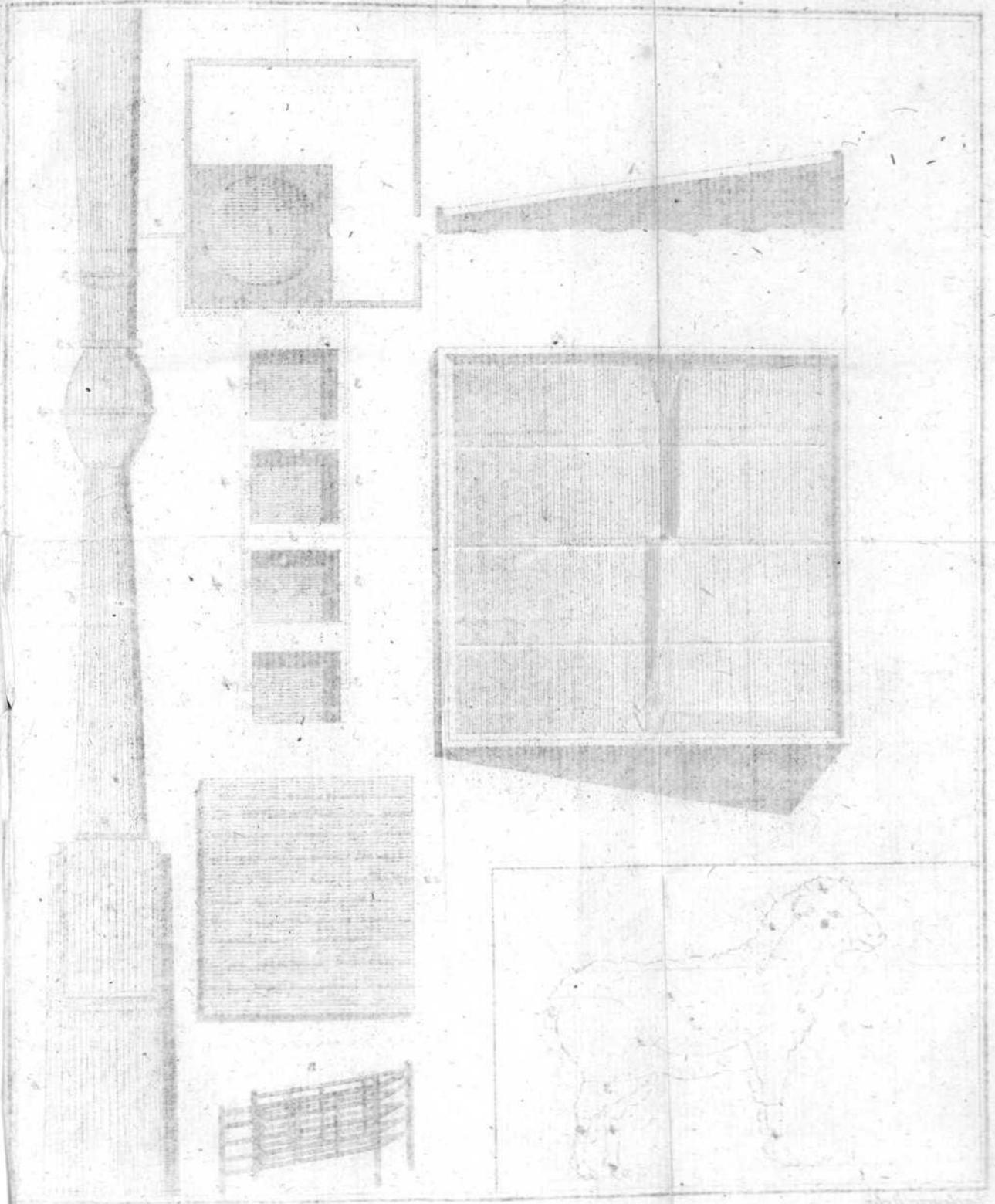
de l'expérience et des observations soignées de plusieurs habiles agriculteurs. Je finis mon travail par un Catalogue des principaux Ouvrages qui ont paru en français sur les bêtes-à-laine.

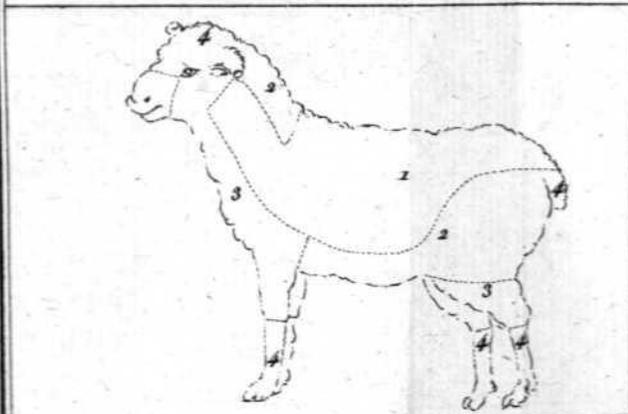
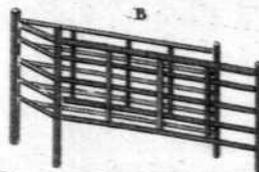
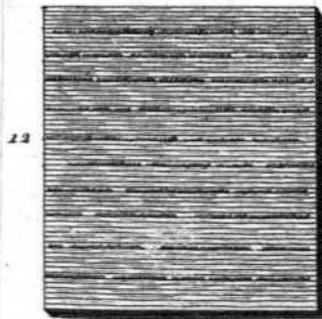
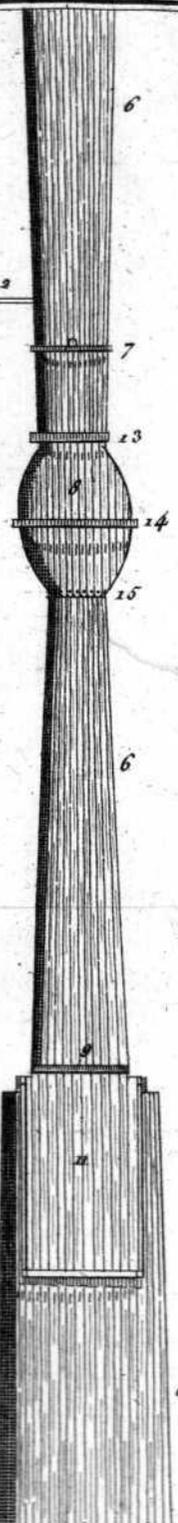
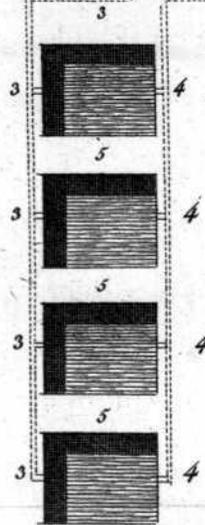
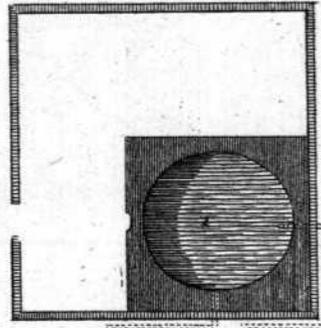
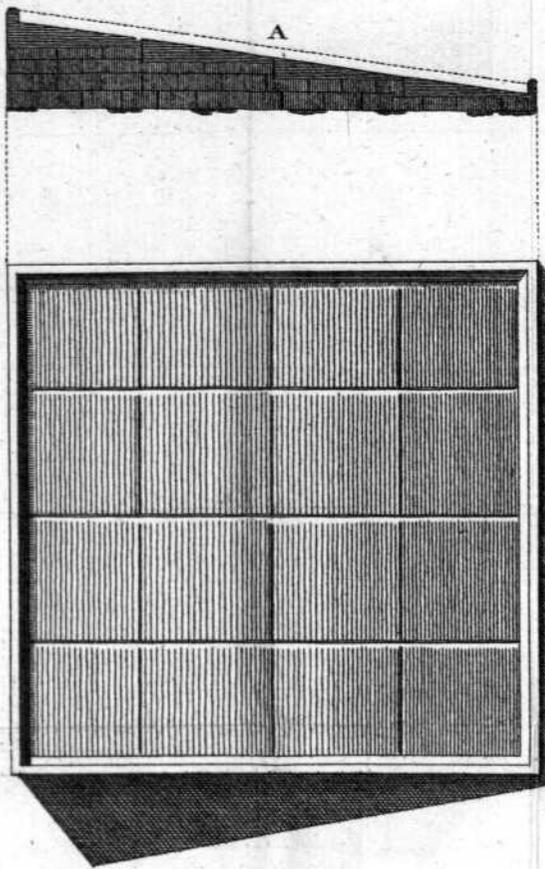
T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, page v	
CHAPITRE PREMIER. <i>Races des moutons espagnols,</i>	1
CHAP. II. <i>Éducation des mérinos transhu- mantès,</i>	12
CHAP. III. <i>Voyages des moutons espa- gnols,</i>	25
CHAP. IV. <i>Tonte des moutons,</i>	49
CHAP. V. <i>Lavage des laines,</i>	60
CHAP. VI. <i>Laines et manufactures de draps,</i>	77
CHAP. VII. <i>Commerce des laines d'Es- pagne,</i>	94
CHAP. VIII. <i>Influence des moutons trans- humantès sur l'agriculture d'Espagne. Conseil de la Mesta,</i>	109
CHAP. IX. <i>Causes qui produisent les belles laines,</i>	135
CHAP. X. <i>Introduction en France des moutons de race espagnole,</i>	161
CHAP. XI. <i>Troupeaux voyageurs des Bouches-du-Rhône,</i>	188

CHAP. XII. <i>Moutons voyageurs du royaume de Naples,</i>	page 205
CHAP. XIII. <i>Établissement de Rambouillet,</i>	229
MÉMOIRE <i>sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses productions disponibles,</i>	238
INSTRUCTION <i>sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes-à-laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté,</i>	262
CATALOGUE <i>des principaux Ouvrages Français sur les bêtes-à-laine,</i>	335







T R A I T É
SUR LES BÊTES-À-LAINE
D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

RACES DES MOUTONS ESPAGNOLS.

1. *Utilité des Moutons.* 2. *Différentes races de Moutons en Espagne.* 3. *Époque à laquelle la race des Mérinos a été introduite en Espagne.*

1. SI la prodigieuse diversité d'êtres qui embellissent et animent le globe, n'a pas été uniquement formée pour nos besoins et nos jouissances, du moins la nature, par les facultés intellectuelles dont elle a doué l'homme, semble lui avoir donné l'empire sur tous ces êtres. Les individus de l'espèce humaine, parmi lesquels la civilisation et les lumières ne se sont pas introduites, reçoivent, pour ainsi dire, des mains de la nature, ce qui est nécessaire à leur conservation ; tandis

que les Sociétés chez lesquelles les arts et les sciences ont fait des progrès , savent perfectionner les productions de la terre , et les appliquer , non-seulement à leurs besoins , mais encore à leurs jouissances.

Les premiers hommes se nourrissoient de la chair des moutons errans dans les bois , et se servoient de leurs peaux pour se garantir des injures de l'air : mais bientôt l'art apprit à élever de nombreux troupeaux , à améliorer leurs laines et à en former des étoffes d'un tissu léger , et plus propres à nous vêtir.

Le mouton nourrit l'homme , le couvre de sa toison , et fertilise ses champs ; c'est le plus beau présent de la nature. Il n'est pas moins utile pendant sa vie qu'après sa mort (1). Sa dépouille , toute entière , s'applique à nos besoins , et alimente un grand nombre de manufactures. Les laines ont donné naissance à diverses fabriques d'étoffes , de bonneterie , etc. La draperie seule , qui exige dix-huit espèces d'ouvriers occupés à des opéra-

(1) Inque tuendos
 Natum homines , pleno quæ fertis in ubere nectar ,
 Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
 Præbetis , vitæque magis quam morte juvatis.

tions différentes, forme une branche très-considérable de l'industrie chez les peuples modernes.

La peau du mouton est employée pour la fabrication de diverses espèces de cuirs et de parchemins; elle sert à faire des vêtemens, des chaussures, des gants, des meubles, des harnois, de la colle, et divers instrumens nécessaires aux arts et à l'agriculture. Le suif de cet animal sert à nous éclairer; il entre dans la composition du savon, ainsi que l'huile extraite de ses os. Ces os sont encore employés dans les fabriques de couteaux et de boutons (1). J'aurai occasion de parler ailleurs

(1) On voit à Whitechapel, en Angleterre, un établissement où l'on fait subir, aux os de moutons et de bœufs, différentes préparations ingénieuses. On y trouve, 1^o. un moulin pour broyer les os; 2^o. une chaudière pour l'extraction de l'huile, et de la moëlle qu'ils contiennent; 3^o. un fourneau pour leur combustion; 4^o. un second fourneau pour les réduire en cendre; (Les cendres des os de mouton entrent dans la composition d'une espèce de stuc, auquel elles donnent une grande dureté et beaucoup de consistance.) 5^o. un appareil pour recevoir les vapeurs qui émanent de la combustion, et dont on retire un esprit volatil; 6^o. des fourneaux pour

des avantages qu'il offre à l'homme sous les rapports de la culture.

2. L'Espagne , ainsi que la France , nourrit plusieurs variétés de moutons. On trouve dans leurs laines une suite de nuances , à commencer par la finesse presque égale à celle de la soie , en allant graduellement jusqu'à la rudesse du poil de chèvre (1). Ils varient par la couleur , par la forme , par la taille et par d'autres qualités.

On ne distingue , relativement aux laines , que trois espèces de moutons : ceux connus sous le nom de *mérinos* , qui , presque tous , sont voyageurs , et donnent la plus belle qualité de laine ; les *churros* ou *burdos* , qui voyagent rarement , et qui donnent les laines

la fabrication du sulfate de soude ; 7°. un bain de sable , avec de grands pots pour la cristallisation du sulfate ammoniacal.

(1) La race qui donne la laine si semblable au poil de chèvre , proviendrait-elle du mouton sauvage ou mouflon , que *Pline* nomme *musmon* , et qu'on trouvoit , de son temps , en Espagne ? *Est et in Hispaniâ non maximè absimile pecori genus musmonum , caprino villico quàm pecoris velleri propius : quorum è genere et ovibus natos prisci umbros vocarunt.* Hist. Nat. l. 8 , c. 49. Ces dernières expressions semblent l'indiquer.

les plus grossières ; enfin les *métis* , qui proviennent du mélange des deux espèces précédentes. Ces trois classes de moutons donnent des laines plus ou moins précieuses , selon les races auxquelles elles tiennent de plus près , selon la nourriture ou le traitement qu'elles reçoivent , etc. Mais les voyages n'influent que comme cause secondaire ; et l'effet qu'ils produisent , peut être remplacé par d'autres circonstances analogues , ainsi que je le développerai plus bas. On a généralement , en France et en Espagne , des idées fausses sur cet objet ; et une erreur de ce genre étant nuisible à la prospérité de ma patrie , j'ai cru devoir la combattre.

La race des *mérinos* (1) donne une laine qui ne le cède en beauté qu'aux laines de Perse et de Shetland (2). La taille de ces

(1) La dénomination de *mérinos* vient de *marinos* , selon un auteur espagnol , à cause que cette race est venue d'outre-mer.

(2) Voyez l'ouvrage intéressant de James Anderson , intitulé : *An account of the different kinds of sheep* , etc. Cet auteur dit qu'il se trouve dans l'île de Shetland , une espèce de mouton dont la laine surpasse en beauté toutes celles connues. Il rapporte , d'après Pierre Ricardo , le prix des laines de Perse ,

animaux est ordinairement de six décimètres et demi ; ils pèsent de vingt-quatre à vingt-huit kilogrammes ; ils ont le corps ramassé, les jambes courtes, la tête grosse, le museau peu allongé, le chanfrein arqué, les cornes longues et en spirale. Leur laine, d'une longueur médiocre, est frisée, très-fine, douce, couvre presque toute la tête, et descend jusque sur le sabot. Elle est chargée d'une plus grande quantité de suint que dans les autres espèces, et si singulièrement tassée, que lorsque l'ani-

en 1719, comparativement aux laines de différentes parties de l'Europe :

Laines d'Allemagne, de 14 s. à 22 s. la liv.

Id. de Pologne, de 19 s. à 25 s.

Id. de Perse, la blanche, 3 liv. 12 s. à 4 liv. 4 s.

Id. de Caramanie, la rousse, 4 liv. 18 s. à 5 l. 4 s.

Id. d'Espagne, 29 s. à 4 liv. 13 s.

Id. la meilleure d'Angleterre, environ 17 s.

Les belles laines, du temps des Romains, avoient une valeur bien supérieure ; leur prix s'élevoit quelquefois à dix francs de notre monnoie. *Nec libra (lanæ) centenos nummos ad hoc ævi excessit ulla.* Plinè, Hist. Nat. l. 8, c. 48.

Comme à cette époque les étoffes de soie et de coton étoient inconnues en Europe, il n'est pas étonnant que les laines belles et rares fussent payées aussi chèrement.

mal change sa position habituelle , sa toison se sépare et présente des interstices.

J'indiquerai plus bas quelles sont les parties de l'Espagne où cette race de moutons est la plus commune. On peut en évaluer la totalité à cinq millions.

Les *chourros* sont plus grands , plus allongés , et plus hauts sur jambes que les *mérinos*. Ils ont la tête plus petite et plus effilée. Ces deux parties de leur corps sont dépourvues de laine. Ils sont d'un tempérament robuste ; ils sont plus faciles à nourrir ; ils supportent mieux la faim et les intempéries des saisons. Leur toison ne frise pas , et la laine en est plus longue , beaucoup moins fine , et d'une valeur bien inférieure.

Cette espèce est répandue dans toutes les parties de l'Espagne , même dans la Castille , le royaume de Léon et l'Estramadour.

Les métis sont plus communs dans les endroits que fréquentent les *mérinos* , parce que les cultivateurs peuvent facilement acheter des animaux de cette dernière espèce ; ils les introduisent dans leurs troupeaux , qu'ils améliorent par ce moyen. Le nombre des uns et des autres monte à environ six millions.

Ces différentes races se subdivisent consi-

dérablement. Il y a , par exemple , à Soria une race de *mérinos* d'une petite taille , qui ne sort pas du pays , et dont la laine est très-fine. Ceux du royaume de Valence , qui ne voyagent pas , ont une laine fine , mais très-courte.

Les moutons de Castille sont les plus grands parmi les *mérinos*.

La Manche nourrit une espèce de métis fort grande , et qui donne une laine de seconde qualité. Il y a des *chourros* qui ont la laine courte , tandis que parmi d'autres races , elle a un double décimètre de long. Enfin on trouve dans les montagnes une espèce particulière , qu'on nomme *aconchada*.

3. Les moutons d'Espagne , à laine fine , proviennent-ils d'une race particulière introduite dans ce pays à une certaine époque ? Ou bien doivent-ils leur amélioration à l'industrie des hommes , et aux circonstances favorables dans lesquelles ils se sont trouvés ? Il me paroît que ces deux causes ont également concouru à la production de cette race précieuse. Elle doit , sans doute , son origine aux animaux qui ont été introduits en Espagne , à différentes époques. L'industrie des anciens habitans a produit et conservé

ces races , qui se sont maintenues depuis , ainsi que je l'expliquerai ailleurs , par l'influence et par la combinaison de diverses causes physiques , telles que le climat , les voyages , etc.

Les historiens et les auteurs agronomes nous apprennent que des races à laine fine ont été introduites en Espagne ; mais ils ne sont pas d'accord sur l'époque de cette introduction.

Il paroît qu'il y avoit des laines fines en Espagne , vers l'an 1189 , puisque *Henri II* , roi d'Angleterre , ordonne , dans une patente accordée aux fabricans de Londres , de faire brûler publiquement les draps faits avec un mélange de laines d'Espagne et d'Angleterre (1).

(1) « Le roi *Edouard* , dit *Stow* , conclut un traité » avec le roi de Castille et *Jean* , roi d'Arragon , » après lequel il accorda la permission de transporter en Espagne une certaine quantité de moutons » de Coteswold , qui s'est depuis considérablement » multipliée au grand bénéfice de l'Espagne , ainsi » qu'on le rapporte. Mais il est cependant certain » qu'avant cette époque , il y avoit des moutons » en Espagne , comme il paroît par une patente » que *Henri II* accorda aux fabricans de Londres. » Cette patente porte qu'on brûlera les draps fabri-

Un auteur espagnol (1) nous apprend qu'*Alphonse XI* fit venir des moutons d'Angleterre. Si ce fait ne prouve pas que l'Espagne, à cette époque, (avant l'année 1350) fût privée de moutons à laine fine, il semble du moins indiquer que ces animaux n'y étoient pas communs. Un autre auteur vient à l'appui de cette opinion, en disant qu'il existe à Barcelone des registres de l'an 1446, par lesquels on voit que les magistrats de cette ville envoyoit des ordres à leurs agens à Londres, pour l'achat de quatre cents quintaux de laines fines, et que ces laines étoient employées à la fabrication de draps qu'on faisoit ensuite passer à Londres.

On voit, par le passage de *Stow*, que je viens de citer, qu'*Edouard IV* permit aux rois de Castille et d'Arragon de tirer d'Angleterre un certain nombre de moutons à laine fine. Ce prince mourut en 1483. Les Espagnols auroient-ils fait venir, à cette époque, des

» qués par un mélange de laines espagnole et anglaise ». Annales ou Chronique générale d'Angleterre, par *J. Stow*, p. 419, en anglais.

(1) Voyez lettre 73 du bachelier *Fernan Gomez*, de Ciudad-Real.

moutons d'Angleterre pour perfectionner leurs races, s'ils eussent eu d'aussi belles laines qu'aujourd'hui ? D'autres auteurs disent que les rois de Castille ont fait venir les *mérinos* des côtes septentrionales d'Afrique (1).

Lorsque je considère l'industrie des Maures, et le degré de perfection auquel ils avoient élevé l'agriculture en Espagne, je suis assez porté à croire que ce sont eux qui ont introduit, dans ce pays, la race des moutons à laine fine, si toutefois cette race n'y existoit pas auparavant. *Strabon*, en parlant des belles laines dont les Romains faisoient usage dans leurs vêtements, dit qu'elles étoient produites par la province de Turdetania en Espagne. *Frequens inde primum vestis veniebat*. On sait que l'oncle de *Columelle*, en alliant des béliers sauvages venus d'Afrique, avec des brebis de Tarente, renom-

(1) Je n'ai pu parvenir, malgré mes recherches, à déterminer, par comparaison, la finesse des laines de Barbarie, qui a été vantée par quelques auteurs. Cependant M. P. *Schousboe*, Suédois, qui a écrit sur les bêtes-à-laine, après avoir habité plusieurs années sur les côtes septentrionales d'Afrique, assure que les laines des moutons de ce pays sont bien inférieures, pour la finesse, à celles d'Espagne.

mées par la finesse de leurs toisons ; obtint une race aussi précieuse que celle dont elle étoit issue. *Ex his rursus quidquid conceptum maternam mollitiem , paternum et avitum retulit colorem.* Columelle qui rapporte ce fait , nous apprend aussi qu'il y avoit en Andalousie une autre race de moutons très-estimée. *Sunt etiam suaptè naturá pretio commendabiles pullus atque fuscus quos præbent in Italia Pollentia , in Bætica Corduba.*

C H A P I T R E I I.

ÉDUCATION DES MÉRINOS TRANSHUMANTÈS.

1. *L'éducation des bêtes-à-laine négligée en Espagne.* 2. *Accouplement. Naissance et destruction des agneaux.* 3. *Manière de les allaiter ; castration, etc.* 4. *Usage de donner du sel aux Moutons. Parcage.* 5. *Maladies.* 6. *Conservation des races.*

1. **O**N pourroit croire que, dans un pays où les troupeaux font la principale richesse des particuliers, l'éducation des bêtes-à-laine doit être portée à un haut degré de perfection ; mais en Espagne, c'est la nature seule, ou le concours fortuit des circonstances, qui a fait naître, ou qui a soutenu l'éminente qualité de cette race. L'habitude de faire voyager les moutons, a produit ici ce qu'on n'obtient ailleurs qu'avec des soins et du travail. Tandis que, chez les autres nations, on s'occupoit à connoître le régime et les alimens qui conviennent le mieux aux moutons, et les avantages que peuvent en retirer l'agriculture et le commerce, les Espagnols ont presque

oublié qu'ils possèdent cet animal précieux, et ont abandonné son éducation au hasard et à l'ignorance (1). Les bergers espagnols suivent les pratiques bonnes ou mauvaises qu'ils se sont transmises de père en fils. Ils ne sont ni plus habiles, ni moins ignorans que nos bergers ordinaires de France. Je vais rapporter ce que j'ai pu en apprendre.

2. Les béliers et les brebis forment des troupeaux séparés. Lorsque le temps de l'accouplement est arrivé, c'est-à-dire, vers le 15 Messidor (commencement de Juillet), on les réunit jusqu'à la fin de Thermidor. Un bélier sert pour vingt à vingt-cinq brebis. L'usage est de prendre les mâles et les femelles à l'âge de deux ans, pour les faire servir à la

(1) J'ai cherché en vain, lorsque j'étois en Espagne, un ouvrage qui pût m'apprendre la manière dont on élève les bêtes-à-laine dans ce pays. Je n'ai pas même trouvé dix auteurs qui traitassent des matières d'économie rurale; tandis que j'ai vu des bibliothèques entières remplies de rêveries ascétiques.

Herrera, l'*Olivier de Serres* des Espagnols, parlant des moutons, copie ce qu'en ont dit les Romains. Le silence qu'il garde sur leurs voyages, donne lieu de croire que cet usage n'étoit pas fort répandu lorsqu'il écrivoit.

génération. On fait aussi couvrir les brebis d'un an, et quelquefois on attend que les béliers en aient trois. On garde les brebis jusqu'à l'âge de sept ans, et les béliers jusqu'à huit, à moins que, les destinant à la boucherie, on ne les châtre à quatre, cinq ou six ans.

Les principales qualités requises dans un bélier, c'est qu'il ait la tête grosse et proéminente dans sa partie supérieure, le chanfrein busqué, l'œil vif, l'encolure droite, le port hardi, les flancs larges, la peau ample et plissée principalement sous le col, sans aucune tache sur le corps ni dans la bouche. La laine doit entourer les yeux, s'étendre aux bords de la bouche, et couvrir l'extrémité des jambes. Elle doit être exempte de jarre, fine, élastique, douce et grasse. La toison de l'animal doit être bien garnie de filamens.

Les brebis mettent bas dans le mois de Frimaire et dans les premiers jours de Nivôse (Novembre et Décembre). L'unique soin des bergers, lorsqu'elles sont pleines, ou qu'elles ont agnelé, c'est de leur donner les meilleurs pâturages ; la nature fait le reste.

Le moment du part est cependant celui où les bergers redoublent de vigilance. On a la

coutume, dans les troupeaux *transhumantés*, de tuer la moitié des agneaux qui naissent : on en détruit même les trois quarts et davantage, quand la saison est mauvaise et que les pâturages manquent. C'est toujours les mâles qu'on sacrifie les premiers, ayant cependant soin de conserver le nombre nécessaire pour remonter le troupeau. On détruit ainsi l'espèce, pour avoir de la laine en plus grande abondance et de meilleure qualité. On prétend qu'une mère qui nourriroit à elle seule son agneau, en souffriroit, et ne donneroit pas autant de profit en laine.

La quantité d'agneaux qu'on tue est quelquefois si grande, que les habitans des villages voisins, qui viennent les acheter pour leur consommation, ou pour aller les vendre ailleurs, ne les paient que dix centimes la pièce. Les peaux se vendent à peu près le même prix ; elles passent en Portugal, où les Anglais les achètent pour faire des gants. J'ai vu des robes de chambre faites avec ces peaux, qui sont très-jolies et très-légères. La laine en est courte, soyeuse, formant une multitude de petites boucles tassées contre la peau. Les bergers en font usage pour leurs habillemens.

Si l'Espagnol étoit un peuple industriel, il pourroit former une branche lucrative de commerce avec ces espèces de fourrures. Il seroit même possible, avec des soins, de leur donner une beauté presque égale aux fourrures de peaux d'agneaux dont les peuples du nord de l'Europe et de l'Asie font tant de cas. Comme le moment n'est pas éloigné où la race de moutons espagnols sera commune en France, j'ai cru devoir rapporter le procédé dont se servent les Tartares de Bucharie et les habitans de l'Ukraine, pour donner plus d'éclat et de valeur aux peaux de leurs agneaux. Le passage dont je donne la traduction, est tiré des observations que *Pallas* a faites sur les différentes races de moutons qui se trouvent dans le vaste empire de Russie. L'éditeur observe qu'il seroit facile d'obtenir d'aussi belles fourrures en Angleterre, et il présente les avantages qu'en retireroit le commerce de sa nation. Il seroit à désirer qu'on fit en France la même tentative.

« Les agneaux de l'Ukraine, de Podolie et
 » de Bucharie naissent avec une laine agréa-
 » blement ondulée. Les habitans, afin d'en
 » augmenter la beauté, et de la rendre plus
 » précieuse, enveloppent l'agneau, dès sa

» naissance, dans une espèce de chemise de
 » gros linge, de manière à produire sur la
 » laine une pression légère et habituelle,
 » ayant soin de l'arroser chaque jour avec
 » de l'eau chaude, pour la rendre plus douce
 » et plus unie. Ils desserrent les liens de
 » temps à autre, à proportion que l'animal
 » augmente en grosseur, les tenant cependant
 » à un tel point que la laine puisse acquérir
 » de l'éclat et du lustre. C'est par ce procédé
 » que la laine de l'agneau, naturellement
 » douce et fine, prend, en croissant, un port
 » et des inflexions agréables, et donne cette
 » jolie espèce de fourrure très-recherchée
 » pour doubler les habits et les robes de
 » chambre. On tue l'animal plus ou moins
 » jeune, selon le genre de fourrure qu'on
 » veut avoir. D'abord sa laine est fine,
 » courte et satinée; et elle devient successi-
 » vement plus longue, et plus propre à abri-
 » ter contre les grands froids ».

3. Lorsque, dans les troupeaux *transhu-*
mantès, les bergers ont tué un agneau, ils
 l'écorchent, et appliquent sa peau sur le corps
 d'un agneau nouvellement né, qui est déjà
 nourri par sa mère. Ils l'approchent, dans cet
 état, de la brebis qui a perdu son petit, et qui

croit le reconnoître : alors celle-ci se laisse têter. Le soir, lorsque les brebis reviennent des pâturages, on recommence la même opération, et le lendemain, les agneaux peuvent reconnoître d'eux-mêmes les mères qu'on leur a assignées. Il est des brebis qui s'aperçoivent de la fraude, et qui refusent obstinément de s'y prêter : alors on les attache par une jambe à un piquet ; ce qui les rend plus traitables.

Il est difficile de concevoir comment les bergers, dans un troupeau de cinq cents agneaux, peuvent reconnoître ceux qu'ils ont donnés à telle ou telle brebis. Cependant une grande habitude fait qu'ils ne s'y trompent jamais.

On ne traît pas les brebis des troupeaux *transhumantés*. On croit, avec raison, que la laine en souffriroit ; d'ailleurs on ne trouveroit pas la consommation du lait. Les agneaux têtent aussi long-temps qu'ils veulent ; on ne les sépare d'avec les mères, que lorsqu'ils vont à la montagne.

Il y a toujours un certain nombre de brebis qui ne conçoivent pas ; alors on les sépare des autres.

On châtre très-peu d'agneaux. Comme on

en détruit beaucoup , il faut conserver les autres pour la propagation. Lorsque les béliers commencent à ne plus donner autant de laine , c'est-à-dire , vers l'âge de six ou sept ans , on leur fait subir cette opération ; aussi la chair en est-elle mauvaise.

Quelques bergers sont dans l'usage de couper les cornes des béliers , pour éviter qu'ils ne se blessent. On pose la corne sur un billot , et on la coupe d'un coup de hache à sept ou huit doigts de la tête.

On coupe la queue aux moutons avec un rasoir. Sans cette précaution , leurs excréments s'y attacheroient , et gâteroient la laine qui se trouve dans les parties environnantes. On lui laisse six doigts de longueur.

Des moutons voyageurs , paissant souvent très-près les uns des autres , se confondroient facilement , s'ils ne portoient pas une marque distinctive. On leur applique un fer rouge sur le chanfrein , ou on leur taille les oreilles , etc. Les ordonnances exigent que chaque particulier marque son troupeau.

4. L'usage de donner du sel aux moutons , soit voyageurs , soit sédentaires , est général en Espagne. On ne le distribue ordinairement aux premiers que lorsqu'ils sont dans

la montagne, à raison de six ou sept cents grammes par tête chaque mois. Les bergers répandent le sel sur des pierres plates, où les moutons viennent le manger. Ils croient que le sel contribue, non-seulement à la santé des moutons, mais encore à la beauté de leurs laines.

Quoique nous n'ayons pas d'expériences exactes, ainsi que l'observe M. *Anderson* dans l'ouvrage déjà cité, par lesquelles nous puissions juger du degré d'influence que le sel a sur la laine, la santé et l'embonpoint des moutons, on doit cependant le regarder, en général, comme très-salubre : plusieurs raisons me déterminent pour ce sentiment. Il y a différentes espèces d'animaux sauvages qui ont un attrait particulier pour le sel ; tels sont les chèvres, les daims, les cerfs, etc., et l'argali, ou mouton sauvage de Sibérie, qui, au rapport de *Pallas*, choisissent de préférence les marais salins, très-communs dans cette contrée. On le voit lécher les efflorescences salines qui couvrent la terre en plusieurs endroits. Ce savant dit que les moutons de la grande Tartarie mangent de préférence les herbes sur lesquelles le vent a répandu ces efflorescences salines, et qu'ils

engraissent promptement sur ces pâturages. Il pense que le sel contribue à la formation de ces protubérances énormes de graisse, qui tiennent lieu de queue dans certaines espèces de moutons. Les moutons, dans tous les climats, ont un égal attrait pour le sel, ainsi que les chèvres et les bœufs (1). On observe que les animaux qui paissent aux bords de la mer, ou dans les pâturages qui produisent des plantes salines, engraissent plus promptement, et ont une santé plus robuste.

Lorsque l'instinct donne aux moutons un si grand attrait pour le sel, et que l'expérience de plusieurs nations de l'Europe, particulièrement celle des Espagnols, en constate les bons effets, on doit regarder cette substance comme absolument nécessaire à la santé des moutons.

L'usage de faire parquer les petits troupeaux *estantès*, est établi dans quelques parties de l'Espagne.

(1) L'usage où l'on est dans l'Amérique septentrionale de donner du sel aux chevaux, prouve que cette substance est utile à leur santé. On en distribue aussi aux jumens qu'on nourrit sur les montagnes des Pyrénées.

Lorsque le climat le permet, on parque l'été et l'hiver. Au lieu de claies, on se sert souvent de filets soutenus par des pieux (1).

5. Les *transhumantès* éprouvent moins de maladies que les troupeaux qu'on tient enfermés dans des étables. Plus rapprochés de l'état de nature, ils ne sont pas soumis aux maux qu'entraîne après elle la domesticité. L'air sain, les pâturages frais, etc. entretiennent leurs forces et leur santé. Les seuls fléaux qu'ils aient à redouter, sont les pluies froides après la tonte, les sécheresses qui brûlent les pâturages, les ardeurs trop vives du soleil. Ces causes de maladies, qu'on ne peut pas prévenir dans de grands troupeaux, sur-tout les deux premières, en font souvent périr un grand nombre. Ils sont aussi sujets à la gale.

Les remèdes que les bergers espagnols emploient dans presque toutes les maladies des moutons, sont l'ellébore et le genièvre. La médecine vétérinaire a fait peu de progrès parmi eux. L'homme qui agit sans raisonner,

(1) Les anciens Romains avoient aussi l'usage de parquer les moutons dans des filets. *Sunt qui optimè stercorari putent, sub dio retibus inclusâ pecorûm mansione.* Plin. Hist. Nat. l. 18, c. 1.

et qui n'a d'autre guide que la routine, nuit à la science, sans jamais lui être utile. Dans l'impuissance de leurs remèdes, les bergers espagnols ont recours à la magie et aux enchantemens (1).

6. La beauté et la finesse des laines que donnent les troupeaux *transhumantès*, est plutôt l'ouvrage de la nature que celui de l'art. Le régime auquel les moutons sont soumis par le système des voyages, supplée aux soins qu'exige l'état ordinaire de domesticité. Les soins qu'on prend, en Espagne, pour l'amélioration ou la conservation des races, consistent principalement dans le choix des pâturages. C'est pourquoi les riches *ganaderos* (2), pouvant louer les meilleurs pâturages, ont des troupeaux qui donnent une qualité supérieure de laine. Ils ont l'attention de réformer les anciens béliers, ou les bêtes de mauvais rapport; ils améliorent ainsi ou conservent les belles races.

(1) Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

VIRGILE, Buc. Ecl. 3.

(2) *Ganaderos* : on nomme ainsi les riches propriétaires de troupeaux, du mot *ganado*, qui signifie troupeau.

C H A P I T R E I I I .

VOYAGES DES MOUTONS ESPAGNOLS.

1. *Origine des voyages des Moutons.* 2. *Lieux que fréquentent les Moutons transhuman-*
- tés.* 3. *Marche des troupeaux ; temps où*
- elle se fait ; sa durée ; ordre qu'on y ob-*
- serve.* 4. *Formation des troupeaux.* 5. *Soins*
- que leur donnent les bergers.* 6. *Boisson,*
- pâturages.* 7. *Caractère des bergers espa-*
- gnols ; leurs salaires.* 8. *Bénéfice d'un*
- troupeau.*

1. **L**ES premiers hommes qui se réunirent, ignorant les arts et les sciences, durent ignorer les moyens de féconder la terre. La vie pastorale fut donc la seule qui pût les faire subsister. Les peuples qui ont conservé ce genre de vie, n'ont fait aucun progrès depuis leur origine. Ceux au contraire qui l'ont abandonné pour se livrer à l'agriculture, ont successivement avancé vers la civilisation.

Si le système nomade, qui existe dans plusieurs provinces de l'Espagne, eût été généralement adopté, ce pays auroit aujourd'hui

une population inférieure à celle de quelques villes de l'Europe. En effet, par-tout où les troupeaux voyageurs se sont introduits, ils ont fait disparaître la race humaine.

L'Espagne est bornée au nord par une chaîne de hautes montagnes, qui, en s'abaissant, se prolongent, et coupent le pays en tout sens. Quelques-unes de ces montagnes, dont les sommets sont couverts de neige en hiver, offrent aux habitans des vallons et des plaines, des pâturages abondans durant la belle saison. Le désir de profiter de ces pâturages, a dû faire augmenter le nombre des troupeaux; et l'impossibilité de se procurer, sur les lieux, assez de fourrage pour la nourriture d'hiver, a obligé de les conduire dans les plaines voisines, où la douceur des hivers favorisoit la végétation.

Les Espagnols ne se bornèrent pas, dans la suite, à faire voyager leurs troupeaux sur des terrains impropres à la culture. Lorsque les Visigoths, aussi habiles dans la profession des armes qu'ignorans en agriculture, eurent envahi et dépeuplé l'Espagne, ces nouveaux maîtres encouragèrent l'éducation des bestiaux aux dépens de la culture. Enfin, les habitans indigènes, durant les guerres longues

et cruelles qu'ils eurent à soutenir contre les Maures , voyant leurs moissons sans cesse ravagées , furent contraints d'abandonner la charrue , et de se borner à un genre de richesses qu'il étoit facile de soustraire aux approches de l'ennemi. Alors ils se retiroient dans les montagnes avec leurs troupeaux , et conservoient ainsi une ressource dans le malheur. Ils firent d'abord voyager les moutons par nécessité ; ils continuèrent à le faire , à cause de la dépopulation et de la ruine de l'agriculture ; enfin , des lois dictées par la force , sanctionnèrent un système si contraire à l'intérêt général (1).

Les voyages devinrent communs vers la fin du quatorzième siècle. Avant le milieu de ce même siècle , on faisoit peu voyager les moutons , ou du moins ils ne traversoient pas l'Espagne , ainsi qu'ils le font aujourd'hui.

Si , au lieu de fixer les troupeaux dans les limites que la nature semble leur avoir prescrites , un gouvernement foible ou ignorant permet que les meilleures terres soient trans-

(1) Je montrerai ailleurs combien les voyages des moutons sont pernicieux à l'agriculture , au commerce et à la prospérité de l'Espagne.

formées en désert pour la pâture des animaux, il démembre et affoiblit son empire. Si les Espagnols, au lieu d'envahir l'Amérique, eussent apporté la culture dans les provinces ravagées par les moutons, cette conquête eût été plus facile, et eût agrandi leur domination, bien loin de la détruire.

On sait que l'Espagne n'est pas le seul pays où les moutons voyagent. Les Tartares, et d'autres peuples de l'Asie (1), ont de nombreux troupeaux avec lesquels ils errent toute l'année dans de vastes solitudes. Cet usage est établi en France dans quelques parties des Pyrénées et dans le département des Bouches-du-Rhône (2). Il a passé des anciens Romains aux habitans modernes du royaume de Naples (3). Du temps de *Virgile*, les

(1) *J'ai vu dans quelques provinces de la Perse, (dit Chardin, t. IV de ses Voyages, p. 82) des troupeaux de moutons qui couvroient quatre à cinq lieues de pays. Ce passage, quoique sans doute exagéré, prouve qu'il y a de nombreux troupeaux voyageurs en Perse.*

(2) Je parlerai, dans cet ouvrage, des troupeaux voyageurs des Bouches-du-Rhône, et de ceux du royaume de Naples.

(3) *Nàm mihi greges in Apuliâ hibernant, qui in reatis montibus æstivarant. Varr. l. 2, c. 2.*

peuples de la Libye conduisoient leurs troupeaux dans les déserts, ainsi que le font aujourd'hui les Tartares (1).

2. Les lieux où les moutons *mérinos* vont paître durant l'été, sont les montagnes du royaume de Léon, de Castille, Soria, Ségovie, Cuencas, Burgos, d'Arragon, Albaracin, la Navarre, les Asturies, la Galice, etc.

Ils vont hiverner dans l'Estramadure, l'Andalousie, la Manche, les plaines de Castille, de l'Arragon, dans les royaumes de Valence et de Murcie, aux environs de Cadix, dans le Portugal, etc. (2).

Les moutons qui paissent sur les montagnes du nord, ne vont pas tous passer l'hiver dans

(1) Quid tibi pastores Libyæ
 Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem
 Pascitur, itque pecus longa in deserta, sine ullis
 Hospitiis
 VIRG. Georg. l. 3, v. 339.

(2) Les Romains avoient des pâturages d'hiver et d'été à une certaine distance les uns des autres. Leurs troupeaux voyageurs passaient la belle saison sur les Apennins, et se rendoient dans l'Apulie aux approches de l'hiver. *Longè enim et latè in diversis locis pasci solent, ut multa milla absint sæpè hibernæ partiones ab æstivis.* Varr. l. 2, c. 2.

les parties méridionales ; ils trouvent à de moindres distances un climat tempéré et des pâturages assez abondans. Cependant, l'Estramadure, l'Andalousie et la Manche, nourrissent la majeure partie des moutons *transhumants*.

L'Estramadure est la province la plus chaude de l'Espagne ; les hivers y sont plus doux que nos printemps, et rarement il y gèle. Le pays est plat, entrecoupé de petits côteaux, et peu boisé. Les herbages, qui, durant l'été, sont totalement brûlés par le soleil, reparoissent aux premières pluies de l'automne, et continuent de pousser durant tout l'hiver : ils sont si abondans dans cette saison, que souvent les bergers sont obligés d'enfermer leurs troupeaux dans des filets, de crainte qu'abandonnés à eux-mêmes, ils ne prennent trop de nourriture. Ils suivent le précepte de *Virgile*, *fuge pabula læta*, et ne les laissent paître que quelques heures du jour. Les lieux où se trouve la plus grande quantité de moutons en Estramadure, sont Las Serena, Bardajos, Medellin, Truxillo, Caxeres, Talavera, Esparragosa, Zafra, Cavezas, Erbucy, Brozas, Dombenito, etc.

Les moutons qui passent l'hiver au sud de

l'Espagne, vont rarement sur les Pyrénées ; il n'y a que ceux des plaines voisines qui fréquentent ces montagnes. Les Français y conduisent aussi leurs troupeaux : souvent ils louent leurs pâturages aux Espagnols. Les moutons de France vont aussi quelquefois passer l'hiver au-delà des Pyrénées.

3. Lorsque la mauvaise saison commence à se faire sentir, et que les montagnes sont dépouillées de leur verdure, alors les bergers s'appêtent au départ. Les troupeaux se mettent en marche dans le courant de Vendémiaire (fin de Septembre et Octobre) pour aller chercher des climats plus tempérés et de nouveaux pâturages. Lorsqu'ils quittent la plaine pour retourner sur les montagnes, ils partent dans le courant des mois de Germinal et Floréal (Avril et commencement de Mai). Le départ est avancé ou retardé, selon la distance plus ou moins grande du lieu où les moutons doivent se rendre.

Les moutons qui trouvent des pâturages d'hiver et d'été peu éloignés les uns des autres, font des marches qui durent trente, quarante et même cinquante jours ; il y en a qui font jusqu'à deux cents lieues : tels sont ceux qui vont des Asturies en Estramadure ;

mais il est rare qu'ils aillent à de si grandes distances. Lorsqu'ils se rendent dans les montagnes, ils font ordinairement trois, quatre, cinq et six lieues par jour; lorsqu'ils en partent, on ne les presse pas autant, pour ne pas fatiguer les brebis qui sont pleines à cette époque. Ils vont aussi plus vite après la tonte, que lorsqu'ils sont chargés du poids de leur toison. On leur réserve, sur le lieu de leur passage, des terrains incultes où ils s'arrêtent pour se reposer; et lorsqu'ils sont plusieurs jours sans trouver ces pâturages, ils marchent plus lentement.

Des troupeaux de quarante à soixante mille bêtes qui voyageroient ensemble, ne pourroient pas trouver sur leur passage une quantité d'herbe suffisante pour les nourrir. C'est pour parer à cet inconvénient qu'on les divise, et qu'on les fait partir successivement et par des routes différentes; mais les jours de marche et de repos sont tellement combinés, que chaque division arrive au lieu de sa destination à peu près à la même époque.

Les moutons ne voyagent pas la nuit, à moins que la chaleur ne soit excessive; le berger ne pourroit les suivre de l'œil, et courroit risque d'en perdre: malgré sa vigilance, il

il s'en égare toujours quelques-uns sur les chemins. On les fait marcher le matin de bonne heure, et le soir, pour éviter l'ardeur du soleil.

On ne suit pas toujours la même route. Dans le temps, par exemple, où les moutons vont à l'Estramadure, on les fait passer dans les champs dont on a enlevé la récolte; mais, à leur retour, ils doivent éviter les terres ensemencées. Ils traversent Madrid à cette dernière époque (1), tandis qu'à la précédente ils s'arrêtent aux portes de cette ville.

Jamais, dans aucun pays, les chemins destinés aux hommes et aux charrois, n'ont occupé une étendue de terrain comparable à celle qui sert de passage aux moutons d'Espagne (2); ces chemins, destinés en même

(1) On m'a assuré qu'une maladie pestilentielle régnant à Madrid, on avoit cherché à en arrêter le cours, en faisant passer les moutons par cette ville, et que l'usage s'en étoit conservé depuis.

(2) Les peuples agricoles qui nourrissent et font voyager de grands troupeaux, doivent nécessairement avoir des chemins pour le passage et la nourriture des animaux. Les Romains en avoient réservé pour

temps à leur fournir la nourriture dont ils ont besoin, ont quatre-vingt à quatre-vingt-dix varres de large (1), et sont quelquefois indiqués par des bornes de pierre : il n'est permis à personne d'empiéter sur cette voie publique. *Charles V* ayant fait un parc sur un terrain où les moutons *transhumantès* avoient coutume de passer, fut obligé de laisser le passage libre, et de faire murer les côtés du chemin.

Lorsqu'un troupeau est en marche, le berger principal se met à la tête, et deux autres bergers se portent sur les côtés, afin de surveiller les moutons et empêcher qu'ils ne s'écartent. Pour guider plus facilement les troupeaux, on élève un certain nombre de moutons châtrés, appelés *mansos*, ou de boucs également châtrés (2), qui marchent à la tête

cet usage. *Erant autem viæ publicæ pecoribus destinata ex hibernis in æstiva redeuntibus, ubi morari et pascere possint.* Ursin. in Varr. l. 2, c. 2.

(1) Environ trente-deux mètres.

(2) Nous n'avons pas, dans notre langue, de mot pour désigner un bouc châtré; ce n'est pas le seul qui nous manque en agriculture. Du temps de *Louis XIV*, on ne s'occupoit pas beaucoup d'économie rurale; aussi notre langue s'en est ressentie.

du troupeau (1); les bergers les familiarisent, et les accoutument à la voix en les caressant, et leur donnant de l'herbe, des feuilles et du pain. S'ils veulent faire partir le troupeau, ils donnent le signal aux *mansos*, qui, à l'instant, se mettent en marche, et sont suivis par les autres moutons. Le bruit des grosses sonnettes que les *mansos* portent suspendues au col, avertit les paresseux, ou ceux qui paissent à l'écart : ces animaux sont plus grands et plus gros que les moutons ordinaires, et même que les béliers. Ce fait prouve qu'avec des soins, l'homme peut facilement améliorer les races des animaux.

La révolution et le goût qui se portent vers les choses utiles, multiplieront les expériences et les découvertes. Il faudra, si l'on veut se faire entendre et écrire avec précision, inventer des mots nouveaux. Une source abondante où l'on pourroit puiser, seroit les idiomes des divers départemens ; on y trouveroit de quoi compléter le dictionnaire rural. Dans les Pyrénées, on donne le nom de *crapon* à un bouc châtré. Ces animaux, mangés à l'âge de six mois, ont la chair très-succulente.

(1) Les bergers d'Italie avoient aussi des boucs pour conduire leurs troupeaux :

Dux pecoris hircus ; duxerat hircus oves.

Ces moutons, qui sont à la fois, et les amis, et les compagnons du berger dans sa solitude, reçoivent des soins tant qu'ils sont utiles. On les abandonne au boucher, lorsqu'on ne peut plus en tirer les mêmes services : triste et peut-être trop fidèle image de l'amitié malheureuse parmi les hommes (1)!

Lorsqu'il se trouve des moutons fatigués ou malades, on en forme un troupeau qui, conduit plus lentement, arrive après les autres.

Le *mayoral*, ou chef du troupeau, commande aux autres bergers, et désigne à chacun

(1) Les Islandais montrent plus de reconnaissance. Malgré l'âpreté du climat, leurs moutons restent toute l'année exposés aux injures de l'air. Aux approches de l'hiver on réunit les troupeaux, on les conduit dans une partie de l'île, et ils sont abandonnés à eux-mêmes. Il y a, dans ces troupeaux, des moutons qui servent de guides aux autres, qui leur indiquent les moyens de pourvoir à leur conservation, et la manière de trouver quelques brins d'herbe au milieu des neiges. Ces moutons ramènent, chaque année, leurs compagnons; et pour prix de leurs services, les Islandais leur permettent de terminer paisiblement la carrière qui leur a été fixée par la nature.

le devoir qu'il a à remplir. Les uns veillent plus particulièrement sur la marche du troupeau ; les autres vont acheter les provisions aux villages voisins ; ceux-ci vont chercher de l'eau , ou ramener du bois.

Le troupeau est toujours suivi par quelques bêtes de somme , qui portent le bagage , ou les peaux des animaux qui meurent en route. L'homme , accoutumé à la vie pastorale , éprouve peu de besoins : il vit heureux , puisqu'il vit content de ce qu'il possède. Les bergers espagnols portent avec eux toutes leurs richesses , et tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Des peaux de moutons qui leur servent de lit , un chaudron pour apprêter leurs alimens , une besace , des outres pour mettre leur boisson , une écuelle , une cuiller , une flamme pour saigner les moutons , des ciseaux , une hache et un couteau de chasse forment tout leur mobilier (1). Ils

(1) La peinture que *Virgile* fait des bergers de Libye , convient parfaitement à ceux d'Espagne :

Omnia secum

Armentarius Afer agit , tectumque , laremque ,
Armaque , Amyclæumque canem , Cressamque pharetram.

VIRG. Georg. l. 3 , v. 543.

portent, en outre, le pain, l'huile ou la graisse dont ils se nourrissent; de l'huile de genièvre, quelques autres drogues pour les maladies de leurs troupeaux, et un peu d'argent pour renouveler leurs provisions au besoin.

4. Arrivés au lieu où ils doivent passer la saison, leur premier soin est de distribuer les pâturages aux différentes divisions de leurs troupeaux. Ils composent ces troupeaux selon que l'exigent les localités ou les circonstances; ils séparent les brebis des béliers jusqu'au temps de l'accouplement. Les agneaux restent avec leurs mères jusqu'à leur arrivée dans la montagne; à cette époque, ils sont incorporés dans les autres troupeaux. On réserve les meilleurs pâturages pour les animaux fatigués ou malades, pour les brebis pleines ou *nourricières*, et pour les jeunes agneaux. Les moutons châtrés paissent sur les plus mauvais terrains.

Dans les troupeaux, les moutons châtrés se trouvent ordinairement dans la proportion d'un cinquième. On s'attache principalement à augmenter le nombre des femelles, afin de réparer les pertes des trou-

peaux. Voici dans quelle proportion ils sont composés :

Brebis , 100.

Béliers , 5.

Agneaux , 50.

Moutons châtrés , 25.

On verra dans le chapitre suivant pour quelle raison il y a si peu d'agneaux.

Les troupeaux *transhumantès* appartiennent aux particuliers les plus riches de l'Espagne ; et comme le corps de ces propriétaires jouit de privilèges très-étendus , les moutons sont d'un grand rapport. C'est là d'où vient l'origine de ces immenses troupeaux. Les plus ordinaires sont de vingt mille bêtes , les plus petits de cinq ou six mille , les plus forts de soixante-dix mille. Il s'en trouve rarement qui montent à quatre-vingt mille têtes (1). Un troupeau appartient quelquefois

(1) Les troupeaux les plus considérables sont ceux qui appartiennent au C. *Campo-Alange* , au D. de *l'Infantado* , au C. de *Montasco* , à la maison *Negretti* , aux moines de l'Escorial , à Guadalupe , au M. de *Perales*. Le M. de *Jturbieta* , le C. de *Alcala* , le C. de *Valparaiso* , le M. de *Portago* , l'évêque et le chapitre de *Ségovie* , plusieurs autres corps ecclésiastiques possèdent aussi de grands trou-

à différens particuliers. Les propriétaires qui ne sont pas assez riches pour avoir une si grande quantité de moutons , réunissent ceux qu'ils possèdent , et en forment de petits troupeaux qui voyagent aussi. On en voit qui ne sont composés que de deux ou trois mille têtes ; il y en a en Espagne de moins considérables , qui voyagent sans sortir de la province. Quelquefois ils ne vont qu'à une ou deux lieues , et rarement ils s'éloignent au-delà de dix.

Le *mayoral* divise donc les grands troupeaux , et en forme des sections de dix à

peaux. Celui de las Alvos appartient à plusieurs particuliers ; celui du Paular a été acquis par le prince *de la Paix*. Cet ex-ministre , qui a accumulé , durant son règne , tous les avantages dont peut jouir un particulier distingué en Espagne , auroit encore en quelque chose à désirer , s'il n'eût été propriétaire d'un troupeau. Il a *acheté* trois millions de réaux (750,000 liv.) celui qui appartenoit aux moines du Paular , composé de trente-six mille bêtes. Le lecteur observera qu'à ce taux , chaque bête revient à plus de 20 francs , quoiqu'ordinairement on les paie au plus 15 ; mais cette différence provient de ce que ce troupeau a des pâturages qui lui sont affectés , et que cet avantage doit être payé par l'acquéreur.

quinze cents bêtes , auxquelles il assigne la quantité de terrain nécessaire à leur nourriture (1), et les met sous la garde de plusieurs bergers qui les conduisent et en ont soin.

La race des chiens de bergers que nous avons en France , est inconnue en Espagne ; du moins je n'en ai jamais vu. Les chiens qui suivent les troupeaux , sont de gros mâtins pareils à ceux des Pyrénées ; ils ne servent que pour la garde contre les voleurs ou les loups (2). Lorsque je racontois aux bergers la manière dont nos chiens conduisent les troupeaux , ils me répondoient : *Nous aimons mieux prendre cette peine nous-mêmes ; car nous sommes sûrs que nos moutons ne seront , ni tracassés , ni mordus.*

5. Les bergers mènent chaque jour leurs

(1) On calcule une *fanègue* par tête : la *fanègue* diffère peu de l'ancien arpent de Paris.

(2) Les moutons ne sont pas les seuls animaux qui voyagent en Espagne. Les loups les suivent régulièrement deux fois l'année , et ils dévorent les bêtes qui s'égarerent , ou qui meurent sur la route. Il y a aussi des troupeaux de vaches et de bœufs qui voyagent. Les hommes seuls croient inutile de prendre cette peine.

troupeaux sur les pâturages , où ils les laissent errer à l'aventure , en les conduisant lentement d'un lieu à un autre ; le soir ils les rassemblent , de crainte qu'ils ne s'égarerent , ou qu'ils ne deviennent la proie des loups. Quelquefois on les enferme dans des filets ; mais quoiqu'on ne fasse pas communément usage de ce moyen , l'habitude porte ces animaux à se réunir , et à rester ainsi toute la nuit. Les chiens sont postés autour du troupeau , et veillent à sa sûreté. Le matin , lorsque la rosée est dissipée , le troupeau se disperse pour chercher sa nourriture (1). Lorsqu'il

(1) Il est reconnu , par expérience , que la rosée nuit aux moutons , du moins dans plusieurs circonstances ; cependant les animaux sauvages broutent à toutes les heures du jour et de la nuit ; ils préfèrent même généralement les herbes couvertes de rosée. En Angleterre et ailleurs , on laisse toute l'année les moutons dans les champs ; ces faits prouvent que la rosée n'est pas nuisible en elle-même , mais qu'elle le devient par le défaut d'habitude , particulièrement pour les moutons qu'on tient ordinairement renfermés , et sur-tout qu'on nourrit au sec.

Les Romains s'étoient apperçus des mauvais effets de la rosée , mais seulement pendant l'hiver ou le printemps.

passe sur un lieu trop humide ou trop abondant en herbe, les bergers ont soin de presser

Virgile invite les bergers à conduire leurs troupeaux dans les campagnes couvertes de rosée.

Luciferi primo cum sidere, frigida rura

Carpamus : dum mane novum, dum gramina canent,

Et ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ est.

Georg. l. 3, v. 324.

Columelle, l. 7, c. 3, cite ce passage, en disant qu'il est du même sentiment que *Virgile*. *De temporibus autem pascendi, et ad aquas ducendi per æstatem non aliter sentio quàm ut prædidit Maro*. Il ajoute que pendant l'hiver et le printemps, l'herbe du matin nuit à la santé des moutons. *Hieme et vere matutinis temporibus intrâ septa contineantur, dum dies arvis gelida detrahat : nam pruinosa iis diebus herba pecudi gravedinem creat, ventremque proluit*.

Varron pense aussi qu'en été l'herbe humectée par la rosée du matin, doit être préférée. *Tamen temporibus distingunt, ut æstate quod tunc prima luce excant in pastum, propterea quod tunc herba rosida, meridianam, quæ est aridior jucunditate præstat*. L. 2, c. 2.

Cette différence entre l'opinion des écrivains romains et celle des agriculteurs modernes, ne provient, ni du climat, ni de la constitution des animaux. Elle ne peut s'expliquer qu'en disant que chez les Romains, on étoit dans l'usage de faire paître les

la marche. Ceux-ci rassemblent le troupeau au moment où la chaleur commence à se faire sentir avec force, et ils le conduisent dans un lieu frais et abrité. Cette précaution est sur-tout nécessaire après la tonte, car les rayons du soleil occasionnent souvent des pustules sur la peau des moutons nouvellement tondus. C'est, sans doute, pour obvier à ce mal, qu'on est quelquefois dans l'usage de leur enduire le corps d'une terre ocreuse. Les moutons noirs sont plus sujets à cette incommodité que les blancs. Le soir, vers les trois ou quatre heures, lorsque la chaleur diminue, le troupeau recommence à paître.

6. On le fait boire une fois par jour, en

moutons à la rosée durant l'été, et que l'habitude contractée de bonne heure par ces animaux, les mettoit à l'abri de tout accident. Ceux que nous élevons dans nos campagnes, pourroient aller paître impunément à toutes les heures du jour, non-seulement en été, mais encore dans les autres saisons. J'ai insisté sur ce point, parce que je pense que l'herbe du matin est plus nutritive, et même plus salulaire pour les bestiaux, et que la voracité avec laquelle ils la mangent, ainsi que le défaut d'habitude, sont les seules causes du mal qu'ils en éprouvent.

choisissant , de préférence , les eaux courantes. Celles qui s'écoulent des terres après la pluie , ne sont pas malfaisantes. Lorsque les moutons s'y sont désaltérés , on remarque qu'ils n'ont pas besoin de manger autant de sel. Les eaux croupissantes leur sont mortelles. On les empêche de boire trop abondamment , s'ils ont souffert de la soif. On ne les abreuve pas le premier et le second jour après la tonte , à cause de la forte transpiration à laquelle on les a soumis.

Les pâturages des montagnes où les moutons vont durant l'été , sont préférés à ceux d'hiver. Lorsque la saison a été défavorable , à cause du froid ou de la sécheresse , les pâturages sont dépourvus d'herbe , et cette disette donne des maladies aux moutons , qui sont encore plus incommodés , si , après avoir été long-temps privés de la nourriture nécessaire , on les conduit dans des lieux où l'herbe est trop abondante. On les fait entrer , aussitôt après la récolte , dans les champs , et même dans les vignes , où ils mangent les feuilles. Cette méthode peut avoir ses inconvéniens.

On croit communément que les moutons préfèrent les plantes aromatiques , et qu'elles leur sont plus salutaires. Je me suis convaincu

du contraire par ma propre observation, et par le rapport des bergers. J'ai vu que les moutons choisissent les graminées, et les autres plantes fines et courtes; ils écartent même les petites pierres avec leur museau, pour découvrir ces sortes d'herbes.

7. Le berger espagnol tient du caractère de sa nation; il est franc, loyal, et homme de bien. Vivant presque habituellement séquestré de la société des hommes, il n'a pu contracter les vices qui dégradent l'esprit et corrompent le cœur. Si l'éducation ne lui a pas donné des qualités éminentes, la nature l'en a dédommagé en lui montrant la route du bonheur. Tranquille dans les campagnes, il erre avec ses troupeaux, et n'éprouve d'autres besoins que ceux qu'il peut satisfaire. S'il est privé des jouissances que donnent le luxe et la mollesse, les peines et les maux qui en sont inséparables, ne viennent jamais troubler sa félicité.

La vie dure que mènent ces bergers, a des attrait pour eux. On ne les voit jamais quitter leur profession pour en prendre une autre, fût-elle plus lucrative. Lorsqu'ils voyagent, ils se couchent sur la terre, enveloppés de leurs manteaux, et bravent ainsi la pluie et le

froid. Dans les lieux de séjour, ils construisent des cabanes avec des branches d'arbres. Ils se nourrissent de pain assaisonné avec de l'huile ou de la graisse ; ils mangent quelquefois les vieilles brebis, ou celles qui meurent de lassitude ; c'est un régal pour eux qu'un morceau de lard.

Ils commencent à exercer leur métier à l'âge de six ou sept ans, et ils ne reçoivent d'autre instruction que celle que leur donne le *rabadan*, ou berger qui occupe le premier rang après le *mayoral* : aussi sont-ils très-ignorans, très-superstitieux, et très-crédules sur des moyens qu'ils regardent comme magiques. Ils vont à la messe à tour de rôle, et se confessent une fois l'an.

On emploie ordinairement cinq à six hommes pour conduire un troupeau de dix à douze cents bêtes. Le *mayoral* est le chef qui commande aux autres bergers : il rend plusieurs fois l'an ses comptes au maître du troupeau, et lui envoie l'état de tout ce qui concerne sa gestion. Il doit savoir lire et écrire, et avoir la connoissance de certains usages, et de quelques lois relatives à la conduite des troupeaux. Le *rabadan* est chargé plus spécialement des détails ; non-seulement

il est l'instituteur des bergers, mais de plus il remplit les fonctions de médecin auprès du troupeau.

Le chef reçoit 500 francs d'appointement, le *rabadan* 125, et les autres bergers 75. Ils peuvent avoir pour leur compte un certain nombre de chèvres et de moutons, mais la laine de ces animaux ne leur appartient pas : on leur donne en outre le pain nécessaire à leur consommation et à celle des chiens.

8. Les fonds placés en acquisition de troupeaux, rapportent, les bonnes années, 10 pour cent de bénéfice, et seulement 5 dans les années mauvaises.

Lorsqu'on loue les pâturages, on les paie à raison de 3 ou 4 francs la *fanègue* : il faut une *fanègue* de terre pour la nourriture de chaque mouton. On calcule qu'une bête rapporte communément chaque année un franc, bénéfice net.

C H A P I T R E I V.

T O N T E D E S M O U T O N S.

1. *Époque et lieux où se fait la tonte.*
2. *Description des esquileos.* 3. *Ordre observé dans l'opération de la tonte.*
- Ouvriers qu'on y emploie.* 4. *Temps de sa durée.*

I. **L'HABITANT** des plaines fertiles, attend avec impatience le moment où il va recueillir le prix de ses travaux : la joie se manifeste sur les côteaux, dans la saison où l'on cueille les fruits abondans de la vigne ; le même sentiment renaît dans l'ame du berger, lorsque ses troupeaux lui offrent leurs riches dépouilles , en récompense de ses soins.

En Espagne, la saison de la tonte est le signal des plaisirs. Heureux les riches propriétaires, s'ils savoient goûter ce genre de volupté ! Mais leur ame n'est émue qu'à l'aspect de l'or, et des jouissances factices qu'il procure. La vie oisive et monotone de la capitale, occupe l'activité de leur esprit ; ils sont incapables de sentir les charmes de

la nature, et d'apprécier l'indépendance et le bonheur qu'offre le séjour de la campagne (1).

Les *ganadiers* envoient des commis chargés de la direction et de la surveillance de la tonte. L'époque où elle commence, est fixée au temps où les moutons quittent les parties méridionales de l'Espagne pour se rendre dans les montagnes. Ces animaux se mettent communément en marche dans le courant des mois de Germinal et Floréal (Avril et commencement de Mai). On les conduit à la tonte des différens *esquiléos* (2) ou tonderies qui sont les moins éloignés de leur route, et qui conviennent le mieux aux intérêts et aux combinaisons des propriétaires : ceux-ci choisissent toujours de préférence les lieux les plus renommés, tels que Ségovie, Avila, Soria, etc. ; car, en cela comme en beaucoup d'autres choses, la réputation équivaut au mérite.

(1) J'ai fait plus de quatre cents lieues dans ce pays, sans rencontrer, sur ma route, dix maisons de campagne. On trouveroit difficilement ce nombre à douze lieues à la ronde de Madrid.

(2) On nomme *esquiléo* le bâtiment où se fait la tonte des moutons.

La tonte commence vers le 15 Floréal, et dure jusqu'à la fin de Prairial (commencement de Mai jusqu'à la mi-Juin). Lorsque le temps est pluvieux, on la retarde de quelques jours. Les moutons qui vont de l'Estramadure et de l'Andalousie dans les montagnes de Léon, ou tout à fait au nord de l'Espagne, ayant un plus long trajet à faire, partent les premiers : aussi ce sont eux qu'on commence à tondre, ensuite ceux qui restent dans les montagnes aux environs de Ségovie, etc.

Les principaux *esquiléos* sont à Ségovie, à Avila, à Burgos, à Soria, à Cuença, à Villa-Castin, à l'Espinar, etc. On les construit ordinairement dans la montagne, afin d'avoir à portée des pâturages assez considérables pour nourrir les moutons qu'on rassemble pour la tonte : le plus grand nombre se trouve aux environs de Ségovie. Ces *esquiléos* ne sont jamais situés au même endroit que les lavoirs ; ils en sont à la distance de deux ou trois lieues ; rarement ils passent celle de douze.

2. Les *esquiléos* présentent de vastes bâtimens destinés uniquement aux diverses opérations de la tonte et au logement des ouvriers. Ils sont composés d'un *encerradero*

ou grande pièce qui sert à mettre les moutons avant et après la tonte , afin de les garantir de la pluie ou du froid ; sans cette précaution , la laine des animaux qu'on tondroit après une pluie , seroit mouillée , et par-là exposée à être échauffée et détériorée. Les nuits fraîches d'Espagne , les vents du nord et la pluie , donneroient des maladies aux moutons dont on vient d'enlever la toison , si on ne leur préparoit des abris. Mais comme il est impossible d'abriter sous un toit des troupeaux de quarante à soixante mille bêtes , ils se trouvent souvent exposés aux inconvéniens dont nous parlons ; ce qui occasionne quelquefois des mortalités considérables. La *Cavana* de *Campo Alange* perdit dans une seule nuit , après la tonte , cinq ou six mille moutons. Aussi lorsque le temps leur est contraire , on en retient quelques jours de suite , dans l'*encerradero* , le plus grand nombre possible , sans leur permettre de sortir , même pour prendre de la nourriture : on préfère alors de les laisser deux ou trois jours sans manger.

Les *encerraderos* les plus vastes contiennent vingt mille moutons ; quelques-uns n'en renferment que deux ou trois mille.

Lorsqu'ils sont assez spacieux, on y tient la quantité de moutons proportionnée pour la tonte de trois ou quatre jours.

A la suite de l'*encerradero* est une pièce destinée à faire suer les moutons qui doivent être tondus dans la journée, et qu'on nomme *bache* ou *sudadero* : elle est peu élevée et sans ouverture ; ces animaux y sont tellement pressés les uns contre les autres, qu'ils peuvent à peine se remuer. Cette méthode, qui ne contribue pas peu à la mortalité, et aux maladies auxquelles ils sont en proie après la tonte, facilite cependant la coupe de la laine ; c'est au moins l'opinion généralement reçue. Je crois qu'il faut en chercher l'origine dans l'avidité des propriétaires, qui vendent les laines en suint : cet usage, adopté par les grands et les petits propriétaires de troupeaux d'Espagne, n'est cependant pas généralement pratiqué dans l'Arragon. Les mâles, qui ont la laine plus forte que les brebis, restent plus long-temps dans le *sudadero*, afin qu'une transpiration soutenue ramollisse davantage leur toison. On n'use pas de ce moyen pour les agneaux, qu'on tond par-tout dès la première année, par la raison qu'ils ont la laine très-facile à couper.

Certains propriétaires de petits troupeaux font conduire, quelques jours avant la tonte, leurs moutons dans les champs nouvellement labourés, afin que la poussière qu'ils élèvent, s'attache à la laine et la rende plus pesante : cette fraude a lieu principalement dans le royaume de Murcie ; souvent même on provoque la sueur, en les agitant lorsqu'ils sont renfermés dans le *sudadero*.

Une porte du *sudadero* donne dans la salle de la tonte, afin que les ouvriers puissent faire passer avec plus de promptitude les moutons d'une pièce dans l'autre. Cette salle, appelée *ranco*, est longue, spacieuse, très-élevée, et bien éclairée par des fenêtres qu'on tient toujours fermées, pour ne pas arrêter la transpiration des moutons : elle contient depuis cinquante jusqu'à cent cinquante tondeurs ; quelques-unes sont assez grandes pour deux cents. Les ouvriers se rangent sur deux, trois ou quatre files, de manière à pouvoir travailler commodément, et laisser assez d'espace pour le service ; ils ont à leur portée des pierres pour aiguïser leurs ciseaux.

La *pécera* est une pièce où l'on tient, sur le feu, une chaudière remplie de poix, pour marquer les bêtes aussitôt qu'elles sont tondues.

Le magasin où l'on enferme les toisons joint le *ranco* : on choisit un lieu humide, dans lequel, à ce qu'on prétend, les laines acquièrent du poids; on a soin de fermer exactement les fenêtres, et même de coller du papier aux fentes de la porte, pour empêcher toute espèce d'évaporation. Le magasin ne s'ouvre que lorsque le marchand vient enlever la laine; c'est alors qu'on la pèse.

Outre les pièces dont nous venons de parler, ces bâtimens sont encore pourvus d'une cuisine, d'une boulangerie, d'un réfectoire, de chambres pour loger le maître, le *mayoral*, les commis ou facteurs, d'écuries, d'une cour, etc.

3. L'opération de la tonte se fait avec le plus grand ordre: on assigne à chaque ouvrier les fonctions qu'il doit remplir. Le *mayoral*, aidé d'un commis, examine si la tonte se fait bien, si chacun est à son poste; enfin, il dirige et surveille tous les travaux.

Les tondeurs, *esquilatores*, sont, ainsi que nous l'avons dit, rangés par file, et à des distances suffisantes, pour ne pass'embarrasser mutuellement, et pour laisser le service libre. On leur apporte ce dont ils ont besoin. La perfection de leur art consiste à couper

également et très-près de la peau. Un homme tond, l'une dans l'autre, quinze bêtes par jour : les béliers et les moutons châtrés sont plus difficiles à tondre que les brebis. Les forces dont on se sert ont près de quatre décimètres de long.

Des ouvriers, appelés *ligadores*, sont occupés à conduire les moutons à la place où travaille chaque tondeur; là ils leur attachent les jambes, et vont, à mesure qu'il en est besoin, en chercher d'autres au *sudadero* : ils ont soin de ne pas faire attendre les tondeurs.

Les *recibidores* reçoivent les toisons, les plient, les nouent, et les remettent aux *vellereros* qui les portent dans le magasin : sur douze tondeurs il y a un *recibidor*.

Les *apiladores* rangent et entassent les toisons dans le magasin.

Les *moreneros* sont ceux qui parcourent la salle où se fait la tonte, ayant un vase rempli de charbon pilé, *moreno* ; ils en jettent une pincée sur les blessures des moutons dont la peau a été entamée : cette poussière dessèche la plaie, et la garantit des vers.

Les *varrenderos* balaient la salle, et ramassent, dans des paniers, les débris des laines qui tombent durant la tonte : cette

laine est rangée dans la quatrième sorte, et est connue sous le nom de *non recibo*.

Lorsque les moutons sont tondus, les bergers les mènent à la *pécera* ; à cet effet, on a des moutons privés auxquels ils se rallient, et qui leur servent de guides. Après avoir été marqués avec un fer trempé dans de la poix fondue, ils sont conduits dans l'*encerradero* ou dans la cour ; on les mène aux pâturages lorsque le temps le permet, tâchant de les accoutumer ainsi peu à peu aux impressions de l'air. On fait le triage des bêtes vieilles, malades ou foibles, et on les tue pour nourrir les ouvriers de l'*esquiléo*.

On étoit anciennement dans l'usage de leur enduire tout le corps d'une terre ocreuse, appelée *almagra* ; mais cette pratique est presque entièrement abandonnée : on prétendoit que cet enduit garantissoit ces animaux, nouvellement tondus, des injures de l'air, et sur-tout des rayons du soleil, qui crispoient leur peau (1).

(1) Cette méthode étoit pratiquée par les Grecs et les Romains. On conseille, dans les auteurs géoponiques grecs, d'enduire le corps des moutons avec un mélange d'huile, de vin, de cire et de graisse.

Chaque classe d'ouvriers a ses chefs qui dirigent les travaux : les ouvriers sont pris parmi les habitans de la campagne, ou dans les villes voisines, lorsqu'il s'en trouve. Les *recibidores*, par exemple, employés aux *esquiléos* de Ségovie, sont tirés des manufactures de draps de cette ville : on convient

(Voyez *Constantin César*, l. 18, c. 8). *Columelle* recommande une composition faite avec une décocction de lupin, une égale quantité de lie de vin et d'olive. *Succus excocti lupini, veterisque vini fex, et amurca pari mensurâ miscentur, eoque liquamine tonsa ovis imbuitur.* Les anciens pensoient qu'un enduit de cette nature étoit propre, non-seulement à préserver les moutons de la gale durant toute l'année, mais que leur laine en devenoit plus douce et plus longue.

Les bergers des îles Hébrides, au rapport du *Cit. Faujas*, frottent la peau de leurs moutons avec un mélange de goudron et de beurre, pour les préserver de la gale.

Une méthode qui paroît avoir été généralement suivie chez les anciens, et qui l'est encore chez quelques peuples modernes, mérite l'attention des personnes qui s'intéressent au progrès de l'économie rurale. Il seroit à souhaiter qu'on fît des expériences comparatives pour constater l'avantage ou la nullité de cette méthode.

avec les tondeurs à tant par bête, et, dans ce cas, ils paient la nourriture qu'on leur fournit. Les autres ouvriers sont pris à la journée et nourris ; on leur donne à chacun, par jour, deux livres de pain, et une brebis qui se partage entre dix-huit personnes ; ils se rendent au réfectoire trois fois par jour : le repas est annoncé par un coup que frappe le chef ou *mayoral*. Outre le vin qu'on leur donne au réfectoire, on leur en distribue plusieurs fois dans le cours de la journée. Lorsque le mauvais temps ou quelque fête obligent de suspendre les travaux, ils ne reçoivent point de paie ; la nourriture est alors leur unique salaire.

4. Après la tonte, qui dure deux ou trois décades, les moutons continuent leur route pour se rendre aux montagnes : on les conduit, les premiers jours, plus lentement qu'à l'ordinaire, afin qu'ils puissent mieux se refaire, et prendre plus de nourriture.

Les marchands se rendent à l'*esquiléo* peu de jours après la tonte, ou ils y envoient un commis : ils font examiner les toisons ; on les pèse, et elles sont emballées aux frais du marchand.

C H A P I T R E V.

L A V A G E D E S L A I N E S.

1. *Époque du lavage.* 2. *Qualité des eaux.*
 3. *Avantage de la méthode espagnole dans le lavage des laines.* 4. *Description des lavoirs.* 5. *Triage des laines.* 6. *Procédé du lavage.* 7. *Emballage.* 8. *Déchet des laines.*

1. **O**N commence les opérations du lavage après que la tonte est achevée, et que les laines sont transportées aux lavoirs, c'est-à-dire, dans le fort de l'été. Le commerçant, qui en fait l'acquisition, les envoie aux lavoirs les plus renommés, ou les plus voisins de l'*esquiléo* d'où il les a tirées.

2. Les *lavaderos* ou lavoirs appartiennent aux riches propriétaires de troupeaux, et sont au nombre de quatre ou cinq cents en Espagne; on en trouve plusieurs dans le même lieu et sur le même ruisseau. Les eaux limpides et abondantes sont recherchées; leur qualité influe beaucoup sur l'efficacité du lavage, et le rend plus facile; les eaux stagnantes ne sont jamais employées.

3. Lorsqu'on a des troupeaux de plusieurs milliers de bêtes, il seroit impossible de laver la laine à dos. Ainsi, cette méthode, d'ailleurs trop dispendieuse, n'est usitée nulle part pour les moutons voyageurs. Il seroit plus avantageux, en France, de laver à la manière espagnole, que de le faire à dos. Ce dernier procédé est plus long et plus dispendieux. La difficulté de se procurer de l'eau en abondance n'est pas un obstacle; car il en faudra moins pour laver la laine avant qu'elle soit coupée, que lorsqu'elle est sur l'animal. Si l'on n'avoit, à sa disposition, que l'eau d'une petite source ou d'un puits, il seroit facile de mettre la laine, au sortir de l'eau chaude, dans des auges ou baquets, où on la remueroit pour la mieux laver, ayant soin de changer l'eau aussi souvent qu'il seroit nécessaire. Toutes les autres dispositions seront peu dispendieuses; le lavage sera mieux fait, et à meilleur compte. C'est aussi l'usage de plusieurs propriétaires de petits troupeaux en Espagne, qui lavent leurs laines sans avoir de lavoirs construits exprès.

Il y a quarante ans que les *ganadiers* ne vendoient pas leurs laines sans les avoir fait laver auparavant; mais le désir ou le besoin

de toucher des fonds , a changé cet usage. Le marchand achète souvent les laines un , deux et même trois ans d'avance. Outre le bénéfice qu'il peut y trouver , il ordonne le partage et le lavage ; opérations importantes , qui , par la manière dont elles sont faites , donnent plus ou moins de valeur aux laines.

Dans quelques endroits de l'Espagne , les petits propriétaires de troupeaux réunissent leurs laines , en forment une pile , la font laver et la vendent en masse ; ils y trouvent plus de bénéfice , que s'ils la vendoient séparément et en détail. Aujourd'hui , les propriétaires de grands troupeaux ne font plus laver leurs laines , à moins qu'ils ne les vendent directement à l'étranger ; la maison *Negretti* est dans ce dernier cas.

Lorsque le propriétaire vend en suint , il cède son lavoir au marchand qui lui a acheté , et celui-ci fait laver à son compte.

4. J'ai vu plusieurs de ces lavoirs ; je vais donner la description de ceux de Ségovie , que j'ai plus particulièrement examinés , et qui sont les plus renommés , à cause de la bonté des eaux.

Les bâtimens ne sont pas aussi vastes que ceux des *esquiléos*. Ils consistent en deux

magasins , une chambre pour loger une vingtaine d'ouvriers , un portique où se fait le triage de la laine , quelques autres pièces pour le service , et le canal avec ses dépendances. On lave , dans les plus grands lavoirs , environ trois cents quintaux de laine par jour.

J'ai pris le plan et les dimensions du canal et de ses dépendances , que j'ai gravés pour en faciliter l'intelligence , et le rendre d'une exécution plus aisée aux personnes qui voudroient adopter la manière espagnole de laver les laines (1).

L'emplacement où se fait le lavage , consiste en cinq principales parties , savoir : la pièce où est la chaudière , le canal , les puits , le *tabléro* et la *pédrera*. (Voyez la figure à la fin de cet ouvrage).

La chaudière 1 a deux mètres de diamètre , et va , en se rétrécissant vers sa base , en forme de cône tronqué. Elle est supportée par un massif en pierre qui sert de fourneau.

(1) Il seroit à désirer que l'usage de laver les laines , à la manière espagnole , fût introduit dans divers départemens , ainsi qu'il l'a été à Franciade , par le Cit. *l'Habite* , marchand de laine dans cette commune.

(1) Al principio de la Delavadora era
la laminas, no al fin como dice

Le local où elle est placée, doit être assez grand pour contenir le bois nécessaire, et pour la facilité du service. Il est couvert d'un toit, ainsi que le canal et les puits, pour mettre les ouvriers à l'abri de l'ardeur du soleil. On conduit l'eau du ruisseau dans la chaudière, où on la fait couler à volonté par un robinet 2. Lorsque l'eau de la chaudière a acquis le degré de chaleur nécessaire, on la distribue, dans les puits, par le moyen d'un autre robinet 3. Il part du ruisseau un conduit 4 qui sert à donner de l'eau froide dans ces mêmes puits.

Les puits 5 sont de forme carrée, faits en maçonnerie, revêtus de ciment. Ils ont un mètre et demi de long, sur un mètre trois décimètres de large; leur profondeur est d'un décimètre environ. Le lavoir, dont je donne la description, en avoit quatre; ce nombre varie selon la grandeur des *lavadéros*. Quelquefois on n'en construit qu'un seul, en pierre ou en bois, de forme carrée ou ronde. Entre chaque puits est un intervalle suffisant pour le passage des ouvriers.

Le canal 6, construit en maçonnerie, est parallèle aux puits. A sa partie supérieure est une écluse 7 qui retient, dans un réservoir, les

les eaux qu'on laisse échapper à volonté par le moyen d'une vanne.

Le puits 8 , situé au haut du canal , et qui est de forme ovale , a deux mètres de long dans son plus grand diamètre , et un mètre trois décimètres dans son plus petit ; il est profond d'un mètre environ. Le canal a , à la sortie du puits , quinze à six décimètres de largeur. Il est , dans cet endroit , un peu moins profond que le puits. Sa largeur va toujours en augmentant jusqu'à son extrémité 9 , où il a un mètre et un décimètre environ ; sa pente est de deux ou trois décimètres. On a pratiqué , à l'extrémité , une petite écluse en bois 9 , pour retenir , dans le canal , la quantité d'eau nécessaire au lavage.

Entre le canal et les puits , on étend des claies pour faciliter l'écoulement de l'eau qui sort des paniers , dans lesquels on presse la laine.

La *pédréra* 10 est un plan incliné , recouvert de larges dalles de pierre , sur lequel on pose la laine pour en faire écouler l'eau. Elle est située parallèlement aux puits , et porte , sur chacun de ses côtés , sept mètres ; son incli-

naison est d'un mètre, un décimètre, ainsi qu'on le voit par la coupe A.

Ce qu'on nomme *galéra* 11 est une espèce de cage qui se place à l'extrémité du canal, pour recevoir les flocons de laine qui ont échappé aux ouvriers : elle s'adapte à uxdux côtés du canal, et à l'écluse qui retient les eaux ; en sorte que la laine ne trouve point d'issue dans les interstices. La *galéra* B est construite de pièces de bois et de planche, au travers desquelles l'eau s'échappe facilement. On la recouvre d'un filet à mailles très-serrées, afin d'arrêter les plus petits brins de laine. Elle a deux mètres sept décimètres de long sur treize décimètres de large. Elle s'incline au courant de l'eau, par le moyen des deux pieds de derrière qui sont plus hauts de cinq décimètres que ceux de devant.

A la partie inférieure du canal est un plancher 12, sur lequel on dépose la laine en la retirant de l'eau, pour la laisser égoutter. D'autres ouvriers viennent la prendre, et la portent sur la *pédréra*, où elle finit de se ressuyer.

L'espace du terrain, qui se trouve, d'un côté, entre la *pédréra* et les puits ; et de l'autre, entre les puits et le canal, reçoit, pour

faciliter l'écoulement des eaux , une inclinaison qui forme une rigole.

5. Avant de commencer le lavage des différentes qualités de laine que donne une toison , on sait que la laine d'un mouton n'est pas également fine dans toutes les parties de son corps. C'est pourquoi on fait , en Espagne , la division des différentes qualités , pour les laver séparément (1).

Dans les cantons de Léon et de Ségovie , on lave , à part , les laines des agneaux , sans les mélanger avec celles des moutons , des brebis et des béliers , comme on le pratique en plusieurs endroits. La laine des agneaux n'ayant pas de corps , ne peut être propre aux usages auxquels on destine les autres laines ; celles-ci seroient donc détériorées par ce mélange.

C'est pour empêcher cet abus qui discrédite les plus belles laines , qu'on avoit porté une loi par laquelle il étoit défendu , dans

(1) Dans l'Estramadure , on ne trie pas les différentes qualités , mais on lave le tout ensemble. Les propriétaires de petits troupeaux suivent le même usage.

les provinces de Ségovie et de Léon , de mélanger la laine d'agneau avec celle des moutons ; mais aujourd'hui cette loi est presque généralement tombée en désuétude.

Nous avons dit qu'il mouroit , pendant le cours de l'année , une certaine quantité de bêtes , dont les bergers avoient soin d'enlever les peaux. Les laines qu'elles donnent n'ayant pas atteint leur degré de maturité , on les mêle souvent à celles des agneaux , et on les lave ensemble (1). On porte ces peaux à l'*esquiléo* , où elles sont tondues. On les mouille pour faciliter cette opération.

Il est rare que la division des laines se fasse aux *esquiléos* , ce travail est réservé pour les *lavadéros*. On se contente , lors de la tonte , d'envelopper , dans la toison , les parcelles de laine qui tombent en tondant le mouton ; comme la qualité en est très-mau-

(1) Ces laines sont d'un prix très-inférieur ; car une des qualités les plus essentielles à toute espèce de laine , c'est la maturité. Le plus habile manufacturier ne sauroit obtenir un beau drap d'une laine coupée avant le temps de sa parfaite croissance. En France , les propriétaires , et même les fabricans , ne font communément pas assez d'attention à cette vérité.

vaise , quelques personnes les font mettre à part.

Ce sont les ouvriers nommés *apartadores* , qui divisent les laines. Comme il est très-important qu'une bonne qualité ne soit pas confondue avec une mauvaise , on demande , de leur part , une grande habitude et beaucoup d'habileté ; c'est du soin avec lequel elle est faite , que dépendent la réputation d'une pile , et les bénéfices de sa vente. Aussi , exige-t-on de ces ouvriers cinq ans d'apprentissage. Un commis dirige et surveille la division des laines. Pour faciliter l'intelligence de ce que je dis sur cette division , j'ai gravé un mouton à la planche insérée dans cet ouvrage , et j'ai indiqué , par des lignes ponctuées , les parties de l'animal qui donnent les différentes qualités de laine. Les espaces , numérotés 1 , indiquent la première qualité , le numéro 2 la seconde , etc.

On distingue quatre qualités de laine. La première superfine , *florété* ou *réfina* , est prise sur le garrot , le dos , la croupe et les parties latérales du col , les côtes et les épaules. La seconde *fina* , est celle des cuisses , du ventre et de la partie supérieure du col. La troisième ou tierce , *tercera* , est celle des

joues , de la gorge , du poitrail , de la partie inférieure des cuisses et de l'avant-bras. Enfin on range dans la quatrième classe *cahidas* , celle du dessus de la tête , des jambes , de la queue , des fesses salies par les ordures de l'animal , la laine qui croît sous le ventre ou entre les cuisses , les brins qui tombent au moment de la tonte , ceux qu'on ramasse sur le gazon après avoir enlevé la laine de dessus le pré ; enfin celle qui reste avec la vase au fond du canal.

Celle-ci est destinée au soulagement des âmes du purgatoire. Il vaudroit peut-être mieux l'employer à vêtir des ouvriers indigens , et dont les habits tombent en pièce , que d'en faire le cadeau aux âmes du purgatoire , qui n'en ont guères besoin ! Mais , au reste , elle n'est pas perdue pour tout le monde.

Lorsque le mouton a souffert , et sur-tout lorsque , par l'effet de quelque maladie , sa laine a été gâtée , on la range dans la quatrième classe ; cette qualité ne sort pas de l'Espagne.

La division des laines que je viens de donner , est celle qu'on suit généralement dans les grands troupeaux , mais cependant on s'en

écarte quelquefois. Tantôt on met la laine de la partie supérieure de la tête dans la troisième classe, ainsi que celle des fesses, en lui donnant un lavage plus soigné; tantôt le commerçant fait mêler une qualité avec l'autre, selon les usages auxquels la laine est destinée, ou selon qu'il espère trouver plus de bénéfice par telle ou telle combinaison.

Pour faire la division des toisons, on les pose sur une claie, soutenue par deux tréteaux. L'ouvrier, formé par l'habitude, juge, à la première inspection, dans quelle classe il doit ranger chaque partie. Il les enlève en jetant les unes au-devant de lui, les autres à ses côtés, les autres par-derrière. Un linge tendu au-dessous de la claie, reçoit ce qui tombe dans cette opération; c'est là aussi où l'on jette les laines qui appartiennent à la quatrième classe. Les laines ainsi divisées, et sans être battues, sont apportées dans les puits.

6. Un chef d'ouvriers y fait mettre la laine par couches successives, et veille à ce que l'eau ait le degré de chaleur nécessaire: trop froide, elle ne laverait pas bien; trop chaude, elle crisperait la laine; il faut qu'elle soit d'une température à pouvoir y tenir la

main. Les laines grosses ou malpropres demandent une eau plus chaude ; on lâche l'un des robinets dont nous avons parlé, suivant qu'on a besoin d'augmenter ou d'affoiblir la chaleur (1). La quantité de laine mise dans le puits, doit être proportionnée à la quantité d'eau nécessaire pour que la laine soit bien imbibée : on la laisse dans cet état environ une demi-heure, ou trois quarts d'heure, plus ou moins, selon le degré de finesse des laines ; celle des agneaux y reste moins que les autres, et celle qui est imprégnée d'ordures plus long-temps : on la retire avec des crochets, après l'avoir foulée à différentes reprises ; elle est mise dans des paniers de six décimètres et demi de diamètre, ensuite portée sur le plancher, où un homme, se soutenant par une corde, la foule aux pieds après

(1) L'eau chaude ne se distribue que dans les puits, et non dans le canal. Le Cit. *Flandrin* s'est trompé, lorsqu'il dit que *l'eau qui coule dans le canal est dégoûdée, au besoin, par l'eau chaude qu'on y verse alors continuellement, dans une proportion suffisante pour échauffer au point nécessaire la masse d'eau froide qu'il contient.* On conçoit qu'il seroit impossible d'échauffer l'eau d'un ruisseau qui ne cesse de couler.

l'avoir recouverte d'une planche ; un second ouvrier la foule encore , mais sans planche.

On exprime ainsi la laine , afin que , n'étant plus chargée d'eau , il soit plus facile de la développer , et de la jeter par flocons dans le puits du canal : plusieurs hommes debout sur la planche 13 , qui est placée transversalement à la partie supérieure du puits , reçoivent la laine que leur présentent les ouvriers , l'éparpillent , et la font tomber dans l'eau.

Une pièce de bois 14 , posée transversalement sur le puits , sert à soutenir deux hommes , qui , balançant continuellement un pied dans l'eau , sans toucher le fond , agitent et divisent la laine de manière à ce qu'elle soit bien lavée : ce genre de travail est très-pénible , et les ouvriers qui l'exécutent , demandent à être souvent remplacés. On retient l'eau dans le puits , à la hauteur de quatre décimètres , par des planches 15 , placées à sa partie inférieure : elle a , dans le courant du canal , deux décimètres d'élévation , et quatre ou cinq à son extrémité , étant retenue par une vanne 9.

La laine , à la sortie du puits , est reçue par quatre ou cinq personnes placées dans le

canal, l'une au-dessous de l'autre, et qui, en s'appuyant sur les bords, agitent, tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche, en touchant le fond du canal : ce fond est planchéié, afin qu'un frottement continuel ne puisse blesser les pieds.

A la partie inférieure du canal, il y a quatre à cinq ouvriers occupés à retirer les laines, et à empêcher qu'elles ne soient entraînées par l'eau qui tombe de l'écluse dans la *galéra* ; d'autres ouvriers, placés dans la *galéra*, détachent, avec leurs pieds, les flocons qui, en s'échappant, viennent s'arrêter aux mailles du filet ; car, s'ils y restoient trop long-temps, ils adhéreroient de manière à ne pouvoir pas en être dégagés, et mettroient un obstacle à l'écoulement des eaux.

On pose ces laines sur le *tabléro* en les pressant légèrement, et, lorsqu'elles sont un peu égouttées, on les transporte sur la *pédre*, où on les entasse par rangées en laissant des intervalles, afin que l'eau dont elles sont imprégnées puisse trouver une issue facile.

La laine, après s'être égouttée durant quelques heures, est transportée dans le pré ; on en forme des monceaux, on subdivise ces

monceaux en petits tas, et on finit par la répandre également sur toute la surface du pré, afin que l'air, le vent et le soleil puissent la sécher : elle y reste trois ou quatre jours, et chaque jour elle est retournée une fois. Le Cit. *Daubenton*, en parlant du lavage de la laine, dit, *qu'on la fait sécher sur des claies à l'ombre, car la chaleur du soleil la gâteroit en la desséchant trop promptement.* On ne s'est pas apperçu de cet inconvénient en Espagne, où les rayons du soleil ont plus d'activité qu'en France. Ainsi la méthode de faire sécher sur le gazon, me paroît devoir être préférée, parce qu'elle est plus facile et moins dispendieuse. A Séville, on étend la laine sur des emplacements carrelés en briques; mais, par cette méthode, on donne dans un autre excès : la laine ainsi exposée à une chaleur excessive, perd une partie de sa douceur et de son élasticité.

7. Lorsque la laine est suffisamment sèche, on la met en tas sur le pré; elle est ensuite mise dans les sacs, et portée au magasin où se fait l'emballage : on noue les quatre coins de la balle avec des cordes attachées à une solive de la charpente; on y jette la laine à mesure qu'elle est foulée par un homme

monté dans la balle ; lorsque celle-ci est suffisamment remplie , on la coud après l'avoir pesée : les balles pèsent ordinairement dix arrobes , ou deux cents cinquante livres.

On imprime sur chaque balle la marque du propriétaire , celle de la qualité de laine qu'elle contient , et le nombre de livres qu'elle pèse. Chaque *ganadier* a sa marque particulière , qui est ordinairement une lettre , ou plusieurs jointes ensemble. La première qualité de laine se marque R , la seconde F , la troisième T et la quatrième K ; celle des agneaux avec un A accolé , et surmonté d'une S.

8. On évalue à cinq livres la quantité de laine que donne une bête l'une dans l'autre. Les laines perdent communément , au lavage , trois cinquièmes de leur poids : celles de première qualité perdent moins que les troisièmes et les quatrièmes. Les laines éprouvent moins de déchet au lavage , et sont meilleures , lorsque l'hiver a été tempéré ; car alors les animaux n'ont pas souffert , et ont trouvé une nourriture plus succulente. Lorsque le printemps a été sec , les laines rendent 5 pour 100 de moins que dans les années pluvieuses.

C H A P I T R E V I.

LAINES ET MANUFACTURES DE DRAPS.

1. *Avantages de la laine sur les autres substances propres à vêtir l'homme.* 2. *Les plantes fertiles effritent le sol, tandis que les Moutons le fertilisent.* 3. *Un gouvernement sage doit encourager de préférence l'éducation des Moutons.* 4. *Diverses espèces de laines en Espagne.* 5. *Lieux renommés pour les laines.* 6. *Qualités des laines d'Espagne.* 7. *Causes du peu de prospérité des manufactures de draps en Espagne.* 8. *État des manufactures de Ségovie et de Guadalaxara.*

1. **D**E toutes les substances que la nature offre à l'homme pour le garantir des injures de l'air, la laine doit sans doute occuper le premier rang. Les avantages que nous retirons du chanvre, du lin, du coton et de la soie, ne peuvent être comparés à ceux que nous offre la laine : celle-ci peut tenir lieu de toutes, et ne sauroit être remplacée par

aucune des autres (1). Si la culture des plantes, dont l'industrie humaine a su tirer un tissu propre à nous vêtir, mérite l'attention des cultivateurs, l'éducation des moutons doit, par son importance, attirer tous leurs soins.

Lorsqu'un agriculteur se propose de retirer d'un champ le plus grand bénéfice possible, il ne doit pas seulement calculer sur le produit net que lui rapporte la vente de ses denrées; il doit aussi faire entrer en ligne de compte les bénéfices que telle ou telle culture peut lui donner par la suite.

En calculant les frais de la culture des

(1) Il paroît qu'avant le règne d'*Alexandre Sévère*, tous les vêtemens à l'usage des hommes étoient de laine, si l'on en excepte les robes de fin lin dont les anciens faisoient tant de cas. Le lin ou le chanvre s'employoient presque uniquement à faire des cordes, des filets, des voiles de navire; et même ils étoient souvent remplacés par la laine ou le poil de chèvre, puisque les voiles, les toiles de tentes, les sacs, etc. étoient, pour l'ordinaire, faits avec ces substances. *Ut fructum ovis è lanâ ad vestimentum, sic capra pilos ministrat ad usum nauticum, et ad bellica tormenta, et fabrilia vasa.* Varron, de *Re rust.* l. 2, c. 11.

plantes dont proviennent nos vêtemens, avec ceux qu'entraîne l'éducation des moutons, on trouvera que l'avantage est en faveur des derniers.

En effet, le lin, et sur-tout le chanvre, exigent les meilleures terres, et demandent beaucoup d'engrais et de main-d'œuvre. Les mûriers occupent un terrain précieux qu'on pourroit employer plus utilement.

La culture des prairies naturelles et artificielles, et des autres productions végétales nécessaires à la nourriture des moutons, se fait avec peu de dépenses; de plus, ces animaux s'alimentent une partie de l'année sur des terrains infertiles, ou dont l'herbe est d'un foible rapport.

2. Mais, en supposant (*dato non concessio*) que, dans toute espèce de circonstances, l'avantage fût égal de part et d'autre, on ne pourra pas nier que l'éducation des bêtes-à-laine ne mérite la préférence, sous le rapport de la *bonification* des terres.

En formant des prairies pour la nourriture des moutons, on augmente la masse des fumiers; et, comme on peut les réserver en totalité pour les terres labourées, il est facile

de donner aux champs tout l'engrais dont ils ont besoin.

Les racines nombreuses des plantes qui croissent dans les prairies, renouvellent le sol par leur décomposition, et le rendent plus propre à de nouveaux produits : on se procure en outre le moyen inappréciable de féconder la terre, en faisant parquer les moutons ; cet animal enrichit le sol qui le porte, tandis que les plantes fertiles dont nous parlons l'appauvrissent, et le rendroient stérile, si on n'y remédioit par les engrais.

3. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut sur les autres avantages que procure à l'homme l'éducation des moutons ; il me suffit d'avoir présenté à l'esprit de mon lecteur une vérité sur laquelle on ne réfléchit pas assez, et qui est digne de l'attention du Gouvernement.

S'il est quelque branche de l'économie rurale à laquelle on doive donner des encouragemens, l'éducation des moutons mérite certainement la préférence, puisqu'elle contribue si puissamment à l'amélioration de l'agriculture et aux progrès de l'industrie.

Les manufactures d'un pays peuvent être alimentées par certaines productions territoriales,

toriales, sans que ce soit un indice de la prospérité de ce même pays ; mais si le drap que consomme et que vend une nation, est fait avec les laines de ses troupeaux, et si, d'une autre part, elle combine l'éducation des moutons avec la culture des champs, on est sûr de trouver chez elle l'abondance et la prospérité.

4. Ce seroit une erreur de croire que tous les moutons d'Espagne donnent des laines aussi fines que celles des *mérinos* : cette race précieuse jouit seule de cet avantage ; les autres races produisent des laines plus ou moins grosses ; de sorte que l'on trouve, dans ce pays, toutes les nuances de laines. Les *mérinos*, soumis à un bon régime, donnent les laines superfines ; viennent ensuite ceux qui, par défaut de soins, ont dégénéré (1), ainsi que les métis produits par le

(1) Le cit. *Flandrin* s'est trompé, en affirmant que les laines de tous les moutons voyageurs avoient un égal degré de finesse. Je me suis convaincu du contraire par mes propres observations. La nourriture et le traitement n'étant pas toujours également bons, leur parfaite ressemblance seroit un phénomène bien extraordinaire.

mélange des *mérinos* avec les races communes : la laine qui en provient se désigne sous le nom d'*entrefina*, et est de seconde ou de troisième qualité.

L'Espagne nourrit de petits troupeaux presque entiers de moutons à laine noire : on en trouve beaucoup dans la Manche et dans l'Arragon.

Dans les grands troupeaux de moutons voyageurs, on se défait des agneaux à laine noire, parce que cette espèce de laine n'a pas de cours dans le commerce extérieur. Il se trouve cependant quelques moutons qui donnent de la laine noire superfine : elle est à peu près du même prix que la blanche ; on l'emploie à la fabrication des draps à l'usage des moines ou des habitans des campagnes.

5. Les plus accréditées sont celles que donnent les royaumes de Léon et de Castille, Ségovie, Soria, Avila, Molina, Albarazin, l'Andalousie, l'Estramadure, Sarragoce, etc. Les royaumes de Murcie et de Valence produisent des laines fines, mais très-courtes : les plus belles laines de Murcie se tirent des environs de Carthagène et de Caravaca ; elles peuvent être comparées à celles de Soria. Le royaume de Valence en fournit en moindre

quantité ; et comme les plus fines viennent de Gandia , elles sont connues sous le nom de *gandies*. Celles de Puebla , de Carala et de Moron en Andalousie , sont les plus estimées de cette province.

Divers royaumes de l'Espagne nourrissent des troupeaux , soit *estantès* , soit *transhumantès* , dont la laine se vend bien ; de ce nombre sont l'Arragon , la Catalogne , les royaumes de Valence , de Grenade , de Léon , l'Andalousie , l'Estramadure , quelques frontières du Portugal , les environs de Madrid , la Castille nouvelle , la Manche , la Navarre , enfin , quelques vallées des Pyrénées , comme Benasque , Barrabes , Cantaneja , Vielsa , Puiroles , Gistan , etc. : ces provinces , qui donnent de bonnes laines , en produisent aussi de très-mauvaises ; on voit souvent , en Espagne , un troupeau de *mérinos* paître à côté d'un autre troupeau à laine rude et grossière.

Les laines prennent leurs différentes dénominations des lieux où se fait la tonte , ainsi que de ceux où paissent les moutons : c'est pour cette raison qu'on recherche de préférence les *tondoirs* et les pâturages renommés.

6. On estime les laines lorsqu'elles sont

fines, douces au toucher, soyeuses, fortes, souples et élastiques, enfin, lorsqu'elles drapent bien.

Les *mérinos* ont la laine épaisse, courte et serrée : elle a, dans son état ordinaire, sept centimètres de long ; elle prend, par la tension, trois ou quatre centimètres de plus ; la plus longue ne passe pas dix décimètres. Comme la transpiration de ces animaux est très-forte, leur laine se trouve imprégnée d'une grande quantité de suint : aussi leur toison est toujours salie à l'extérieur, tandis qu'elle est très-blanche intérieurement ; la poussière qui s'y attache facilement, ne pénètre que très-peu, à cause du tassement de la laine.

La laine des béliers est plus abondante, plus longue, plus forte, moins fine, et mieux nourrie que celle des brebis et des moutons ; celle de la brebis est plus fine et plus courte. Les bêtes stériles et celles qui n'ont pas été fécondées par le mâle, en donnent beaucoup plus (1). Le mouton tient le milieu pour la

(1) Il y a, dans les troupeaux voyageurs, des brebis stériles qui, par conséquent, ne conçoivent jamais ; celles qui sont fécondes, n'engendrent pas

longueur et la finesse : ces légères différences sont peu sensibles pour le commerce. En général, on mêle toutes ces laines au lavage, excepté celles des agneaux, dont le principal usage est pour la fabrication des chapeaux. Lorsqu'on les emploie pour les draps, il faut nécessairement les mélanger avec d'autres laines, car elles sont trop courtes et trop foibles pour subir les opérations de la draperie.

7. Malgré l'avantage dont l'Espagne a joui jusqu'à ce jour sur les autres peuples; malgré la possession exclusive d'une matière indispensable pour la fabrication de draps dont la consommation est prodigieuse, l'industrie n'a fait encore que de foibles efforts; les fabriques du pays n'ont pu fournir la quantité de beaux draps nécessaire à ses habitans, et l'exportation des laines est toujours à peu près la même, tandis que l'importation des draps fins augmente tous les jours.

toujours, malgré les approches du mâle. Les premières, nommées *machorras*, sont à peu près au nombre de deux sur cent. Les secondes, appelées *horras*, se trouvent dans une plus grande proportion.

Le gouvernement espagnol, sentant de quelle importance seroient à la nation les fabriques de draps, a tenté, à diverses époques, d'en introduire de nouvelles, ou de perfectionner les anciennes; mais le succès n'a pas complètement dédommagé des sommes énormes dépensées pour cet objet: ce n'est pas en prodiguant l'argent, que l'on donne aux manufactures cette perfection qui les rend recommandables chez l'étranger; il suffiroit de donner des encouragemens peu coûteux, mais distribués à propos. Cependant l'industrie, excitée par ce seul mobile, ne fera jamais de grands progrès, si elle ne l'est par un mobile plus puissant encore: je veux parler de cette liberté qui permet aux artistes et aux manufacturiers l'exercice de leurs talens; qui leur assure des bénéfices proportionnés à leurs travaux, et la jouissance paisible de leurs propriétés. L'expérience nous démontre que, toutes choses égales d'ailleurs, les manufactures ont prospéré chez une nation, en raison de la liberté plus ou moins grande qui leur a été accordée.

Les Anglais pouvoient, avant la révolution française, se glorifier d'être le peuple le plus libre de l'Europe; aussi en étoient-ils

les premiers manufacturiers. La France, quoique soumise aux caprices et à l'avidité d'un pouvoir arbitraire, occupoit le second rang, tandis que sa position et ses richesses territoriales lui assignoient le premier. En Espagne, où l'administration est plus défectueuse, l'industrie ne peut être qu'étouffée, et les manufactures doivent languir : ce gouvernement peut sentir combien il importe à sa puissance d'avoir des manufactures nombreuses et florissantes ; il peut prodiguer l'or ; mais certainement toutes ses tentatives et tous ses efforts seront inutiles, s'il ne se réforme lui-même ; car c'est là où est la source du mal.

Les ouvriers qu'un gouvernement despotique attire chez lui, n'y viennent jamais dans l'intention de s'y établir ; ils y sont entraînés par le dérangement de leurs affaires, et sur-tout par le désir de s'enrichir promptement. Un fabricant industriel et sage n'abandonne pas sa patrie, s'il n'est assuré de trouver ailleurs les avantages que donne la liberté ; ces transfuges sont des ignorans de mauvaise conduite, incapables de perfectionner des manufactures ; ils ne connoissent que la partie mécanique et routinière de leur

art : si ces connoissances sont essentielles , elles ne suffisent pas. Le talent d'un fabricant de draps , consiste à bien connoître la nature et l'effet des laines , à savoir les mélanger dans de justes proportions , et sur-tout à leur donner les apprêts convenables ; pour arriver à ce point , il faut du jugement , de la réflexion , et une grande expérience : celui qui n'y est point parvenu , fabriquera du drap inférieur avec des laines super fines ; tandis que l'homme habile fera des draps de première qualité avec des laines qu'on range dans la seconde classe.

Les tentatives infructueuses du gouvernement espagnol , lui ont sans doute appris que la marche et le système qu'il a adopté jusqu'à ce jour , doivent être abandonnés. Mais s'il connoît l'état de foiblesse où ce régime destructeur a réduit le pays confié à ses soins , comment peut-il se dissimuler qu'il tend vers sa ruine , et que bientôt les restes de son ancienne splendeur s'évanouiront pour jamais ? On peut , en effet , prédire que l'Espagne , à sa première guerre contre un ennemi puissant , perdra ce qu'elle croit avoir de plus précieux , ses possessions d'Amérique.

Si l'exemple du passé et la prévoyance de

l'avenir indiquent au gouvernement ce qu'il doit faire pour ramener l'industrie, la crainte de perdre quelque portion de son autorité, le rend soupçonneux, et l'empêche d'adopter les projets les plus sages et les plus utiles.

Les peuples ont acquis, depuis la révolution française, des droits à un plus grand degré de liberté : les rois et leurs ministres pourront faire des efforts pour s'opposer à la jouissance de ces droits ; mais les moyens qu'ils emploieront, renverseront infailliblement leur puissance et leur trône : leur propre intérêt, plus encore que celui du peuple, doit les engager à ne retenir de leur autorité que ce qu'il en faut pour faire le bien.

Au lieu de soutenir que le peuple doit être tenu sous le joug, il seroit plus humain de lui apprendre à supporter la liberté, afin de pouvoir la lui accorder sans inconvénient. Mais revenons à notre sujet.

8. Les principales manufactures de draps sont à Ségovie et à Guadalaxara : les premières ne fabriquent pas aujourd'hui d'aussi beaux draps, ni en aussi grande quantité qu'autrefois.

La manufacture de Guadalaxara, soutenue aux frais du roi, fabrique les meilleurs et les

plus beaux draps d'Espagne : son entretien a coûté, chaque année, des sommes considérables. On dit que, dans ce moment, les bénéfices couvrent les dépenses : elle occupe un grand nombre d'ouvriers, soit dans la ville même, soit dans les campagnes voisines : c'est la seule partie de l'Espagne où j'ai trouvé l'activité et le mouvement des grandes manufactures ; mais ce genre de prospérité est encore bien loin de ce qu'on voit sur quelques points de la France et de l'Angleterre.

Un des signes les plus certains d'une prospérité croissante, c'est les nombreux édifices qui s'élèvent dans un lieu. Je n'ai rien trouvé ici de semblable ; tandis qu'en Angleterre, j'ai été frappé, en examinant des villes presque entièrement bâties à neuf, telles que Birmingham, Manchester, etc.

Les draps qu'on fabrique à Guadalaxara ne sont pas aussi beaux que ceux de France ; mais ils sont en général plus solides et plus durables. Malgré de grands efforts, on n'est pas encore parvenu à leur donner le même degré de finesse. Nos draps l'emportent aussi par leur éclat et leur souplesse, et nos teintures surpassent de beaucoup celles des Espagnols.

On a attiré , à différentes époques , des ouvriers d'Angleterre et de France (1) avec moins de succès que de dépense. Le succès , en effet , tient souvent plus aux causes morales qu'aux causes physiques. Je ne vois aucune cause physique qui puisse s'opposer à la prospérité des manufactures de draps en Espagne , tandis que les causes morales ne sont pas difficiles à trouver.

Guadalaxara est la plus grande fabrique de draps de l'Europe , et celle qui occupe une quantité plus considérable d'ouvriers (2).

(1) J'ai appris qu'on a débauché , l'année dernière , des ouvriers de nos manufactures de Carcassonne. Je ne sais s'ils ajouteront quelque perfectionnement aux fabriques d'Espagne ; je ne le présume pas.

(2) Je crois ne devoir pas passer sous silence une anecdote faite pour exciter l'indignation des peuples contre le plus perfide et le plus scélérat des gouvernemens.

Lorsque les manufactures de Guadalaxara eurent atteint un certain degré de prospérité , le gouvernement anglais crut que ces succès pouvoient nuire à son commerce. Lord *Stanhope* , qui étoit alors ambassadeur à Madrid , eut ordre d'employer l'or , ou , à son défaut , les poignards , pour ruiner cet établissement. Ce ministre , bien différent de l'homme vertueux qui , aujourd'hui , porte le même nom en Angle-

On lui réserve les laines les plus belles de toute l'Espagne , telles que celles de Guadelupe , de l'Escorial , d'Ontategui , de Pérales , etc. C'est là aussi où se font les beaux draps de Vigogne , mais non pas exclusivement , car j'en ai vu fabriquer à Madrid.

L'Espagne possédant seule la laine de Vigogne , cette matière précieuse lui offre un objet intéressant de commerce ; mais on remarque ici la même négligence que dans tout le reste. On n'a pas seulement tenté de naturaliser ce quadrupède , amené en Espagne comme un objet de simple curiosité. Il est très-probable qu'il vivroit et se propageroit dans les parties montueuses de l'Espagne.

Sous *Philippe II* , l'Espagne avoit un grand nombre de fabriques de draps (1). Ce pays

terre , chercha à corrompre , par l'appât du gain , *Miguel Establecon* , qui , à cette époque , dirigeoit , avec intelligence , les opérations de la manufacture de draps. Celui-ci ayant résisté à ces sollicitations , fut assassiné dans la ville de Guadalaxara , par ordre du lord *Stanhope*.

(1) La ville de Tolède seule , dont la population n'excède pas aujourd'hui dix mille ames , étoit anciennement habitée par dix mille ouvriers en laine ou en soie.

n'étoit pas réduit, comme aujourd'hui, à tirer de l'étranger une partie considérable du drap nécessaire à sa consommation ; il en faisoit, au contraire, une grande exportation. Non-seulement le despotisme et l'ambition de ce prince ont tari cette source de richesse, mais ils ont encore anéanti l'industrie et l'activité d'une nation estimable.

 CH A P I T R E V I I .

C O M M E R C E D E S L A I N E S D ' E S P A G N E .

1. *Quantité des Laines fines produites par l'Espagne.*
2. *État de leur exportation: droit de sortie.*
3. *Ports où se fait l'exportation.*
4. *Assortimens, et manière dont se font les achats.*
5. *Prix des laines.*
6. *Probabilité sur la ruine prochaine du commerce des laines en Espagne.*
7. *Moyen de l'empêcher.*

1. **L**A quantité de laines fines que l'Espagne produit, peut être indiquée d'après le nombre de moutons *mérinos transhumantès* qu'elle nourrit. Les renseignemens que j'ai pris, me font croire que ce nombre ne passe pas 4 millions et demi; il doit cependant être porté à 5 millions, en y joignant un demi-million de moutons qui ne voyagent pas, et dont les laines, sans être toutes des premières qualités, entrent néanmoins dans le commerce sous cette dénomination; elles sont une partie des laines d'Andalousie et de Ségovie. Un tiers de celles que les commerçans achètent

dans ce dernier lieu , provient des moutons *stantès*.

En supposant que chaque bête , l'une dans l'autre , fournisse deux livres un quart de laines lavées , 5 millions d'animaux donneront 11 millions deux cents cinquante mille livres ; ce qui s'accorde assez avec les notes qui m'ont été communiquées sur l'exportation des laines d'Espagne.

2. La France importoit , avant la révolution , vingt à vingt-quatre mille balles de laine lavée , ce qui fait , pour ce dernier nombre , 4 millions huit cents mille livres pesant , à raison de deux cents livres la balle. L'importation depuis cette époque a beaucoup diminué , tandis qu'elle a doublé pour l'Angleterre. Cette nation , qui saisit , ou qui , pour s'exprimer plus exactement , fait naître les occasions d'augmenter son commerce , n'importoit , en 1789 , que trois millions de livres de laine d'Espagne , ainsi qu'il est prouvé par un compte rendu au parlement à cette époque (1).

En 1796 , elle en a importé 6 millions. La

(1) Voyez les Mémoires de la Société d'Agriculture de Bath , t. 5.

Hollande a tiré parti des circonstances , et a considérablement accru cette branche de son commerce. Les expéditions pour Livourne et pour Gênes se sont aussi multipliées.

Voici le tableau de l'importation des laines d'Espagne , dans ces différens pays , en 1796.

France.....	600,000 liv.
Angleterre.....	6,000,000
Hollande et autres pays	
du Nord.....	3,200,000
Italie.....	1,000,000
TOTAL.....	10,800,000 liv.

On peut supposer que l'Espagne emploie , dans ses manufactures , 3 millions de livres de laines fines , ce qui , ajouté à la quantité exportée , formeroit un total de 13,800,000 livres pesant , quoique la race pure des *mérinos* n'en produise que 11,250,000 , en calculant deux livres un quart pour chaque bête. Mais il faut considérer que toutes les laines qui sortent d'Espagne , ne proviennent pas uniquement des moutons *mérinos*. L'Arragon , la Catalogne , les royaumes de Valence et de Grenade , l'Andalousie , l'Estramadure , etc. nourrissent des moutons qui donnent une laine assez fine pour être rangée dans

dans les dernières classes des laines exportées. Ainsi la quantité qui excède le produit des moutons *mérinos*, doit être prise dans le produit des moutons d'une race inférieure, mais cependant supérieure à ceux qui donnent des laines très-grossières, désignés en Espagne, sous le nom de *chourros*.

Les droits mis sur l'exportation des laines, forment un des plus beaux revenus de la couronne. Les laines de Ségovie et de Castille paient 66 réaux 28 maravédís par arrobe (1); celles d'Andalousie, d'Estramadure, du royaume de Grenade, d'Albarazin, de Sarra- goce, de Doria et de Ternel, paient 66 réaux 17 maravédís; celles de Valence, 40 réaux 16 maravédís; celles de Catalogne, de Benasque, de Vielle, et de quelques autres parties des Pyrénées, paient 32 réaux 13 maravédís. Les laines en suint paient les mêmes droits que celles qui sont lavées, excepté la laine d'agneaux, qui paie en suint 25 pour 100 de moins. En prenant un terme moyen, on trouvera 60 réaux par arrobe, ou 15 francs par 25 livres: ce qui donnera, pour

(1) Le réal, qui est composé de 34 maravédís, vaut 25 centimes.

les 10 millions huit cents mille livres exportées, la somme de 6,480,000 francs. Les laines qui entrent à la douane de Madrid, paient 4 réaux par arrobe ; leur produit est peu considérable. Ainsi les revenus de la couronne d'Espagne, sur les laines, se montent à 6 millions et demi de francs (1).

3. Les endroits les plus renommés pour les laines, sont, ainsi que nous l'avons dit, Léon, Ségovie, Soria, Avila, Molina, Albarazin, etc. Ces laines s'embarquent principalement dans les ports de Bilbao, de Saint-Ander et de Séville, pour Rouen, Bayonne, Marseille, Londres, Bristol, Livourne, Gênes, etc.

Comme les droits sur les laines lavées ou non lavées sont les mêmes, il n'en sort plus aujourd'hui qui ne soient lavées, excepté celles des agneaux, qui, en suint, paient

(1) Il faut défalquer de cette somme, celle que perd la couronne par l'effet de la contrebande : car malgré une armée de commis et de sbires, composée de cinquante mille hommes, la contrebande se fait sur cette denrée ainsi que sur les autres. Si de plus l'on retranche les frais de perception, qui sont très-considérables en Espagne, il restera net environ 4 millions de francs.

25 pour cent de moins. Les Hollandais sont presque les seuls qui tirent des laines d'agneaux.

4. Il est extrêmement rare que les commerçans étrangers s'adressent directement, pour leurs achats, aux propriétaires de troupeaux. Des marchands établis à Madrid, ou dans d'autres parties de l'Espagne, traitent avec les propriétaires, et achètent selon leurs besoins ou leurs spéculations. Ils prennent une pile entière, ou n'en prennent qu'une partie. Dans ce dernier cas, ils reçoivent un assortiment complet des quatre différentes qualités de laines, ou seulement la qualité dont on convient. Dans la province de Ségovie, où se fait la tonte des moutons de Ségovie et de Léon, on achète, ensemble et au même prix, la première, la seconde et la troisième qualité, ainsi que les agnelins. La quatrième, ou *caldas*, se vend séparément, et l'on ne paie qu'un franc en sus par chaque arrobe de *caldas*. Sur mille balles de laines des trois premières qualités, il s'en trouve cinquante de *caldas*. Cette manière de vendre s'appelle *estito Ségoviano*. Dans les autres lieux de l'Espagne, l'usage est de vendre les quatre qualités et les agnelins au même prix, l'un

dans l'autre ; c'est ce qu'on appelle *vellon redondo*.

Les marchands mélangent souvent les différentes qualités ; ils font entrer , par exemple , une portion de la seconde qualité dans la première , de la troisième dans la seconde , etc.

Les marchands de Madrid et des autres parties de l'Espagne , achètent , ainsi que je l'ai dit , les laines en suint aux *ganadiers* ou propriétaires de troupeaux. Après les avoir fait laver , ils les vendent , soit en Espagne , soit dans diverses places de l'Europe. Les fabricans ne tirent pas directement du *ganadier*. Celui-ci veut vendre promptement ; et loin de faire du crédit , il demande à être payé d'avance. D'ailleurs il seroit embarrassé pour vendre ses laines ; car les demandes étant faites partiellement , il lui en resteroit souvent une partie entre les mains , n'ayant pas les mêmes débouchés que le commerçant.

Le *ganadier* vend ordinairement les laines de son troupeau avant la tonte , c'est-à-dire , vers le mois de Janvier , et il en touche le prix à cette époque.

En France , les fabricans achètent , tantôt aux commerçans d'Espagne , tantôt à ceux de France , avec un terme de 12 à 18 mois.

Observation

Mais depuis la révolution , on obtient difficilement un crédit de quelques mois , et les conditions de vente varient suivant la confiance mutuelle qui règne entre les personnes qui traitent ensemble.

5. Lorsque j'étois à Madrid , en l'an 5 , le prix des laines lavées , de première qualité , étoit :

Les léonnaises , 5 francs à 5 francs 40 centimes ;

Les ségoiviennes , 4 francs à 4 francs 60 centimes ;

Les soriennes , 4 francs à 4 francs 25 centimes ;

Les arragonnaises , 3 francs.

Les qualités inférieures , dans ces mêmes laines , se vendent 50 centimes ou 1 franc au-dessous.

Le prix des laines diffère aussi , non-seulement à raison de la quantité plus ou moins grande produite par les troupeaux chaque année , mais encore à raison des besoins et des demandes plus ou moins considérables.

La valeur de la laine d'un même troupeau n'est pas toujours la même. Lorsque les animaux ont souffert du froid , ou par le défaut

de pâturages , lorsqu'ils ont éprouvé des maladies , leurs laines n'ont pas le même degré de bonté.

Les grands troupeaux de *mérinos* , quoiqu'issus de la même race , ne donnent cependant pas des produits égaux en qualité. Le soin que les propriétaires prennent de se défaire de leurs mauvais moutons , ou d'en acheter de beaux , de conserver la pureté de leurs races , de choisir des pâturages abondans et de bonne qualité , influe indubitablement sur la beauté des laines. De là vient la réputation que méritent certains troupeaux. Il y a cependant des troupeaux qui en donnent de belles , quoiqu'ils ne jouissent d'aucune réputation.

La persuasion où l'on est en Espagne que la qualité des laines tient aux voyages , autorise les marchands à déprécier celles des *mérinos* qui ne *transument* pas ; de sorte que les propriétaires sont forcés de les céder à un prix inférieur , quoique leur valeur intrinsèque soit la même que celle des *merinos transhumantés*. D'ailleurs , la laine de ces troupeaux qui gardent l'étable une partie de l'année , s'imprègne d'ordures , et perd ainsi de sa qualité.

Les propriétaires, par l'appât du gain, ou pour se dédommager sur le prix inférieur qu'ils en retirent, cherchent à en augmenter le poids, en y mêlant des ordures, ou en les humectant. Le prix de ces laines diffère quelquefois de 10 à 12 pour 100 (1).

La laine des moutons *chourros* a communément la moitié moins de valeur que celle des *mérinos*; elle ne sort pas de l'Espagne, si l'on en excepte quelques foibles portions qui, du revers des Pyrénées, passent en France.

6. L'Espagne continuera-t-elle encore longtemps à faire un commerce lucratif de ses laines? La solution de cette question tient à plusieurs causes et circonstances qu'il est à propos d'examiner.

Les demandes en laines, faites par l'étranger, n'ont pas diminué depuis un certain nombre d'années; elles ont été au contraire

(1) Un propriétaire d'Estramadure que j'ai vu à Madrid, m'a assuré qu'il vendoit ses laines aussi cher que celles des troupeaux *transhumantès*: n'étant jamais pressé de vendre, il attendoit quelquefois un ou deux ans avant de s'en défaire. Les marchands qui d'abord les avoient dédaignées, finissoient par les prendre.

plus fortes. On peut avancer que la fabrication de draps fins augmentera en Europe au lieu de diminuer , ce qui paroît devoir assurer à l'Espagne une vente certaine et lucrative de ses laines.

Mais le besoin de cette matière première, qui va toujours en croissant , a fait sentir à quelques nations combien il étoit important d'encourager l'éducation des belles races.

La Suède possédoit , en 1764 , soixante-cinq mille trois cents soixante-neuf moutons à laine fine , et vingt-trois mille trois cents quatre-vingt-quatre métis de bonne espèce : le nombre en est considérablement accru depuis cette époque ; et l'importation des laines d'Espagne a diminué annuellement , quoique la consommation en soit augmentée , de sorte que la Suède peut aujourd'hui se passer de celles d'Espagne.

Nous avons un plus grand intérêt , et des bénéfices plus certains à attendre de la multiplication de ces animaux , que n'en peut avoir la Suède ; ainsi il est probable que sous peu d'années , l'Espagne sera privée du débouché que lui offroit la France.

L'Angleterre , la Prusse , la Saxe , et plusieurs parties de l'Allemagne et de l'Italie ,

ont importé des moutons espagnols , et sentent la nécessité de propager cette race précieuse.

Les provinces de la ci - devant Belgique fournissent au commerce beaucoup de laines qui suppléent , jusqu'à un certain point , à celles d'Espagne. Quelques espèces venant de la Hollande, de l'Allemagne, de la Poméranie, de la Prusse, de Dantzik, de Paderborn, etc., peuvent entrer dans la fabrication du beau drap, après avoir subi un triage nécessaire; et il n'est pas douteux que les races de moutons qui donnent ces laines, ne s'améliorent et ne multiplient de jour en jour. L'augmentation de la quantité des belles laines et la diminution de leur valeur, seront deux causes qui doivent anéantir le commerce en Espagne, dans la supposition que son système agricole ne soit pas changé.

Toutes les nations de l'Europe semblent agir de concert pour ravir à l'Espagne la branche la plus lucrative de son commerce. Il est donc probable que le moment n'est pas éloigné, où cette nation perdra les bénéfices considérables qu'elle en a retiré jusqu'à ce jour. Heureuse, si elle peut soutenir la concurrence!

Si la méthode ancienne de faire voyager les moutons n'est pas abolie , il viendra un moment où le commerce ne pourra tirer d'Espagne les laines fines à un prix égal à celui du pays qui en produira de semblables. Les propriétaires , ne faisant aucun bénéfice sur leurs troupeaux , puisqu'ils ne vendront plus aussi chèrement leurs laines , et que la location des pâturages augmentera tous les jours de prix , se trouveront hors d'état d'entretenir leurs nombreux troupeaux. Je dis que la location des pâturages augmentera , car le prix en est doublé depuis vingt-cinq ans ; et c'est ce dont tous les propriétaires de troupeaux se plaignent. La dévastation des anciens pâturages et les nouveaux défrichemens leur ont donné une plus grande valeur qui ira toujours en croissant.

7. Loin d'arrêter ces défrichemens , le gouvernement doit les encourager , et inviter , en même temps , les cultivateurs à nourrir une certaine quantité de bêtes-à-laine fine. L'amélioration de l'agriculture dépend d'un nouveau système sur l'éducation des moutons. Ce n'est que par la combinaison de ces deux sources de richesses , que le commerce des laines d'Espagne soutiendra ,

par la suite , la concurrence avec celui des autres nations. Cette concurrence pourra cependant avoir lieu jusqu'à un certain point , si la même quantité de terrain continue à être en friche ; mais ce seroit bien mal calculer , si , pour soutenir un système de commerce qui , dans un autre ordre de choses , seroit plus florissant , on s'obstinoit à vouloir laisser un pays sans agriculture et sans population.

Les montagnes non susceptibles de culture , doivent seules être réservées pour offrir des pâturages aux moutons des campagnes voisines. Si l'on continue à leur abandonner les plus fertiles provinces , on se privera des autres produits que peuvent donner les terres , et l'on mettra en outre un obstacle à l'augmentation des laines. En effet , si l'Espagne étoit cultivée , elle produiroit le double de laine , puisqu'il lui seroit facile de nourrir un nombre double de moutons. Les bons auteurs espagnols qui ont écrit sur ce sujet , ont unanimement reconnu cette vérité.

D'après toutes ces raisons , on voit que la ruine ou la prospérité du commerce des laines d'Espagne dépend entièrement des mesures qu'adoptera le gouvernement de cette nation.

Si, comme ses principes et sa conduite passée semblent l'indiquer, il n'ose concevoir et exécuter un plan général d'amélioration, on peut affirmer que le commerce des laines ira toujours en décroissant.

C H A P I T R E V I I I .

INFLUENCE DES MOUTONS TRANSHUMAN- TÈS SUR L'AGRICULTURE D'ESPAGNE. CONSEIL DE LA MESTA.

1. *L'Espagne est le pays de l'Europe le plus favorable à l'agriculture.*
2. *État ancien et moderne de l'agriculture en Espagne. Causes de sa décadence.*
3. *Causes qui s'opposent à ses progrès.*
4. *Les voyages des Moutons nuisent essentiellement à l'agriculture.*
5. *Moyen de les faire cesser.*
6. *Conseil de la Mesta.*

I. **A**VANT de dire jusqu'à quel point le système de faire voyager les moutons, influe sur l'agriculture d'Espagne, je pense qu'il est nécessaire de présenter les vicissitudes qu'elle a éprouvées dans ce pays, et l'état où elle se trouve aujourd'hui.

L'Espagne, par la nature de son sol, de son climat et par sa position, est le pays de l'Europe le plus favorable à l'agriculture; elle est entrecoupée par des montagnes et des

côteaux qui en varient la température : les rivières et les ruisseaux qui la traversent , favoriseroient singulièrement sa fertilité , si leurs eaux , mieux dirigées , étoient employées à l'irrigation des champs. Les Maures , plus industrieux que les Espagnols , sentirent combien les arrosemens sont avantageux à l'agriculture dans un pays exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant : aussi poussèrent-ils fort loin cette partie de l'économie rurale , presque entièrement négligée depuis par les Espagnols. Les rivières et les ruisseaux ont creusé leurs lits au point qu'on ne peut , aujourd'hui , répandre les eaux dans les campagnes que par le moyen dispendieux des écluses.

La température du climat dans quelques parties , et l'activité de la chaleur dans d'autres , rendent ce pays propre aux productions diversifiées des deux mondes. La nature a tout fait pour lui ; mais ses habitans modernes refusent de mettre à profit de si grands bienfaits.

2. Les anciens habitans , favorisés sans doute par un meilleur gouvernement , firent de l'Espagne un pays riche et abondant. Les nombreuses guerres dont elle fut le théâtre durant les deux derniers siècles de la répu-

blique romaine, et les ressources toujours nouvelles qu'elle offrit, tant en hommes qu'en vivres, attestent l'état florissant de son agriculture : *Hispania, non quàm Italia modò, sed quàm ulla pars terrarum, bello reparando aptior erat, locorum hominumque ingeniis* (1). On voit, par ce passage, que *Tite-Live* lui donnoit la préférence sur tous les autres pays du monde. Sa splendeur finit sous les successeurs d'*Auguste*. Ceux-ci, en désolant l'empire romain, ruinèrent l'agriculture de l'Espagne; le mal fut porté à son comble par les invasions réitérées des peuples barbares.

Enfin le génie des Maures releva, pour un temps, l'ancienne prospérité de l'Espagne. Ces peuples cultivèrent, avec succès, les sciences, sans lesquelles les arts utiles ne peuvent prospérer. Ce pays offroit, à cette époque, soixante-dix bibliothèques publiques livrées, dans la suite, aux flammes par le fanatisme et l'ignorance (2).

(1) Tit. Liv. l. XXVIII, 12.

(2) Trois mille quatre cents soixante-dix-neuf manuscrits arabes ont échappé à ce vandalisme. On les voit aujourd'hui rassemblés dans la fameuse

Les auteurs arabes, dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, rapportent que les seuls rois de Grenade entretenoient habituellement cent mille chevaux dans leurs armées, ou pour le service de leur maison. Sous le règne d'*Abderraman*, il y avoit vingt mille maisons à Cordoue, et trente mille villages sur les bords du Guadalquivir. Ces

bibliothèque de l'Escorial. L'existence de ce précieux dépôt est nulle pour le monde littéraire. Lorsque je fus le visiter, je me proposois d'y faire quelques recherches : ce qui me fut impossible. Sur cent trente moines bien nourris, aux soins desquels est confiée cette bibliothèque, je n'en trouvai aucun qui sût un mot d'arabe. Le principal bibliothécaire étoit absent depuis deux ans. Pour comble d'infortune, les numéros marqués sur le dos des manuscrits, étoient différens de ceux qu'on voyoit dans le catalogue de Casiri. Je dirai cependant, à la louange du gouvernement espagnol, qu'il a donné ordre de traduire en entier un traité d'agriculture de *Abu Zacharia*. J'ai vu à Madrid, chez le traducteur *J. Banqueri*, le premier volume imprimé *in-fol.* en espagnol, avec le texte arabe à côté. Il y a quinze ans que cette traduction est commencée; le second et dernier volume est entièrement traduit. Il faut espérer que le public jouira enfin d'un ouvrage aussi intéressant.

historiens

historiens portent la population de l'Espagne, à cette époque, à cinquante millions d'ames.

Les guerres intestines auxquelles l'Espagne fut en proie pendant plusieurs siècles, firent bientôt disparoître cette prodigieuse population.

Les moines commencèrent à prendre un grand crédit dans le treizième siècle ; et dans le quatorzième, on regardoit comme plus important d'en accroître le nombre, que d'augmenter la population des classes utiles à la société.

Du temps de *Ferdinand*, dit *le Catholique* (sans doute parce qu'il expulsa les Juifs, et fit à l'Espagne d'aussi grands maux que devoit en faire un jour à la France la révocation de l'édit de Nantes), l'Espagne avoit vingt millions d'habitans, tandis qu'aujourd'hui elle n'en compte que dix millions.

Tant de fléaux accumulés, ou se succédant les uns aux autres, durent nécessairement faire abandonner l'agriculture. Cependant la renaissance des lettres et la découverte du Nouveau-Monde, donnèrent un nouvel essor au génie espagnol.

Ce temps heureux ne fut pas de longue

durée. L'Espagne, qui semble destinée à passer successivement de la splendeur à la décadence, se trouva bientôt gouvernée par des princes fanatiques et ambitieux, qui ruinèrent encore une fois son industrie, et l'amènèrent à l'état où elle est aujourd'hui.

Si le règne de *Charles V* a illustré l'Espagne aux yeux du vulgaire, la philosophie ne le donnera pas pour exemple aux princes qui désirent de rendre les peuples heureux.

L'atroce politique de *Philippe II* porta la désolation, non-seulement en Espagne, mais dans le monde entier. Ce prince arracha à l'industrie et à l'agriculture, une multitude prodigieuse de citoyens qu'il envoyoit dans les quatre parties du monde, pour donner et recevoir la mort.

Philippe III chassa les Maures, et enleva ainsi à l'Espagne un million d'hommes qui, seuls, retardoient encore la ruine totale du commerce et de l'agriculture.

Philippe IV s'amusoit à bâtir des couvens, tandis que, de tout côté, on démembroit ses états. Un écrivain espagnol dit que, sous son règne, le nombre des couvens fut triplé; que la dépopulation fut toujours en

augmentant, et que beaucoup de villages furent entièrement abandonnés.

Les successeurs des *Charles* et des *Philippe* ont pris, il est vrai, un moyen moins expéditif pour ruiner la nation; mais les mauvais conseils des courtisans et des moines, leur ont fait adopter un système et des principes de gouvernement aussi désastreux.

Lorsque, dans un pays, des rois s'imaginent que la royauté n'a pas été instituée en faveur du peuple, mais au contraire que le peuple est fait pour servir les caprices et l'ambition de ceux qui le gouvernent, on ne doit pas s'attendre à y trouver des lois sages et avantageuses à la prospérité publique.

C'est l'aveu que fait un des premiers publicistes de l'Espagne, en s'adressant au roi, au nom de la société patriotique de Madrid.

J'ose prononcer devant V. A., que la plupart des lois agraires ont été et sont tout à fait contraires, ou très-pernicieuses à l'agriculture, ou qu'elles sont pour le moins tout à fait inutiles (1).

(1) *Se atreverá á pronunciar ante V. A. que la mayor parte de ellas han sido y son, del todo contrarias ó muy dannosas, ó por lo menos inútiles á su fin?*

3. En effet, les lois agraires d'Espagne sont le fruit de l'ignorance et du despotisme. On

L'auteur de l'ouvrage, dont je tire ce passage, est don *Jovellanos*, homme aussi recommandable par ses lumières que par l'utilité de ses travaux.

Dans le moment où j'écris, l'opinion publique venoit de l'élever au ministère de la justice; mais l'intrigue et le fanatisme l'en ont fait sortir presque au même instant.

Le lecteur sensible me permettra, en faveur de la vertu opprimée, de tracer rapidement les causes de la disgrâce de *Jovellanos*, et peut-être même est-il, en ce moment, à déplorer le sort d'une nouvelle victime de l'inquisition espagnole.

La première tentative de *Jovellanos*, dans son ministère, fut de détruire un tribunal qui, sous le masque de la religion, gouverne le trône ainsi que les autels, et tient la nation entière sous le plus honteux et le plus terrible des despotismes. Le nouveau ministre avoit demandé aux évêques d'Espagne leur avis sur la destruction de l'inquisition. Huit évêques, également recommandables par leur piété et par leurs lumières, avoient décidé que la religion proscrivoit ce tribunal. Le ministre présente cette décision au roi; sa majesté l'approuve, et donne des ordres pour qu'elle soit mise à exécution.

Le grand-inquisiteur, dont les espions environnent également les palais et les chaumières, est averti du coup qui le menace; il se réunit à la reine et au

Marali-
Sad &
les franca-
ces: apli-
ca & el
don & la
apc d'ido.
Pu rec
invoible
sal vian
o-ocioah-
Sad.

n'a eu, dans leur confection, d'autre but que celui de favoriser les grands propriétaires au détriment des cultivateurs, et on s'est imaginé qu'il suffisoit d'ordonner, pour arracher à la terre des récoltes abondantes. De là cette foule de lois absurdes qui se contredisent sans cesse, dont les unes défendent de mettre les prés en culture, tandis que d'autres ne permettent pas de convertir en prairies les terres labourées. D'après une loi, on ne peut affermer son bien que pour le terme de dix ans; une autre loi autorise le fermier à garder son bail aussi long-temps qu'il veut, sans être tenu à en augmenter le prix.

Afin de mieux faire sentir quelle est l'influence des lois agraires sur la prospérité publique, nous mettrons en parallèle l'Espagne avec la Toscane. Le système vicieux,

prince *de la Paix*. Ces trois défenseurs zélés de la religion font révoquer les ordres donnés par le roi; et le vertueux *Jovellanos* est livré aux fureurs et à la vengeance inquisitoriale. Si l'opinion publique est assez puissante pour l'arracher du bûcher qu'on lui prépare, comment *Jovellanos* pourra-t-il éviter le danger dont *Savedra*, son collègue, éprouve dans ce moment les terribles effets ?

adopté depuis long-temps par le gouvernement d'Espagne , a détruit la population de ce pays, et a ruiné son agriculture. Le grand-duc *Léopold*, au contraire, en réformant les lois oppressives, et les remplaçant par des lois sages et bien combinées, a changé la face de la Toscane. Dans l'espace de vingt-cinq ans, le produit des terres s'est accru d'un cinquième ; les défrichemens ont augmenté d'un quart la masse des terres en culture. Aujourd'hui la population est plus considérable d'un huitième qu'elle ne l'étoit avant cette époque ; enfin l'aisance et la prospérité règnent même dans les classes inférieures du peuple.

Un écrivain Espagnol a dit, avec beaucoup de vérité, qu'un mauvais système de lois agraires étoit plus préjudiciable à une nation que ne le sont les mauvaises récoltes. *La mala inteligencia de las leyes agrarias dana en una nacion tanto comolas malas cosechas : y a caso mas.* (Campomanes , Discours sur l'industrie populaire , p. 85).

Les réglemens coercitifs contre les cultivateurs, la taxe du prix des denrées et la fixation des lieux de leur débit, ont réduit l'Es-

pagne à manquer des objets de première nécessité (1).

Les fiefs, les *mayorats*, les substitutions, les terres congéables, les communaux, le droit de parcours et d'autres fléaux de cette espèce, introduits par l'ignorance et la barbarie, présentent encore aujourd'hui aux cultivateurs, des obstacles insurmontables.

Les grandes possessions territoriales, très-communes en Espagne, sur-tout dans l'Andalousie et l'Estramadure, ont fait négliger l'agriculture, et les terres abandonnées sont devenues des déserts semblables à ceux où les peuples Nomades font errer leurs troupeaux.

L'agriculture ne sauroit prospérer dans un pays où un petit nombre d'individus jouissent

(1) Madrid est approvisionné avec les moutons d'Afrique, les bœufs, les vaches et les cochons de France. Cette ville est même obligée d'envoyer chercher au-delà des Pyrénées, les œufs nécessaires à sa consommation. Les pêches qu'on y mange viennent de l'Arragon; et la plus grande partie des melons se tirent du royaume de Valence. Presque tous les transports se font à dos de mulets, par le défaut de chemins propres aux voitures. Tous ces faits prouvent de grands vices dans le gouvernement.

exclusivement des possessions territoriales (1). Ces riches possesseurs de fonds, qui ne cultivent jamais, trouvent plus commode de laisser leurs champs en friche, ou de les louer pour servir de pâturages aux moutons.

L'origine de ces immenses possessions remonte à l'époque de l'expulsion des Maures. Les rois de Castille accordèrent les terrains abandonnés aux hommes riches, aux nobles et aux chevaliers, *ricos hombres, hidalgos y caballeros*, ainsi que s'exprime un auteur espagnol; mais on ne tarda pas à s'apercevoir combien ces concessions étoient funestes à la prospérité de l'Espagne. Les communes de Castille réclamèrent plus d'une fois contre un abus de ce genre, mais toujours en vain.

Si, par la constitution et les lois de l'Espagne, les grands sont devenus propriétaires de la majeure partie des terres, les prêtres et les moines ont su mettre à profit l'ignorance des peuples pour s'enrichir à ses dépens. Quoiqu'une ancienne loi de Castille, confirmée plusieurs fois dans la suite, leur défende les

(1) Non-seulement l'Espagne donne la preuve de ce que j'avance, mais on la trouve encore en Sicile, dans une partie de l'Italie et du nord de l'Europe.

possessions territoriales, quoique les *Cortès*, et même les rois, aient souvent lutté contre l'avidité ecclésiastique, les moines ont trouvé moyen de s'emparer d'une grande partie de l'Espagne. Que penser d'un pays où les couvens si nombreux dans le dix-septième siècle, ont cependant triplé à cette même époque (1)? C'est ce qu'atteste *Marique*, auteur contemporain.

Cette immense population monacale a fait

(1) D'après un recensement qui fut fait en 1764, on trouva en Espagne,

Chanoines.....	7,183
Curés ou Vicaires.....	65,748
Moines.....	67,777
Religieuses.....	34,651
TOTAL.....	<hr/> 175,359

En 1787, il y avoit vingt-deux mille quatre cents soixante curés, et le surplus du clergé séculier, montoit à quarante-sept mille sept cents dix, dont la moitié, au plus, étoit pourvue de bénéfices à charge ou à résidence. Ainsi il se trouvoit, à cette époque, vingt-trois mille huit cents cinquante-cinq ecclésiastiques vagabonds et sans état, non compris les moines, qu'on peut ranger dans cette dernière classe.

disparoître les anciens colons , et a porté dans les campagnes la stérilité et la misère.

4. Parmi les fléaux destructeurs de l'agriculture, dont je viens de faire l'énumération, on doit ranger les voyages que font annuellement les moutons *mérinos*, dans diverses parties de l'Espagne.

Les malheurs de la guerre et la barbarie ont introduit, en Espagne, l'usage de faire voyager les moutons; l'habitude l'a propagé, et il a été consolidé par les lois. Il est probable que l'intérêt des grands et des riches le maintiendra encore long-temps.

En considérant que le commerce le plus lucratif pour l'Espagne est celui des laines, on est d'abord porté à croire que les troupeaux voyageurs lui sont avantageux. Je conviendrai que, dans le système actuel du gouvernement, c'est-à-dire, tant que les lois oppressives de l'industrie et de l'agriculture ne seront pas anéanties, il est important d'avoir de grands troupeaux pour tirer quelques profits d'une vaste étendue de terrain, qui, sans ces animaux, ne seroit d'aucun rapport; mais si, par un de ces rares phénomènes, le gouvernement venoit à être éclairé sur ses vrais intérêts et sur ceux de la

nation ; si , dans cette hypothèse , il détruisoit les lois féodales et mille abus de tout genre , alors les grands troupeaux voyageurs d'Espagne seroient un vrai fléau pour ce pays. On conçoit , en effet , qu'il est impossible de cultiver des terres livrées à la voracité de plusieurs millions de moutons.

Qu'on se figure quatre millions et demi de moutons parcourant l'Espagne dans un espace de deux ou trois cents lieues , et dévorant , deux fois l'an , tous les végétaux qui se trouvent sur leur passage ; qu'on fasse attention à la quantité de terrain inculte , nécessaire à la dépaissance de ces animaux durant le cours d'une année , et l'on aura , par ce seul aperçu , une idée du tort qu'occasionnent à l'agriculture les moutons voyageurs.

Les ravages de ces animaux se font sentir dans toutes les branches de l'économie rurale. La nature , en formant des montagnes dans les diverses parties de l'Espagne , semble l'avoir destinée à donner d'abondantes productions en bois. *Tite-Live* (1) fait mention

(1) *Impediebant autem et asperitates viarum , et angustia saltibus crebris , ut pleraque Hispaniæ sunt inclusæ.* T. L. Liv. XXVIII , 1.

des difficultés qu'éprouvoient les légions romaines à traverser les bois dont l'Espagne étoit couverte. On y voyage aujourd'hui des journées entières, sans trouver un seul arbre. Parmi diverses causes qui ont concouru à dépouiller les campagnes, on doit placer au premier rang les excursions des moutons ; ces animaux vont, depuis plusieurs siècles, paître dans les bois : non-seulement ils mangent les jeunes arbres qu'ils peuvent atteindre, mais les bergers, dans la saison où l'herbe est rare, coupent, pour affourager leurs troupeaux, les rameaux qui conservent leur verdure durant l'hiver. J'ai vu des arbres ainsi étronçonnés dans diverses parties de l'Espagne. Les bois nouvellement coupés, servent aussi de pâture aux moutons. Les montagnes, dépouillées de leur plus bel ornement, deviennent arides, et ne retiennent plus les eaux des pluies ; les campagnes se trouvent ainsi privées d'une irrigation qui contribue si puissamment à les féconder.

L'agriculture ne fleurira jamais dans un pays où il n'est pas permis au cultivateur d'adopter le genre de culture qu'il pense lui être le plus lucratif, et où il ne peut mettre ses moissons à l'abri des attaques extérieures.

Dans ces malheureuses provinces, que les troupeaux viennent ravager tous les ans, l'habitant infortuné des campagnes n'a pas la faculté d'enclorre d'une haie son petit héritage; ce droit sacré lui a été enlevé par les lois iniques du conseil de la *Mesta* (1). L'herbe des champs où il a fait sa récolte, suffiroit, durant quelques mois, à son petit troupeau; mais cette ressource lui est ravie par les animaux dévastateurs qu'il ne peut arrêter.

Outre les immenses chemins réservés en friche pour le passage des moutons, on a encore le droit de les faire paître sur les communaux, et dans les champs voisins de leur passage.

Dans les parties de l'Espagne fréquentées par les moutons voyageurs, les propriétaires de fonds n'ont pas la liberté d'ensemencer leurs terres; ils sont tenus de les louer aux riches propriétaires de troupeaux, qui, presque toujours, en paient un prix inférieur à la valeur réelle. En effet, lorsqu'on a loué un

(1) J'expliquerai à la fin de ce chapitre quels sont les droits et la puissance usurpés par le tribunal connu en Espagne sous le nom de *Mesta*.

pâturage pour un temps défini, on ne peut, à l'époque échue, demander une augmentation : la loi autorise les *ganadiers* à conserver leur bail au même prix. Des privilèges aussi injustes ont fait abandonner la culture des terres.

Ce seroit une erreur de croire que les terres où paissent les troupeaux, ne sont pas susceptibles de culture. Les provinces qui nourrissent une plus grande quantité de moutons voyageurs, sont celles de Castille, de Léon, d'Estramadure et d'Andalousie. Lorsque, dans l'Estramadure, les bergers conduisent les moutons sur un pâturage dont l'herbe n'a pas encore été broutée, ils ont soin, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de les faire passer rapidement, pour qu'ils ne soient pas incommodés par une nourriture trop abondante : une portion de cette province formoit, avec l'Andalousie, la majeure partie du pays que les anciens désignoient sous le nom de *Bætique*, et qui étoit un des plus délicieux et des plus fertiles du monde : *Cunctas provinciarum diviti cultu, et quodam fertili ac peculiari nitore præcedit*, dit *Plin*e le naturaliste, en parlant de cette partie de l'Espagne qui, aujourd'hui, est sans

culture, sans industrie, et dont les habitans, peu nombreux, croupissent dans la misère. Les animaux destructeurs y ont pris la place des hommes : les chenilles, les sauterelles et les taupes y paroissent, dans certaines années, en si grande quantité, qu'elles dépouillent la terre de toute verdure.

Si les Espagnols répandoient leurs troupeaux sur des fermes, au lieu de les faire errer sans cesse, ils en retireroient un grand avantage pour l'agriculture, celui des engrais : la fiente de ces animaux, dispersée sur une grande superficie de terrain, devient à peu près inutile pour la végétation.

L'habitude de faire voyager les belles races de moutons, a établi le préjugé qu'on ne pouvoit avoir de belles laines sans voyage. Il est résulté de cette erreur deux grands préjudices pour l'agriculture ; on a condamné à la stérilité une immense quantité de terres, pour favoriser une branche lucrative de commerce, et les cultivateurs ont négligé de se livrer à l'éducation d'une race qui auroit également enrichi l'un et l'autre.

L'usage où l'on est de sacrifier, chaque année, la moitié des agneaux, les mortalités qui surviennent à l'époque de la tonte, la

fatigue des voyages, le manque d'herbes ; sont autant de causes qui affoiblissent sans cesse les troupeaux ; de sorte qu'on est forcé, pour arrêter une nouvelle cause de destruction, de ne vendre les anciens que lorsqu'ils ne sont plus habiles à la reproduction, ou qu'ils commencent à dépérir de vétusté : alors ils engraisser mal, et donnent une chair de mauvaise qualité (1).

5. Je crois avoir démontré que les voyages des moutons nuisent essentiellement à l'agriculture d'Espagne ; les raisons que je viens d'exposer, feront sentir combien la destruction d'un tel abus importe aux progrès de cet art et à ceux du commerce. Les cultivateurs la désirent ; elle ne trouve d'opposition que de la part des riches propriétaires de troupeaux : ceux-ci font naître des difficultés,

(1) Presque toutes les villes et tous les villages d'Espagne possèdent sur leur territoire de grands communaux appelés *dehesas*. C'est là où ceux qui ont le privilège de fournir les boucheries, conduisent leurs troupeaux pour les engraisser ; mais les moutons ne sauroient prendre beaucoup d'embonpoint sur ces pâturages, qui, généralement, sont maigres et de mauvaise qualité.

allèguent des privilèges, et parlent, sur-tout, de l'intérêt du commerce et de la nation. Je crois avoir suffisamment prouvé que l'intérêt national provoque l'anéantissement d'un système aussi désastreux ; la question, si c'en est une, est de savoir si un gouvernement doit respecter des privilèges extorqués par la violence, et contraires à la justice et au bien général.

Un abus de ce genre ne peut toujours durer ; l'opinion qui, dans ce moment, lui est contraire, doit aller en croissant, et finir par le renverser. Si le gouvernement n'a pas pris d'avance les moyens qui peuvent restreindre le nombre des troupeaux *transhumants*, et augmenter celui des *estants*, il viendra un temps où la marche de ces animaux sera arrêtée par la force des circonstances, et l'Espagne se verra privée, en un instant, d'une source abondante de richesses. Ce pays doit se ressouvenir que, sous *Philippe III*, le nombre des moutons s'élevoit à sept millions, et que, dans les premières années du règne de *Philippe IV*, il se trouva réduit à deux millions et demi. Les causes inévitables qui doivent amener un changement dans l'organisation actuelle des trou-

peaux, agiront bien plus puissamment que celles qui ont opéré, il y a près de deux siècles, une diminution aussi forte.

Le gouvernement peut facilement prévenir ces maux; il n'a qu'à rendre aux propriétaires la faculté de cultiver leurs terres, et de les entourer de haies, sous la condition qu'ils élèveront un certain nombre de *mérinos*. Il doit en même temps porter des peines sévères contre ceux qui violeront les propriétés en y introduisant des troupeaux. L'avantage que ces nouvelles lois procureront aux cultivateurs, les portera facilement à défricher les terres incultes, et à former des prairies pour la nourriture de leurs petits troupeaux (1): ainsi on détruira ces immenses troupeaux, et on étendra l'agriculture et le commerce.

Il se trouve, en Espagne, quelques parties arides et montueuses qu'il est difficile de sou-

(1) Un édit du roi a accordé, il y a quelques années, la faculté d'enclorre les champs; mais il n'a pas produit le bien qu'on pouvoit en attendre. Une loi isolée et incohérente ne détruit jamais des abus invétérés que la cupidité des hommes puissans a intérêt de propager.

mettre à la culture ; ces lieux ne peuvent être employés utilement qu'à la nourriture des moutons : il faut donc y envoyer des troupeaux ; mais, sans les faire venir d'un bout du royaume à l'autre, on peut les tirer des campagnes voisines. On les rentrera l'hiver dans leurs étables, où ils trouveront les provisions préparées par l'agriculteur ; on fera, en un mot, en Espagne, ce qui se pratique en France au pied des Pyrénées.

6. Je crois ne pouvoir me dispenser de parler ici d'une institution si barbare, qu'elle n'a pas eu de modèle, et qu'elle n'aura pas d'imitateur.

La *Mesta*, dont l'origine date d'une époque où la force seule dictoit les lois, accrut insensiblement son autorité, et parvint, vers le milieu du quinzième siècle, à former un corps politique dans l'État. Cette association est composée de personnes riches et puissantes, et de quelques moines, tous propriétaires de troupeaux, qui, sous l'autorité du gouvernement, rendent des lois, et jugent les différends qui s'élèvent à l'occasion des pâturages et des troupeaux.

Deux gros volumes *in-4°*. de privilèges, de droits, de statuts, de lois, de décrets, etc.,

forment le code de la *Mesta*, et l'arsenal où l'on trouve, au besoin, les armes nécessaires pour combattre la justice et opprimer le foible. Il est rare que les propriétaires fassent des réclamations lorsqu'ils éprouvent des dommages ; ils aiment mieux souffrir, que d'entreprendre un procès dont les frais surpassent toujours de beaucoup les dédommagemens qu'ils reçoivent en cas de gain.

Ce tribunal est aussi funeste en politique (1), que celui de l'inquisition est odieux en matière de religion ; l'un envahit sans pudeur les propriétés, tandis que l'autre viole impunément les consciences.

Comme la France n'est pas sujette à un fléau de ce genre, il est inutile d'exposer tous les maux qu'il occasionne à l'Espagne. Je me contenterai de dire que ce corps a rendu des lois qui, non-seulement s'opposent à la clôture des terres, mais même qui défendent aux propriétaires de cultiver leurs héritages ;

(1) Les provinces les plus peuplées et les mieux cultivées de l'Espagne, sont celles où la *Mesta* n'étend pas sa juridiction, telles que la Galice, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, la Catalogne, les royaumes de Valence et de Murcie, etc.

que, lorsqu'on a affermé une terre, il n'est plus permis, même après l'expiration du bail, de rentrer dans sa possession, et que le locataire a le droit de conserver ce bail au même prix, quelque augmentation de valeur que la terre puisse avoir acquise; tandis qu'il y a des circonstances où il peut être diminué en faveur du *ganadier* (1).

La politique du corps de la *Mesta*, est de n'admettre dans son sein que les personnages les plus riches et les plus puissans de l'Espagne, qui possèdent des troupeaux; et comme il jouit à la fois du pouvoir législatif et judiciaire, il s'est attribué une foule de droits oppressifs qu'il maintient au détriment de la prospérité publique. « Le corps des » *ganadiers* (dit *Jovellanos* dans un ouvrage adressé au roi d'Espagne), » qui jouit » d'une puissance énorme, est parvenu, à » force de sophismes et d'intrigues, non-seule-

(1) Les propriétaires de troupeaux qu'on nomme *ganaderos*, ont quelquefois des propriétés territoriales en Estramadure et dans la montagne; souvent ils n'ont pas un pouce de terre pour faire paître leurs troupeaux; mais les lois les ont mis à l'abri de toute crainte sur ce point.

» ment à accaparer tous les pâturages du
» royaume, mais encore à faire abandonner
» les meilleures terres de culture ; ainsi il a
» fait disparaître les troupeaux *estantès*, ruiné
» la culture et dépeuplé les campagnes.....
» Aucune nation, que je sache, ne connut
» et ne protégea une corporation de pasteurs,
» qui, sous l'autorité des lois, se permit de
» faire la guerre à la culture et aux trou-
» peaux *estantès*, et qui anéantit l'un et
» l'autre par l'abus de ses privilèges et de ses
» usurpations ; aucune nation ne permit ja-
» mais la jouissance de privilèges dont l'ori-
» gine est équivoque, l'exercice injuste et
» pernicieux, et qui renversent le droit de
» propriété ; on ne vit jamais un pareil tri-
» bunal juger en dernier ressort, et s'arroger
» une autorité assez forte pour opprimer le
» foible, mais inactive pour s'opposer à l'in-
» justice des hommes puissans ; ses délibéra-
» tions et ses lois ne furent pas sanctionnées,
» ses principes ne furent pas approuvés, et
» on ne s'en servit jamais pour combattre les
» amis du bien public ».

C H A P I T R E I X.

CAUSES QUI PRODUISENT LES BELLES LAINES.

1. *Voyages des moutons, non essentiels à la beauté des laines.*
2. *Influence du sol et de l'humidité atmosphérique.*
3. *Effets du chaud et du froid sur les moutons.*
4. *Influence de la nourriture.*
5. *L'humidité, la malpropreté et la trop grande chaleur des étables détériorent la qualité des laines.*
6. *Jusqu'à quel point l'exercice et l'air sont-ils nécessaires aux moutons ?*

1. **L**E corps de la plupart des quadrupèdes est couvert de poil ou de laine qui paroissent être principalement destinés à le garantir des injures de l'air. Cette substance, qui offre des variétés chez tous les animaux, en présente de bien plus essentielles parmi les moutons, sur-tout si nous la considérons relativement à nos besoins. La nature, ou plutôt l'art y ont apporté des différences qui nous la rendent plus ou moins précieuse.

On parviendroit facilement à perfectionner

les races, si l'on connoissoit les différentes causes qui contribuent à donner aux laines les qualités que nous recherchons. Loin d'étudier la nature, et de l'interroger par l'expérience, on a attribué au climat, au sol ou aux voyages, un effet qui tenoit à la combinaison de diverses causes. Ainsi les laines d'Espagne étant les plus renommées, et les moutons qui les produisent, ayant l'habitude de voyager, on a conclu qu'il étoit indispensable de faire voyager ces animaux pour obtenir de belles laines. On n'auroit pas raisonné de la sorte, si l'on eût fait attention qu'il y avoit en France, en Italie et ailleurs des moutons voyageurs, dont les laines étoient inférieures à celles de divers troupeaux qui ne voyagent jamais.

Depuis qu'on s'est attaché au perfectionnement des races, et qu'on a fait des observations et des expériences sous divers climats, et sur des sols de nature différente, on a découvert plusieurs causes qui contribuent à donner aux laines telle ou telle qualité. Je vais exposer ici celles qui m'ont paru avoir une influence plus grande sur la beauté et sur la finesse des laines, d'après l'examen réfléchi que j'ai fait des troupeaux espagnols, et

du régime auquel sont soumis les moutons dans divers pays.

Doit-on regarder les voyages que font chaque année les moutons d'Espagne, comme une cause essentielle à la production des belles laines ? Je suis entièrement pour la négative. Il est prouvé, par des faits bien constatés, que les moutons espagnols, introduits dans diverses parties de l'Europe, ont conservé la beauté de leurs laines, sans qu'il fût nécessaire de les faire voyager. La laine des moutons de Shetland, en Ecosse, est plus belle que celle d'Espagne ; cependant on n'y fait pas voyager ces animaux. Les Romains avoient des moutons voyageurs, dont les laines étoient bien inférieures à celle des moutons de Tarente qui ne voyageoient jamais, et qu'on tenoit presque toujours à l'étable (1). Mais l'Espagne fournit assez de preuves de ce que j'avance, sans qu'il soit besoin d'en chercher ailleurs.

Il y a, dans l'Estramadure, une assez grande quantité de moutons *mérinos* sédentaires, dont les laines égalent en beauté celles

(1) *Rarò foris, plerùmque domi alitur.* Col. l. 7, c. 4.

des *mérinos* voyageurs. On trouve , dans l'Andalousie , dans la Castille , la Manche , le royaume de Léon , ces mêmes moutons , quoiqu'en très - petit nombre. Ils ne sont pas rares à Avila , et sur-tout à Ségovie , où j'en ai vu plusieurs troupeaux. Il y a , dans la province de Soria , une race de *mérinos* plus petite que celle qui voyage , et dont la laine ne le cède à aucune d'Espagne. Une partie des laines , que les marchands vendent sous le nom de *ségovienne* , provient des *mérinos estantés*. C'est principalement les environs de Ségovie et l'Estramadure qui donnent ces laines. On les conduit de cette dernière province à Ségovie ; et après en avoir fait le triage avec soin , elles sont vendues comme laines de première qualité.

Ces petits troupeaux sédentaires offrent , ainsi que les troupeaux voyageurs , des qualités de laine qui varient selon les races , ou qui diffèrent selon la nourriture et les soins qu'on leur donne. Dans les lieux où ils trouvent des pâturages durant toute l'année , ou bien lorsqu'on les pourvoit d'une nourriture suffisante pendant la mauvaise saison , ils se soutiennent sans dégénérer , et donnent constamment d'aussi beaux produits. Comme

la culture est très-négligée en Espagne , on songe rarement à former des prairies artificielles , ou à cultiver des plantes propres à la nourriture des moutons. Aussi presque tous les troupeaux dont il est ici question , habitent les provinces qui offrent des pâturages dans toutes les saisons de l'année. Ils s'écartent quelquefois de leur domicile pour chercher leur nourriture ; mais ces espèces de voyages qui s'étendent rarement au-delà de dix lieues , et qui se bornent habituellement à deux ou trois , n'influent , sur la qualité des laines , que parce qu'ils tiennent les moutons au grand air , et leur procurent un exercice salutaire. Avec un semblable régime , ou , ce qui en est l'équivalent , avec une bonne nourriture , de l'exercice et un air pur , on pourroit facilement élever , dans tous les cantons de l'Espagne , des moutons à laine fine.

Comme les habitans des campagnes n'élèvent ordinairement que des moutons à grosse laine , dont le tempérament est très-robuste , et qu'ils laissent mourir de faim la moitié de l'année , ils sont étonnés de voir dégénérer , entre leurs mains , la race des *mérinos* ; et ils en concluent que les voyages lui sont absolument nécessaires.

Parmi les faits que j'ai cherché à recueillir pour me convaincre que la beauté des laines ne dépendoit pas des voyages , on m'en a cité plusieurs qui , au premier apperçu , sembloient prouver le contraire. Par exemple , quelques personnes des environs d'Albarazin et de Molina , laissent souvent , dans le pays , un tiers de leurs troupeaux , et envoient les deux autres tiers dans l'Estramadure. Alors elles ont soin de ne pas retenir , deux années de suite , la même portion des troupeaux , parce qu'on a remarqué que ce séjour contribue à détériorer la laine. Le fait même bien constaté , ne détruiroit cependant pas mon assertion : car il n'est pas étonnant que des moutons accoutumés à un bon régime , et nourris sur de bons pâturages , donnent une qualité inférieure de laine , si on les laisse mourir de faim ; or c'est ce qui arrive dans un pays où ces animaux n'ont pas une pâture suffisante durant l'hiver. J'ai observé généralement que par-tout où se trouvoit la race des *mérinos* , elle produisoit de belles laines , si elle étoit bien soignée , et qu'elle dépérissoit par-tout où elle étoit négligée.

On peut conclure de ces faits , que les voyages ne sont utiles aux moutons que parce

qu'ils concourent à les placer dans de certaines circonstances qui leur sont favorables. On sait que ces animaux ne peuvent donner de belles laines , s'ils respirent un air insalubre , si on les tient dans la malpropreté , et enfin si on leur refuse la quantité et la qualité d'alimens convenables. Les moutons qui voyagent sont toute l'année en plein air ; ils n'ont pas à craindre la malpropreté , et ils trouvent une nourriture saine et assez abondante.

J'invoquerois , s'il étoit nécessaire , l'opinion de plusieurs Espagnols éclairés , qui pensent comme moi sur ce point ; mais je crois en avoir assez dit pour ceux qui veulent se rendre à l'évidence.

2. On a aussi attribué la finesse des laines à la température du climat dont jouissent habituellement les moutons , en passant alternativement du midi au nord , et du nord au midi. Les raisons que j'ai apportées contre les voyages , réfutent suffisamment cette opinion. Je me contenterai de faire observer que les moutons de race espagnole réussissent parfaitement dans les pays où les froids sont plus rigoureux , les pluies et les neiges plus

abondantes qu'en Espagne , et dans ceux même où il règne une grande humidité (1).

(1) Dans l'éducation des moutons, on doit considérer, sous deux rapports différens, l'humidité du sol et celle de l'air. Il est bien reconnu que l'humidité du sol est très-préjudiciable aux moutons. L'herbe des lieux marécageux est également très-pernicieuse à leur santé. Quant à l'humidité de l'air, je ne pense pas qu'elle leur soit contraire. Ces animaux se portent bien, et donnent de très-belles laines dans plusieurs pays du nord, où l'air est très-humide. En Angleterre, les moutons sont exposés à l'humidité et aux pluies de l'hiver, sans en être incommodés. En Ecosse, ils restent habituellement au grand air. Ce pays, le plus humide de l'Europe, nourrit beaucoup de moutons, entr'autres ceux de Shetland, qui, au rapport des Anglais, donnent la laine la plus fine qu'on connoisse. Cette race de moutons, désignée sous le nom de *heghland*, est peu commune, et a dégénéré, dans divers cantons, par la négligence des habitans. Les Anglais disent que la finesse de sa laine est à la finesse de celle d'Espagne comme sept est à quatre; on en fait des bas qui se vendent quatre, cinq et six guinées.

Pendant l'été et l'hiver, (dit le Cit. Faujas dans son Voyage d'Ecosse, t. 2, p. 94) les moutons habitent nuit et jour en plein air, sur les montagnes ou dans les vallées, et la grande humidité du climat ne leur nuit en aucune manière.

Le sol d'Espagne est sans doute favorable aux moutons ; mais tous les sols , pourvu qu'ils ne soient pas marécageux , ou d'une humidité excessive , leur seront également favorables , ainsi que l'expérience le prouve.

Les pâturages d'Espagne ne contribuent pas davantage à la finesse des laines : les plantes aromatiques qui croissent dans ce pays, ne sont pas recherchées par les moutons, comme je l'ai déjà observé ; par-tout où on leur donnera des plantes nutritives et analogues à leur goût , il sera facile de les élever ; la culture offre à cet égard des moyens , lorsque le sol paroît s'y refuser.

3. L'auteur de la nature semble avoir créé le mouton pour les besoins de l'homme ; il a même étendu ce bienfait, en donnant au mouton, ainsi qu'à l'homme, une constitution capable de supporter également les extrêmes du chaud et du froid : cet animal vit en effet sous la zone torride, et dans les contrées les plus froides de l'Europe et de l'Asie.

Les moutons de l'Islande restent six ou sept mois au milieu des neiges , sans en être incommodés. Dans l'île de Gothland, on a trouvé, au dégel, des moutons ensevelis, depuis plusieurs mois, sous les neiges, et qui,

loin d'avoir souffert, avoient conservé leur embonpoint : cet animal existe dans les froides régions de la Sibérie et du Kamtschatka ; on le trouve au Sénégal ainsi qu'aux Grandes-Indes : il a été naturalisé aux îles de l'Amérique et sur le continent de cette partie du monde.

Le grand froid et la grande chaleur semblent donc n'influer sur la constitution des moutons, que relativement à leurs laines, puisque, dans l'un ou l'autre cas, elles n'acquièrent jamais une grande finesse. Les voyageurs observent que les moutons qu'on trouve sous la zone torride ou près de la zone glaciale, donnent des laines extrêmement grosses.

Ce rapport a induit en erreur les personnes qui ont prétendu que ces animaux dégénéroient dans les climats dont la chaleur ou le froid étoient excessifs : de ce qu'une race n'est pas naturalisée dans un pays, on ne doit pas en conclure qu'elle ne puisse s'y naturaliser ; il faut même se garder d'adopter cette opinion, lorsqu'on croit avoir de fortes raisons pour la combattre.

Les habitans des pays très-froids, ou ceux qui vivent sous la zone torride, n'ont jamais fait aucune tentative pour acclimater les
moutons

moutons à laine fine ; et l'on peut dire qu'au lieu de chercher à perfectionner les races , ils ont plutôt contribué à les détériorer. Les peuples du nord , ainsi que le remarque M. *Anderson* , n'ayant jamais perfectionné les arts ni les manufactures , se sont toujours contentés , pour leurs vêtemens , des laines les plus grossières ; et ils les ont même préférées , par la raison qu'elles forment des tissus plus durables , et plus propres à garantir des rigueurs du froid : ainsi , loin de propager les individus dont la laine paroissoit plus fine , ils les détruisoient pour conserver ceux dont la laine étoit plus forte , plus longue et plus abondante.

Les habitans des climats tempérés durent , par la raison contraire , propager dans leurs troupeaux les individus à laine fine ; de sorte que leurs races s'améliorèrent insensiblement : il n'est donc pas surprenant de voir parmi eux des moutons à laine fine , tandis qu'on n'en trouve pas chez les nations peu civilisées. Si les Suédois , malgré la rigueur de leurs hivers , ont réussi à naturaliser la race des moutons espagnols , il est à croire que les Russes auroient le même succès sous un climat encore plus rigoureux.

L'histoire vient à l'appui de ce raisonnement. Nous voyons, en effet, chez les anciens et chez les modernes, l'industrie créer les belles races de bêtes-à-laine. Les Romains donnèrent la préférence aux laines de la Grèce et de l'Italie. L'Italie moderne produisit de belles laines à l'époque de sa prospérité. L'Espagne les a conservées, même après sa décadence, par la raison que les peuples industrieux en avoient besoin pour alimenter leurs manufactures. Si un pays peu civilisé s'adonne à l'éducation des belles races, on peut croire qu'elles y ont paru à l'époque de sa prospérité, ou qu'elles n'y ont été introduites et n'y subsistent que par l'industrie des autres nations. L'état florissant des manufactures en Angleterre, a propagé les belles races dans ce pays. Nous avons, il est vrai, peu de belles laines en France, quoique nos manufactures de draps fussent les premières de l'Europe; mais la facilité de s'en procurer en Espagne, avoit fait négliger cette branche importante de l'économie rurale.

Les peuples industrieux ont senti, dans ces derniers temps, combien la prospérité des manufactures contribue à la richesse et à la

force des nations; aussi se sont-ils empressés d'introduire les races précieuses, qui seront bientôt naturalisées dans la majeure partie de l'Europe.

Pour prouver que les moutons ne peuvent donner de belles laines dans les pays très-chauds, on a dit que les indigènes y produisent du poil au lieu de laine, et que ceux qu'on y transporte d'Europe, dégénèrent promptement. Sans prétendre que les extrêmes du grand chaud et du grand froid ne soient pas contraires à la finesse des laines, je pense que la question ne doit pas être décidée d'après les seuls renseignemens que nous ont donnés jusqu'ici les voyageurs. La même cause qui a produit, dans les pays froids, des laines grossières, a également concouru, comme le remarque *M. J. Anderson*, à ce que le corps des moutons se couvrit de poil au lieu de laine sous les climats brûlans. En effet, des vêtemens de laine seroient trop chauds pour les habitans de la zône torride; ils ont préféré de se couvrir avec des étoffes de lin, de coton, etc., comme étant plus fraîches et plus légères.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que les moutons d'Europe, transportés dans ces

climats, y aient dégénéré, puisqu'on permettoit aux races de se mélanger, et qu'on n'en prenoit aucun soin; les personnes auxquelles elles étoient confiées, n'étoient certainement pas plus habiles ni plus attentives que nos paysans d'Europe: or, si on eût abandonné au caprice ou à l'insouciance de nos paysans l'éducation des races que nous avons tirées d'Espagne, elles eussent indubitablement dégénéré dans un laps de temps très-court. Bien loin que, dans ces climats, on cherchât à perfectionner les races, on ne se donnoit souvent pas la peine de recueillir les toisons des troupeaux. Ce n'est qu'après avoir transporté des moutons à laine fine dans ces contrées, et leur avoir donné des soins et une bonne nourriture, qu'il sera permis de prononcer sur cette question d'une manière positive.

Ce qui prouve que la température du climat n'a pas une aussi grande influence sur la laine qu'on le prétend, c'est que plusieurs voyageurs s'accordent à dire que, dans ces mêmes lieux où l'on voit des moutons à poil, on en trouve aussi qui ont de la laine. « Rien n'est » plus commun, chez les Maures, que les » moutons (dit l'abbé *Demanest* dans son

Histoire de l'Afrique) : » ils en ont de deux
 » espèces ; les uns sont couverts de laine
 » comme ceux d'Europe ; mais ils ont des
 » queues d'une grandeur énorme , si grosses
 » et si pesantes , que ces animaux , quoique
 » grands et forts , ont de la peine à les porter ;
 » les autres , d'une espèce plus forte , ont le
 » poil comme les chèvres , et sont d'un fumet
 » exquis ».

M. J. *Anderson* rapporte , d'après une autorité respectable , qu'il y a , dans les îles de l'Amérique , des moutons de race anglaise dont la laine n'a pas dégénéré , et qui vivent habituellement dans les mêmes lieux que les moutons du pays , quoique ceux-ci soient couverts de poil au lieu de laine : ce qui prouve que la chaleur n'a aucune influence , d'autant qu'on trouve sur les montagnes de ces îles , où la température est aussi froide qu'en Angleterre , la même race que dans la plaine.

Le cap de Bonne-Espérance présente également ces deux races si différentes. *Thunberg* rapporte , que , lorsqu'il étoit dans cette partie de l'Afrique , les Hollandais commençoient à fabriquer du drap avec la laine du pays.

Si la laine ou le poil acquéroient un plus

grand degré de finesse, en raison de l'intensité du froid, on remarqueroit, parmi tous les animaux qui habitent sous le même climat, une analogie qui n'existe pas. On trouve, au contraire, dans le nord, l'ours dont le poil est très-rude, et la zibeline qui donne une fourrure extrêmement fine. On élève, dans quelques parties très-froides du Danemarck, de la Suède et de la Russie, des moutons à laine superfine, et ces mêmes pays nourrissent des races à laine supergrosse.

Ce qui prouve également que le chaud n'influe pas sur cette espèce de production, c'est que parmi un grand nombre d'animaux à poil rude, qui vivent sous la zône torride, il y en a plusieurs qui ont le poil fin ou soyeux, tels que le chameau, la chèvre d'Angora, le rat, etc. Le lapin, qui a deux espèces de poils, l'un assez fin, quoique ferme, et l'autre doux comme du duvet, se trouve au golfe Persique, au Sénégal, en Guinée et dans les îles de l'Amérique, où, sans être indigène, il a très-bien réussi (1).

La fouine, très-commune dans les climats

(1) Voyez Hist. gén. des Voyages, de Prévost, t. 1, p. 449, et t. 2, p. 354.

chauds, comme à Madagascar, aux Maldives, et qui ne se trouve pas dans les pays du nord, a, ainsi que la martre, deux sortes de poils, un duvet, et des poils longs et fermes; ce duvet est plus abondant que ne le sont les poils (1).

Les plus belles laines de la Grande-Bretagne sont celles de l'île de Shetland, située au-delà du soixantième degré de latitude; tandis que les plus grosses et les plus mauvaises de tout ce pays proviennent des moutons de Cornwall, sous le cinquantième degré.

Je crois avoir démontré que les voyages n'ont aucune influence directe sur la finesse des laines, et que le sol et le climat n'agissent que dans un petit nombre de circonstances. Il me reste à exposer les causes qui contribuent immédiatement à la prospérité des moutons et à la beauté de leurs produits: ces causes sont en la puissance de l'homme, qui peut toujours les faire agir à sa volonté.

4. La cause qui me paroît avoir une plus grande influence sur la qualité des laines, c'est la nourriture: l'expérience de tous les

(1) Voyez *Buffon*, hist. nat. de la fouine.

lieux démontre que, par-tout où les moutons sont mal nourris, les mauvaises races n'acquièrent aucune perfection, et les bonnes dégèrent. Lorsqu'un animal ne reçoit pas la quantité de sucs nécessaires à son accroissement et à la réparation de ses pertes ; lorsque les alimens, qui doivent se transformer en sa propre substance, sont privés de molécules nutritives, ou qu'ils en contiennent de nuisibles, il ne sauroit prendre les développemens dont il est susceptible ; il doit même éprouver une altération sensible dans toutes ses parties.

D'après la manière dont on nourrit les moutons en France, il n'est pas étonnant de trouver de mauvaises races ; on conduit ces animaux sur des pâturages où croissent le genet, la bruyère, ou d'autres plantes grossières et sans sucs ; l'hiver, on les nourrit à l'étable avec de la paille ou du mauvais foin ; de sorte que, dans le courant de l'année, ils ne reçoivent que des alimens malsains et insuffisans. Cette parcimonie absurde cause la détérioration des races, et enlève aux propriétaires les produits qu'ils retireroient de leurs troupeaux (1).

(1) *Omni autem pecudi larga præbenda sunt ali-*

Peu de fermiers, en France, donnent à leurs moutons, durant l'hiver, du foin ou des fourrages de bonne qualité; il seroit encore plus difficile d'en citer qui aient l'attention de se pourvoir de navets, ou d'autres racines succulentes pour la nourriture d'hiver. Cependant il est reconnu que les substances de cette nature sont nécessaires aux moutons, si l'on veut les conserver en santé, et en retirer de beaux produits. Une des causes les plus ordinaires des maladies qui ravagent les troupeaux, c'est qu'après avoir été nourris une partie de l'année sur des pâturages où ils trouvent de l'herbe fraîche, ils sont réduits, le reste du temps, à une nourriture sèche et de mauvaise qualité.

Les moutons *transhumantès* d'Espagne ne sont pas soumis à un si détestable régime. Ils paissent l'hiver, ainsi que l'été, dans des pâturages où ils trouvent habituellement de l'herbe fraîche; et c'est sous ce rapport que

menta. Nam vel exiguus numerus, cum pabulo satiatur, plus domino reddit, quàm maximus grex, si senserit penuriam. Le conseil que donne ici Columelle, et avec lui tous les bons cultivateurs, est peu suivi en France.

les voyages contribuent à la beauté de leurs laines. Ce qui confirme mon sentiment, c'est qu'on voit dégénérer promptement les moutons voyageurs qu'achètent les cultivateurs. Ces animaux, soumis au régime généralement adopté en Espagne, c'est-à-dire, condamnés à mourir de faim durant l'hiver, perdent insensiblement la finesse de leurs laines, et après quelques générations, ils diffèrent totalement de la race primitive.

J'ai observé que des moutons *mérinos*, tenus dans les écuries à Madrid, n'ont pas la laine aussi fine que celle des moutons voyageurs dont ils proviennent. Elle dégénère dès la seconde ou la troisième année. Un changement aussi frappant, ne sauroit être attribué qu'au défaut de nourriture fraîche et de bonne qualité, et à l'air malsain qu'ils respirent.

Les gramens et les autres plantes fraîches et succulentes dont se nourrissent habituellement les moutons voyageurs, leur fournissent un genre d'aliment analogue à leur constitution, entretiennent leur santé, et contribuent ainsi à la finesse et à l'abondance de leurs laines. On a remarqué que les moutons ne donnoient pas d'aussi belles laines, et que

même ils dégénéroient lorsqu'ils paissoient dans les bois, dans les lieux abondans en genets, et dans ceux où croissent des herbes dures et peu succulentes. Aussi les pâturages, dont l'herbe est fine et abondante, se louent-ils plus cher que les autres.

Comme la méthode de faire voyager les moutons est impraticable dans beaucoup de pays, et que d'ailleurs elle est très-préjudiciable à l'agriculture, je ne vois qu'un moyen de suppléer aux avantages qu'elle présente : c'est de cultiver de bons fourrages, et surtout des racines pour la nourriture d'hiver. Avec cette précaution, et par un bon régime, on maintiendra les belles races, et l'on se procurera des laines superfines dans tous les pays.

5. Les voyages contribuent encore à la finesse des laines, par l'exercice habituel des moutons. Un état trop sédentaire est pernicieux à ces animaux, sur-tout lorsqu'on les tient dans des étables humides, malpropres, infectes, et où la chaleur est excessive.

Tout ce qui porte atteinte à leur santé, nuit également à la qualité de leurs laines. Si les moutons ont souffert, si leurs humeurs sont viciées, la partie de leurs substances qui

forme la laine , doit avoir subi une altération , et la nature des produits ne sauroit plus être la même.

L'état agreste dans lequel vivent les *mérinos* , est aussi favorable à leur santé , qu'à la beauté de leurs laines ; ils sont moins sujets à cette multitude de causes qui tendent sans cesse à développer le germe des maladies parmi les animaux réduits à un état absolu de domesticité. Les moutons qu'on renferme dans des étables , respirent les miasmes qui s'échappent de leurs corps , et l'air pestilenciel produit par la fermentation de leurs excréments. La malpropreté et l'humidité des étables ne leur sont pas moins funestes que la chaleur excessive qu'ils y éprouvent (1). Lorsqu'ils

(1) L'usage de tenir les moutons à l'étable , doit sans doute son origine à la nécessité où les cultivateurs se sont trouvés de mettre leurs bestiaux à l'abri des loups. Comme les habitans des campagnes , en général , observent peu , et qu'ils ignorent les premiers principes de la physique , ils n'ont pas compris de quelle importance il est pour la santé des animaux , que les étables soient vastes et aérées. Ils trouvent plus commode et moins dispendieux d'entasser leurs bestiaux dans des bâtimens bas et étroits , et ne s'avisent même pas de pratiquer de larges ouver-

passent au grand air , ils sont saisis du froid ; et cette transition subite est la cause de plusieurs maladies. Ainsi il n'est pas étonnant de voir dégénérer des races soumises à un régime aussi pernicieux.

6. L'air est une des causes qui influe sur la finesse des laines ; les expériences qui ont été faites en France , paroissent au moins le démontrer. Les bergers espagnols sont aussi de ce sentiment, et ils disent , pour le prouver , que la laine du mouton la plus fréquemment exposée à l'air , surpasse en finesse celle qui croît sur le côté où ils se couchent habituellement.

Mais l'air agit-il sur la laine par contact , ou seulement parce qu'il contribue à la santé des moutons ? La première opinion est la plus générale. Cependant il y a des faits qui semblent prouver le contraire. Les laines les plus vantées par les Romains , étoient produites par les moutons grecs ou tarentins , que les anciens auteurs agronomes désignent sous le

tures pour la libre circulation de l'air. Cet usage pernicieux à la santé des animaux , s'est propagé , comme tant d'autres , durant des siècles , sans qu'on ait même songé aux inconvéniens qu'il entraîne.

nom de *oves græcæ*, *tarentinæ*, *lectæ*, *pessitæ*. Ces dernières épithètes indiquent qu'on couvroit de peaux le corps de ces moutons, afin que leur laine ne fût pas salie, et devînt plus propre à recevoir les différentes préparations qu'on vouloit lui donner (1). La toison de ces animaux étoit ainsi privée du contact de l'air. Cependant elle acquéroit par ce procédé des qualités nouvelles. J'ai rapporté, dans le chapitre second de cet ouvrage, une méthode semblable, dont quelques peuples de l'Asie se servent pour donner aux laines plus de finesse et d'éclat (2). Ces faits prouvent que le contact de l'air ne contribue pas à la beauté des laines.

Columelle nous apprend que les moutons couverts de peaux sortoient rarement des étables (3). Ce qui semble prouver que le

(1) *Pleraque similiter faciendum in ovibus pessitis, propter lanæ bonitatem, ut sunt Tarentinæ et Altinates, pessibus integuntur, ne lana inquinetur, quominus vel infici rectè possit, vel lavari ac parari.*
V. r. l. 2, c. 2.

(2) Cette méthode a été essayée depuis peu en Angleterre; j'ignore quel en a été le résultat.

(3) *Rarè foris, plerùmque domi alitur, et est avidissimum cibi.* Col. l. 7, c. 4.

grand air et l'exercice ne sont pas d'une nécessité absolue à la santé de ces animaux, et à la finesse de leurs laines. En effet, si l'on avoit soin de construire des étables avec de larges ouvertures, pour laisser une libre circulation à l'air, ou si l'on enfermoit ces animaux, durant la belle saison, dans un lieu découvert, sans leur permettre de sortir, ce régime ne seroit préjudiciable ni à leur santé,

Il n'est pas douteux que les étables dans lesquelles on renfermoit ces moutons, ne fussent construites de manière à ce que l'air atmosphérique eût un libre accès. C'est une précaution que recommande le même auteur, en parlant de la construction des bergeries. *Ceteris autem pecoribus, quæ intrâ villam esse convenit ex parte tecta loca, ex parte sub dio parietibus altis, circumsepta, ut illic per hiemem hic per æstatem sine violentiâ ferarum conquiescant.* Col. l. 1, c. 6.

La propreté étoit aussi regardée comme indispensable. *Varron*, indiquant le régime auquel on doit soumettre les moutons de l'arente, recommande expressément d'entretenir une plus grande propreté dans leurs étables, que dans celles où l'on renfermoit les autres espèces de moutons. *Horum præsepia ac stabula, ut sint pura majorem adhibeant diligentiam quam histis. Itaque faciunt lapide strata, ut urina nec ubi in stabulo consistat.* Varr. l. 2, c. 3.

ni à leur laine. Il suffiroit alors d'éviter soigneusement l'humidité du sol , et de maintenir une grande propreté. Les vaches sont nourries ainsi à l'étable dans plusieurs pays , sans que leur santé en soit altérée , quoique souvent on ne prenne pas tous les soins que j'indique ici.

D'après ce que je viens de dire sur les différentes causes qui concourent à la production des belles laines , il me paroît démontré qu'on peut élever des races à laine fine partout où il existe des hommes industrieux et cultivateurs.

C H A P I T R E X.

INTRODUCTION EN FRANCE DES MOUTONS
DE RACE ESPAGNOLE.

1. *Possibilité d'avoir en France et ailleurs, des laines aussi belles que celles d'Espagne.*
2. *Manière de se procurer des moutons de race espagnole ; frais d'achat , etc.*
3. *Manière de faire voyager les moutons.*
4. *Avantage de l'éducation des belles races.*
5. *La race des moutons espagnols est plus appropriée aux départemens méridionaux de la France.*
6. *Motif d'encouragement pour l'éducation des moutons espagnols.*
7. *Les laines produites par les moutons de race espagnole naturalisée en France , sont-elles aussi belles que celles d'Espagne ?*
8. *Avantage que paroît offrir la race espagnole , sous le rapport de l'engrais des terres.*
9. *Importance des bêtes-à-laine longue.*

1. **L**ES hommes tiennent aux idées qu'ils ont reçues dans leur éducation , et aux usages établis dans la société où le hasard les a placés. Heureusement il se trouve quelques personnes

dont le génie et l'application parviennent à briser les liens de l'ignorance et des préjugés. Sans leur secours , les hommes erreroient encore dans les bois , et partageroient la condition des animaux. Il est vrai que les progrès de l'esprit humain sont lents. Ceux qui gouvernent les peuples , ou qui ont quelque influence sur l'opinion , n'y apportent que trop d'obstacles. Cependant les arts et les sciences vont toujours en croissant ; c'est ce que démontre la nature des choses et des circonstances.

On pourroit former une liste assez étendue des erreurs qu'on regardoit , il y a moins de cinquante ans , comme des vérités ; celle de supposer que nous ne pouvions avoir en France de si belles laines qu'en Espagne , est de ce nombre. L'expérience a dissipé cette erreur. Le Cit. *Daubenton* doit être mis au premier rang parmi les personnes zélées pour le bien de leur patrie. C'est lui qui , le premier , a introduit en France la branche la plus précieuse de l'économie rurale. Une longue vie employée à des travaux utiles , mériteroit une statue , si une statue étoit préférable à la reconnoissance publique.

Le troupeau qu'il a élevé à Montbar , n'a

pas dégénéré depuis plus de trente ans; celui de race espagnole qui existe depuis treize ans, et dont la laine est aussi belle aujourd'hui qu'elle l'étoit à cette époque, démontre la possibilité d'élever en France des moutons à laine fine. Des produits de ce dernier troupeau ont été répandus dans divers points de la République, et ils ont également bien réussi entre les mains des propriétaires assez sages pour être vigilans (1).

(1) Je dois relever ici la méprise d'un homme qui a publié un ouvrage où l'on trouve cependant de bonnes observations sur l'économie rurale de France.

J'examinai plusieurs moutons (dit Arthur Young, dans le troisième volume de son Voyage en France, p. 100), que l'on me dit être d'Espagne; je n'en rencontrai jamais un qui eût la laine comparable à celle d'Espagne. . . . Les moutons espagnols que je vis en France étoient si mal faits, que l'on auroit autant perdu sur leur carcasse, à cause de leur manque de disposition pour s'améliorer, que gagné sur leur laine, en supposant qu'elle eût été la meilleure possible.

Cette assertion paroîtra fort étrange aux personnes que leurs propres yeux ont convaincu de la vérité des faits que nous venons d'avancer. Nous regrettons qu'un aussi bon observateur que M. Young ait été induit si grossièrement en erreur.

La même race de moutons transportée en Suède, donne aujourd'hui des laines très-fines. Je possède des échantillons qui viennent d'un troupeau naturalisé à Grouro, dans la province d'Upland, depuis 1779. Ces échantillons peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles laines d'Espagne. Ils m'ont été envoyés par M. de *Schulzenheim*, médecin du roi de Suède, et membre de l'académie des sciences de Stockholm. Ce savant, zélé pour le progrès des connoissances utiles, m'a assuré que les seuls moutons de race espagnole qui aient dégénéré en Suède, étoient ceux qu'on avoit soumis à un mauvais régime, en les nourrissant avec de la paille et des feuilles, ou en les menant paître dans les marais; leur laine devenoit alors moins fine, moins douce et plus courte. M. *Alstromer* avoit introduit en Suède, cinquante-six ans avant cette époque, des moutons espagnols, dont l'éducation avoit également réussi (1). Ces animaux

(1) « L'ignorance (dit *F. W. Hastfer*, Suédois, dans le Traité qu'il a écrit sur la manière d'élever et de perfectionner les bêtes-à-laine) « dans l'amélioration, dans la propagation et dans la manière » d'élever les brebis, devint le grand moyen dont » l'envie se servit pour persuader à nos ancêtres,

ont prospéré en Allemagne, en Prusse, en Angleterre et en Écosse. La Société, établie

» qu'ils avoient entrepris une chose difficile et même
 » impossible. De là il vint que lorsque, sous le règne
 » de la reine *Christine*, on fit venir quelques cen-
 » taines de brebis anglaises et espagnoles, on n'en
 » dit autre chose, sinon qu'elles étoient entrées dans
 » le royaume, et qu'elles y avoient péri successi-
 » vement.

» Il falloit que le mauvais sort de ces brebis servît
 » pendant près de cent ans d'une preuve incontes-
 » table, que le climat suédois étoit insupportable
 » aux brebis étrangères, jusqu'à ce qu'enfin *M. Jonas*
 » *Alstrom*, conseiller de commerce, et chevalier
 » de l'ordre royal de l'Etoile du Nord (dont je pro-
 » fère le nom avec tout le respect convenable) fit
 » entrer de nouveau, avec beaucoup de peines et de
 » grandes dépenses, quelques brebis anglaises et espa-
 » gnoles, et qu'il établit les bergeries de Hojentrop
 » et de Berga dans la West-Gothie. M. le conseiller
 » a clairement prouvé par là, que non-seulement les
 » brebis anglaises et espagnoles profitent chez nous,
 » mais aussi que par le moyen de ces béliers étran-
 » gers, nos femelles à grosse laine nous peuvent
 » donner une race parfaitement bonne; car par
 » l'accouplement de ces béliers étrangers avec des
 » femelles suédoises, lesdites bergeries sont parve-
 » nues à un tel degré de perfection, qu'elles nous
 » fournissent des brebis aussi bonnes et aussi fines
 » que celles qui nous viennent de la Castille même ».

en Angleterre pour le perfectionnement des laines , a fait des expériences par lesquelles il est démontré que les moutons de race espagnole réussissent parfaitement en Écosse.

Le succès qu'a eu l'éducation des bêtes-à-laine de race espagnole par-tout où elle a été tentée , n'aura rien d'étonnant , si l'on réfléchit sur les causes et les circonstances qui donnent aux laines les qualités dont jouissent celles d'Espagne.

J'ai consacré un chapitre de cet ouvrage au développement d'une matière aussi importante. J'y combats l'opinion erronée d'après laquelle on croyoit que le changement de climat influe toujours sur la qualité des laines. On a vu que la dégénération tient à d'autres causes que nous pouvons maîtriser à notre volonté.

Au lieu de nier ce que l'expérience nous a depuis démontré , il eût fallu se livrer à l'observation ; on eût trouvé que notre sol et notre climat étoient favorables aux moutons ; tandis que le régime auquel on les soumettoit, empêchoit les races de se régénérer , et de donner de belles laines.

Les moutons des Gaules , du temps de

Columelle, étoient rangés parmi ceux dont on faisoit le plus de cas ; *Gallicæ pretiosiores*. Nous voyons même que dans les temps modernes , l'Italie tiroit , à l'époque de sa prospérité , des laines de Bourgogne et de Champagne (1). Les causes physiques qui influent sur la nature de ces animaux ne sont point changées , ou si elles le sont , c'est à leur avantage : car les Gaules étant alors couvertes d'une plus grande quantité de bois et de marais , le sol et l'air devoient leur être beaucoup moins favorables. Cessons d'accuser la nature ; la faute doit retomber , toute entière , sur notre ignorance et sur notre défaut de soins.

On pourroit citer plusieurs passages des auteurs anciens , dans lesquels ils vantent les laines de certains pays , qui , de nos jours , n'en donnent que de très-médiocres (2). C'est une preuve que tous les climats , en général , sont propres à l'éducation des moutons , et

(1) Voyez l'*Histoire du commerce de la Grande-Bretagne* , traduite par *Genovesi*.

(2) Voyez *Autores de Re rustica* , et *Pline* , *passim*. Voyez aussi *Address to the Society for the improvement of British wool*. Londres , 1791.

que si les races sont mauvaises et produisent des laines d'une mauvaise qualité, c'est le défaut de soin qui les a fait dégénérer. La barbarie dans laquelle les nations de l'Europe sont tombées à la décadence de l'empire Romain, les ravages des terres et le despotisme furent les causes qui anéantirent l'agriculture et l'industrie. L'éducation des bêtes-à-laine fut donc entièrement négligée, et les belles races disparurent, ou ne se conservèrent que dans les lieux et sur les sols que la nature semble leur avoir plus spécialement destinés; encore y fallut-il le concours des circonstances.

Ainsi, tandis que l'Europe n'offroit de toute part que des races chétives, l'Espagne se glorifioit de ses moutons. Les montagnes leur offroient des pâturages durant les chaleurs de l'été, et ils trouvèrent dans les plaines, où les rigueurs de l'hiver ne se font jamais sentir, une nourriture fraîche et abondante, tandis qu'ailleurs les moutons païssoient, sur des terrains stériles, des herbes grossières, ou soutenoient leur foible existence avec des pailles privées de matière nutritive. Le grand air, dont jouissoient les moutons voyageurs, concouroit à fortifier leur santé,

et à maintenir la belle qualité de leurs laines ; lorsque les miasmes pestilentiels que respiroient sans cesse dans leurs étables les moutons des autres pays , détruisoient leur constitution et détérioroient leurs laines.

En parcourant les départemens de la France, on trouve des races plus ou moins mauvaises, tandis qu'en Angleterre elles sont généralement bonnes. Il n'y a pas un grand nombre d'années que les moutons de ces deux pays ne valoient pas mieux les uns que les autres. A quoi donc attribuer la différence qui existe aujourd'hui ? si ce n'est à une nourriture plus saine et plus succulente , et au bon régime auquel on soumet les moutons d'Angleterre.

Ces faits incontestables démontrent que la France produira d'aussi belles laines que l'Espagne , par-tout où elle soignera des moutons de la même race. Le nombre de ceux qui existent actuellement en France , monte à plus de cinq mille , et augmente de jour en jour. Les propriétaires éclairés savent combien il leur est avantageux de substituer ces moutons à ceux de France.

2. Les particuliers qui connoissent assez leurs intérêts pour désirer le perfectionnement de leurs troupeaux , pourront facilement

s'en procurer. Outre ceux que le Gouvernement fait vendre chaque année à Rambouillet, on peut en acheter des différens particuliers qui possèdent des bêtes de cette race.

L'exportation des moutons est prohibée en Espagne ; défense qui nous est assez indifférente , puisqu'il est facile de se procurer , sans sortir de la République , des moutons de même race , et qui donnent d'aussi beaux produits. Si cependant quelques propriétaires vouloient former des troupeaux entiers de moutons espagnols , il leur seroit plus avantageux , tant à cause du prix que de la prompte jouissance , de les prendre directement en Espagne. Ils peuvent y être autorisés par le Gouvernement Français , qui s'est réservé , par le dernier traité de paix, la faculté de tirer d'Espagne un certain nombre de bêtes durant l'espace de cinq années ; il est en outre facile d'en faire sortir par contrebande.

Le prix courant d'une brebis de race espagnole à Rambouillet , est de 80 francs , celui d'un bélier de 64. Il s'en est même vendu dans le prix de 500 francs en numéraire. On peut avoir , en Espagne , des bêtes choisies dans les plus beaux troupeaux , pour 15 et 20 francs ; si on ajoute les frais de voyage ,

et quelques autres légères dépenses , on verra qu'il seroit moins coûteux de tirer directement de l'Espagne. Si quelques personnes veulent prendre ce parti , je leur conseillerai de faire venir au moins mille bêtes ; car les frais de voyage répartis proportionnellement sur un plus grand nombre , deviendroient bien moins considérables. On peut évaluer à 4 ou 5 francs par jour , le salaire et la nourriture de chaque conducteur. Il est nécessaire de donner le soir un peu de nourriture aux moutons , lorsqu'ils n'ont pas traversé des pâturages assez abondans. Ils ne doivent pas faire plus de quatre , cinq ou six lieues par jour ; ce sont les plus fortes journées des moutons qui voyagent en Espagne. D'après ces données , il sera facile de calculer les frais de transport.

C'est à Madrid qu'il faut donner la commission d'acheter les moutons ; il seroit difficile de trouver quelqu'un qui pût s'en acquitter lorsque ces animaux sont dans le nord de l'Espagne , et encore plus lorsqu'ils sont dans la partie méridionale. Si l'on tiroit les moutons du midi , la distance étant plus grande , on augmenteroit les frais. On doit les acheter lorsqu'ils quittent les *tondoirs* , et

passent aux environs de Madrid pour se rendre aux montagnes, c'est-à-dire, dans le courant de Prairial. Il est vrai qu'en les faisant partir à cette époque, on les expose-
roit aux chaleurs de l'été; mais, pour éviter cet inconvénient, on doit exiger du vendeur qu'il délivre les moutons au mois de Thermidor, lorsqu'ils sont dans les montagnes; par cet arrangement, on évitera les chaleurs de l'été, et la route sera moins longue.

3. Il faut employer des bergers espagnols pour la conduite des moutons; ils s'en acquitteront infiniment mieux que ceux de France; cependant, il seroit à propos d'envoyer sur la frontière, un Français qui accompagneroit le troupeau, et seroit plus en état de parer aux difficultés qui peuvent naître sur la route; et, dans ce cas, on renverroit un des bergers espagnols. Quant aux autres soins, on peut consulter ce que je dis sur ce point, au chapitre où je parle des voyages des moutons d'Espagne, et en faire l'application au sol, au climat de la France, et aux autres circonstances dans lesquelles les moutons qu'on fait venir peuvent se trouver.

Le Cit. *Gilbert* conseille de transporter les moutons dans des voitures, lorsqu'on n'en

tire qu'un petit nombre ; ce moyen , qu'il propose dans la crainte que les moutons ne gagnent le claveau , seroit fort dispendieux : car , outre la dépense des voitures , il faudroit acheter le fourrage nécessaire pour la nourriture de chaque jour , puisqu'il ne veut pas qu'on les fasse paître sur la route.

Une attention que je regarde comme essentielle , c'est de ne jamais laisser entrer les moutons dans les étables , afin d'éviter une partie des dangers. Les bergers , en Espagne , sont accoutumés à coucher dans les champs , où les nuits sont généralement plus fraîches qu'en France , pendant l'été ; si les moutons *transhumantés* , qui restent perpétuellement en plein air , venoient à être renfermés dans des étables plusieurs nuits de suite (régime qui , en général , est pernicieux aux moutons) , leur santé en seroit certainement altérée.

4. On ne sauroit trop exhorter les agriculteurs à élever des moutons de race espagnole ; il est toujours avantageux , pour les personnes intelligentes , de se procurer les bestiaux de la plus belle espèce , ceux qui sont les plus forts et les plus productifs : on fait plus de travail avec deux bons chevaux , qu'avec quatre ou cinq mauvais , les ouvrages

sont plus activés, et les frais moins considérables. Une mauvaise race de moutons exige les mêmes soins et la même dépense qu'une bonne, lorsqu'on cherche à tirer tout le parti possible de l'une et de l'autre : si l'on entendoit bien ses intérêts, on ne se laisseroit pas effrayer par une première dépense ; cette mauvaise manière de voir et de calculer, empêche les propriétaires d'entreprendre des améliorations qui tourneroient entièrement à leur profit : on sait assez que l'économie est la qualité la plus essentielle d'un agriculteur ; mais la crainte de placer ainsi ses fonds, ne peut venir que d'un défaut de réflexion.

Les Anglais, chez qui l'agriculture a fait des progrès étonnans depuis un demi-siècle, sont tellement convaincus de la grande utilité des belles races, qu'ils n'épargnent rien pour s'en procurer. Un agriculteur de France a de la peine à se persuader qu'on puisse payer mille guinées le louage d'un bélier pendant quelques semaines que dure la monte ; c'est cependant ce qu'on a vu en Angleterre, où l'industrie est parvenue, avec des soins et de la dépense, à plier la nature aux goûts et aux besoins de l'homme (1).

(1) Ce fait, qui nous paroît si extraordinaire, est

5. Si l'introduction des bêtes-à-laine de race espagnole est praticable et lucrative pour toutes les parties de la République, elle offre ces avantages à un plus haut degré dans le midi de la France. Quelques départemens aux environs des Bouches-du-Rhône, nour-

cependant très-positif. Il m'a été certifié en Angleterre par plusieurs personnes dignes de foi. Je crois l'avoir vu consigné dans le Voyage d'*Arthur Young* en France ; il se trouve dans l'ouvrage que *M. J. Anderson*, professeur à Edimburgh, a écrit sur le perfectionnement des bêtes-à-laine, p. 109. On met rarement, pour une seule saison, un prix si exorbitant au louage d'un bélier ; mais il arrive fréquemment de payer deux, trois, quatre et cinq cents guinées.

C'est par de tels moyens que les Anglais ont perfectionné diverses races d'animaux domestiques. Ils ont obtenu des chevaux et des bœufs d'une taille prodigieuse, par le choix et la conservation des plus belles races, ainsi que par les soins et la nourriture qu'on leur donne. On montrait, il y a quelques années, à Londres, un bœuf de la province d'Yorck, qui surpassoit tout ce qu'on a jamais vu en ce genre. Il est à espérer que bientôt la même émulation régnera parmi les agriculteurs français. Déjà un cultivateur a loué, pour une saison, un bélier au Cit. *Chanorier*, au prix de 300 francs ; cette somme auroit paru exorbitante il y a dix ans.

rissent des moutons soumis au même régime que ceux d'Espagne ; l'été , ils quittent la plaine pour aller chercher des pâturages plus frais , et ils retournent , l'hiver , jouir des douceurs d'un climat tempéré. Le passage des moutons espagnols , de leur pays dans ces départemens , leur seroit insensible : ici , ils retrouveroient les mêmes usages , et presque les mêmes alimens auxquels ils étoient accoutumés ; tandis qu'ailleurs , soumis à des influences étrangères , leur conservation exige des soins particuliers , jusqu'au moment où l'habitude soit devenue chez eux une seconde nature.

Les départemens de la partie orientale des Pyrénées qui avoisinent la mer , offrent un climat encore plus analogue à celui de l'Espagne ; ils ont à leur portée les riches pâturages des montagnes. Mais , outre ces causes physiques , les propriétaires peuvent tirer avantage d'une cause morale qui doit les engager , plus que par-tout ailleurs , à l'introduction des moutons de race espagnole.

Les personnes qui cherchent à perfectionner l'économie rurale , rencontrent toujours de plus grands obstacles dans les causes morales que dans les causes physiques. Ceux
qui

qui possèdent des troupeaux de race espagnole, sont souvent embarrassés, lorsqu'ils veulent vendre quelques moutons, parce que les habitans des campagnes refusent de prendre ces animaux, à cause qu'ils n'ont pas les mêmes formes et la même tournure que ceux du pays : l'habitude où l'on est d'attacher un certain mérite à telle ou telle conformation, fait que l'on dédaigne tout ce qui s'en éloigne. Lorsqu'on faisoit venir d'Espagne le troupeau de Rambouillet, les paysans qui les voyoient passer, disoient aux conducteurs : *Je ne changerois pas mon troupeau avec le vôtre.*

Cet inconvénient n'est pas à craindre dans les départemens méridionaux : les races de cette partie ressemblent beaucoup à celles d'Espagne ; les habitans savent aussi apprécier ces derniers, et saisissent l'occasion de s'en procurer. Mais heureusement il se trouve aujourd'hui, en France, assez de propriétaires éclairés, pour que ceux qui veulent vendre des animaux de cette race, puissent en obtenir un prix raisonnable.

6. Outre les profits qu'on retire par la vente des moutons de race espagnole, on doit s'en promettre de plus grands encore par celle

de leurs laines. La consommation des laines espagnoles en France, montoit, avant la révolution, à vingt-quatre mille balles du poids de deux cents livres ; et quoiqu'elle soit beaucoup diminuée depuis cette époque, il est plus que probable qu'elle reprendra son ancien cours, si même elle ne va pas en augmentant.

Ainsi cette branche de richesses rurales et industrielles, sera l'une des plus assurées et des plus lucratives, puisque les laines d'Espagne se vendent le quadruple de celles de France.

7. On m'objectera que les laines provenant des races espagnoles introduites en France, ne sont pas aussi estimées, et n'obtiennent pas un prix aussi avantageux. Il est vrai que les fabricans déprécient ces laines, et les prétendent inférieures à celles d'Espagne ; cette manœuvre ne prouve rien, si ce n'est que le fabricant discrédite une matière première pour l'avoir à bon compte ; que le commerçant, habitué à ses anciennes spéculations, assuré d'avance des bénéfices plus ou moins considérables qu'il doit faire, ne porte pas ses vues assez loin ; il ne veut pas se donner

la peine de former de nouvelles combinaisons commerciales, par la crainte qu'elles ne lui soient pas aussi avantageuses. Celui qui fait le commerce des laines, soit en Espagne, soit en France, ne peut pas douter qu'il ne fût obligé d'y renoncer, si la race des bons moutons venoit à se propager en France, au point de remplir les besoins de nos manufactures; ce genre de commerce changeroit de face, et ne pourroit plus se faire par les mêmes hommes : il n'est donc pas étonnant qu'ils cherchent à discréditer une amélioration aussi nuisible à leur fortune, qu'utile au bien public.

Un fabricant qui a besoin de laine, ne peut s'adresser à des propriétaires qu'il ne connoît pas, et qui, d'ailleurs, ne lui fourniroient qu'une très-foible portion de ce qu'il demande. Pour éviter ces embarras, il écrit à ses correspondans, ou il envoie des agens qui lui choisissent la quantité et la qualité qu'il désire; par ce moyen, il est sûr d'être toujours servi sans éprouver de retard. Le marchand, outre les raisons que nous avons données, n'aime pas à acheter en détail; il trouve une économie de temps et de peines en traitant avec un propriétaire qui peut lui

fournir, sur sa demande, une quantité considérable de marchandises : c'est ce qui arrive, même en Espagne, où cependant l'habitude de ce genre de commerce donne de plus grandes facilités.

Quelques fabricans conviennent que les laines des moutons naturalisés en France, sont aussi fines que celles d'Espagne, mais ils disent qu'elles n'ont pas la même souplesse. Je me contenterai de répondre que le Cit. *Daubenton* a fait fabriquer en Berry, avec les laines de son troupeau, *du drap qui étoit plus souple et aussi doux que ceux qui sont faits avec la laine d'Espagne*. Les Cit. *Vanrobais*, à Abbeville, et *Decretot*, à Louviers, ont rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même de l'écarlate fabriquée aux Gobelins avec cette laine, et je n'ai pu y appercevoir de différence avec un échantillon provenant des laines d'Espagne. Il est prouvé, d'après tous ces faits authentiquement consignés dans les *Observations sur les laines superfines de France*, lues à l'Académie par le Cit. *Daubenton*, le 16 Novembre 1785, que la laine de ses troupeaux égale au moins la plus belle laine d'Espagne dans la fabrication du drap.

J'ajouterai que , me défiant de mes propres lumières , et n'ayant pas d'ailleurs ce tact que donnent une longue habitude , et un exercice stimulé par l'intérêt , j'ai réuni deux échantillons de laine que j'avois apportés de Ségovie , deux échantillons de Rambouillet , et deux autres de Suède , provenant de race espagnole ; je les ai présentés à M. *Henri Jauver* , négociant de Sarragoce , qui fait le commerce de laine avec la France depuis plus de trente-cinq ans , sans lui dire d'où elles venoient : lui ayant demandé comment il trouvoit ces laines , il m'a répondu qu'elles étoient très-belles , et qu'il étoit difficile de donner la préférence à l'une sur l'autre. Pressé de porter son jugement , il a mis au premier rang deux échantillons , dont l'un étoit de Rambouillet et l'autre de Suède. Un négociant en laine , de Paris , le Cit. *Froissard* , a mis au premier rang un échantillon de Suède , et au second un d'Espagne.

On peut déduire de ces faits , 1^o. que les races espagnoles naturalisées en France et dans les parties septentrionales de l'Europe , donnent des produits aussi beaux que celles d'Espagne ; 2^o. que c'est plutôt le préjugé qui détermine l'opinion de bien des gens ,

sur cette matière, qu'une observation exacte et désintéressée.

J'ajouterai que, quand il seroit constaté qu'il manque à nos laines quelques nuances de perfection évidemment peu importantes, puisqu'elles sont insensibles, il n'en seroit pas moins vrai qu'elles ont toutes les qualités nécessaires à la fabrication de superbes draps, et que, par conséquent, nous pouvons entièrement nous passer des laines d'Espagne.

Quelques personnes, en convenant de ce que nous avançons, disent que pour maintenir les races et en tirer de beaux produits, il est nécessaire de faire venir de temps à autre des béliers d'Espagne ; cette opinion est également détruite par les faits, puisque les laines de Rambouillet, de Montbar, etc., et celles de Suède, proviennent de races naturalisées depuis vingt-cinq à trente ans, et qu'elles n'ont pas dégénéré, quoique les troupeaux qui les donnent n'aient pas été renouvelés.

C'est sur-tout aux propriétaires qu'il appartient de convaincre encore plus fortement le public de ces vérités ; ils doivent pour cela conserver leurs animaux dans toute leur pureté, leur donner les soins et la nourriture

qui leur conviennent. Il est probable que, sous peu de temps, ils retireront de leurs laines le prix que celles d'Espagne ont dans le commerce; les fabricans dépréciateurs les achèteront, par la raison qu'ils trouveront un bénéfice à le faire; ce qui le prouve, c'est que les laines de Rambouillet ont été vendues aussi cher que celles d'Espagne.

8. Les moutons espagnols ayant la transpiration plus abondante que les autres races, leurs laines sont chargées d'une plus grande quantité de suint (1). Cette circonstance ne me paroît pas indifférente relativement à l'amélioration des terres; quoique je ne con-

(1) Les moutons à laine grossière, appelés en Espagne *churros*, perdent cependant davantage au lavage; mais ceci ne prouve pas qu'ils aient plus de suint. La raison de cette contradiction apparente est facile à donner. Les *churros* étant renfermés dans des étables où ils trouvent à peine de la litière, salissent leur laine; d'ailleurs ils vont tous les jours sur des chemins où il y a, pendant cinq mois de l'année, une poussière qui s'attache et s'incorpore dans leur laine, tandis que les *mérinos* qui sont habituellement sur les pâturages, se salissent très-peu. De plus, leur laine est tassée au point que les ordures ne la pénètrent que difficilement.

noisse aucune expérience comparative qui démontre que ces animaux, à nombre égal, puissent fumer plus fortement un même espace de terrain, je suis cependant porté à le croire. Il seroit utile de faire parquer deux troupeaux, l'un de race espagnole et l'autre de race française, afin de connoître lequel des deux donneroit plus de *fécondation* à la terre ; si l'avantage, ainsi qu'il est probable, étoit en faveur de la race espagnole, ce seroit une nouvelle raison pour engager les propriétaires à l'adopter.

Mais, quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'éducation des moutons de race espagnole présente tant d'autres avantages, qu'elle mérite tous les soins des personnes qui cherchent à faire des améliorations.

9. En faisant ici le tableau des avantages qui résultent de l'éducation des bêtes de race espagnole, et en invitant les propriétaires à s'y livrer, je ne prétends pas qu'on doive négliger celle des moutons à laine longue ; ces laines sont presque aussi importantes pour nos fabriques, et l'usage même en est plus varié : d'ailleurs, avant de se décider pour l'une ou l'autre de ces deux espèces, on doit

consulter la nature du sol et la qualité de ses productions. Les terrains peu substantiels, les champs dont la végétation n'est pas vigoureuse, conviennent mieux aux moutons à laine courte et frisée. Les pays qui offrent des pâturages succulens et une nourriture abondante, sont les seuls où il soit possible d'élever avec succès des bêtes-à-laine longue. Il se trouve en France un plus grand nombre de cantons propres aux premiers, d'autant plus qu'avec des soins, ils réussissent parfaitement bien dans les pays gras, pourvu que le sol n'en soit pas humide. Les pâturages de l'Andalousie, où vont paître les moutons *mérinos* durant l'été, sont peut-être les plus succulens et les plus forts de toute l'Europe. Ce fait prouve, contre l'opinion de plusieurs écrivains, que les moutons à laine fine peuvent également bien réussir sur un sol gras et fertile.

L'abstinence seule à laquelle on réduit en France les bêtes-à-laine, durant une grande partie de l'année, leur est funeste ; une abondante nourriture ne leur sera préjudiciable que dans le cas où elle seroit portée à l'excès, ou lorsqu'après une longue privation, on leur donne des alimens trop succulens : alors le

passage d'un excès à l'autre leur occasionne des maladies mortelles.

Les tentatives heureuses des Cit. *Delporte* et autres, prouvent que les races à laine longue réussissent en France (1). Nos nouvelles acquisitions au nord de la République, offrent un champ plus vaste à cette introduction.

Il sera toujours facile, malgré les prohibitions anglaises, de se procurer des animaux de cette race; on peut aussi en tirer de la Flandre et de la Hollande. Nous parviendrons facilement à la naturaliser, sans qu'il soit nécessaire, comme le prétend, ou comme l'insinue M. *Arthur Young*, de faire venir un berger d'Angleterre, *en lui accordant un salaire de cinq cents louis par an, et en le défrayant de toutes les autres dépenses.* Cette phrase pourroit faire soupçonner que l'agriculteur anglais a voulu nous dégoûter d'entreprendre une amélioration aussi utile à la France, qu'elle pourra devenir désavantageuse à l'Angleterre : car il est probable

(1) Voyez *Mémoires sur l'éducation des bêtes-à-laine longue*, publiés par la Société d'Agriculture-Paris, 1791, t. V, in-8°.

que personne ne sera tenté de sacrifier douze mille francs chaque année pour une entreprise qui demande un certain temps ; et quelque lucrative qu'elle devienne au propriétaire, la dépense surpasseroit de beaucoup ses bénéfices. Cette idée ne séduira sûrement pas le Gouvernement ; il sentira, ainsi que les particuliers, qu'on peut atteindre au but sans faire ce sacrifice. En effet, tout homme intelligent qui voudra se mettre au fait de la méthode anglaise, parviendra facilement avec des soins, et par le secours d'un bon berger de France, à élever des moutons aussi parfaitement qu'en Angleterre ; car, encore une fois, *la France*, ainsi que s'exprime *Young*, est aussi susceptible de produire de belles laines à peigner que l'Angleterre. Je répète ici que les frères *Delporte* en fournissent la preuve.

*Ergo age, naturamque juva : namque arte juvari
Non dedignatur.*

POLIGNAC, Anti-Lucr.

C H A P I T R E X I.

TROUPEAUX VOYAGEURS DES BOUCHES-DU-RHÔNE (1).

LA manière de gouverner les troupeaux du côté de la Crau, est différente de celle des autres parties de la France. La plaine de Crau est divisée en différentes propriétés couvertes de bons pâturages, que l'on nomme *cousons*, lesquels ne sont distingués les uns des autres que par quelques monceaux de cailloux, qu'on élève de distance en distance à l'endroit le plus commode du *couson*. On construit une cabane de roseaux, où les bergers enferment leurs hardes, leurs provisions; ils y prennent leurs repas à couvert de l'inclémence du temps. Il y a également à côté une étable couverte de roseaux, qui sert de remise aux ânes destinés à suivre les troupeaux; des puits creusés dans les *cousons*, fournissent l'eau nécessaire.

Un berger, avant-coureur du bétail, arrive

(1) Ce chapitre est tiré de l'Histoire Naturelle de Provence, par *Darluc*, t. I, p. 319.

des Alpes à la fin de Septembre , conduisant , avec le secours d'un gardien , un haras d'ânes , nommé *la pau-traille* , qui servent à porter tout le bagage : il fait aussitôt la provision de bois pour l'hiver , qu'il va couper souvent à deux ou trois lieues loin de sa cabane ; il s'occupe à raccommo-der les claies des parcs , et à mettre en bon ordre tout ce qui peut servir à la conservation des troupeaux et des bergers. On voit arriver , en Novembre , les *annon-gés* , les agneaux d'un an , les moutons et les chèvres ; à la fin du mois les brebis. Les agneaux viennent plutôt , pour ne pas souffrir du froid qui se fait déjà sentir aux montagnes ; les moutons se vendent aux foires d'Arles. Les brebis et les béliers résistent davantage au froid ; on diffère leur départ autant que l'on peut , pour épargner les pâturages.

Lorsque le troupeau est parvenu dans le *couson* , et qu'on en a séparé tout ce qui doit être vendu , on le divise en trois parties , dont l'une est composée de brebis couvertes , l'autre d'*annon-gés* , et la troisième de brebis et de moutons libres , nommés *flancs* : on donne encore le nom de *petit* ou *grand vas-sion* aux autres portions ; en général , ce qui

n'est pas brebis de lait, s'appelle *vassion*. Dans les *cousons* d'une plus grande étendue, on sépare les *annonnés* d'avec les femelles. On confie à la garde d'un berger et d'un chien, cinq ou six cents bêtes de *vassion*.

L'on n'enferme jamais les troupeaux de la Crau que le jour de la toison : on les fait parquer toute l'année. Le parc est une enceinte de claies de bois de saule, proportionnée à la quantité de bétail qu'elle doit contenir ; chaque claie a plus d'une canne de long sur autant de large. On les fixe, par les deux bouts, avec deux pieux fichés en terre ; on a soin de fermer le côté d'où vient le vent, par des claies beaucoup plus hautes, garnies de roseaux, appuyées obliquement sur des fourches qu'on nomme *tavelles*. On change le parc de place tous les deux jours. C'est pour les troupeaux une maison ambulante, dont la position varie aussi souvent que le terrain et le vent l'exigent.

Les bergers mènent une vie rude et solitaire, vivant en tout temps en rase campagne, exposés à l'intempérie de l'air. Pendant les frimas les plus rigoureux, ils n'ont d'autre abri qu'une de ces claies garnies de roseaux, sous laquelle ils s'arrangent de leur mieux :

ils couchent par terre sur une espèce de grand caban nommé *eissarri*, qui forme un double panier, en le mettant en travers sur le dos des ânes. Ce misérable lit est couvert d'une peau de mouton : le berger s'enveloppe, en se couchant, d'un gros manteau de cadis, sur lequel il endosse une forte chape d'étoffe encore plus épaisse ; c'est la *capo* que le maître du troupeau leur fournit. Ils quittent le parc avant l'aurore, et vont à la cabane préparer une soupe qui n'est autre chose que du pain bis trempé dans de l'eau bouillante avec de l'huile et du sel ; ce qui compose tout leur dîner. Ils garnissent leur panetière du pain qui leur est nécessaire jusqu'au souper, remplissent leur flacon de vin mêlé avec partie égale d'eau, et retournent au parc, où dès la pointe du jour ils s'occupent à soigner les bêtes malades, et à faire têter les agneaux que les mères ont abandonnés pendant la nuit. Au lever du soleil, ils font sortir les troupeaux du parc ; chacun conduit sa portion, et gagne le quartier ou *couson* qui lui est assigné, sans communiquer jusqu'au soir avec les autres bergers. Au soleil couchant, on ramène les troupeaux au parc ; on passe à la cabane, où tous s'occupent à l'envi comme

le matin. Leur souper est aussi frugal que l'a été le dîner ; ils reviennent ensuite se coucher au parc.

Les chiens qui ont les troupeaux en garde, ne doivent jamais les abandonner : on ne les souffre, ni le jour, ni la nuit, dans la cabane ; et ce n'est qu'au parc qu'on leur donne à manger. Ces quadrupèdes diffèrent beaucoup de ceux que *M. de Buffon* nomme *chiens de bergers*, quoiqu'avec les mêmes inclinations ; ils ont les oreilles basses, et leur queue ressemble à celle des épagneuls. C'est une race originaire de nos montagnes. Colmars et la Sestrière fournissent les plus belles espèces ; ils se sont multipliés dans la Camargue et la Crau. C'est de ces animaux qu'est formée la garde des troupeaux ; ils ne les abandonnent jamais, rôdant la nuit autour des parcs, pour en défendre l'approche aux loups. L'arrivée de ces derniers, jette la terreur parmi le timide bétail, quoiqu'ils ne puissent pénétrer à travers des claies, auxquelles on ne laisse aucun intervalle. Ces chiens sont rarement attaqués de la rage : mais si on les voit abandonner le troupeau, fuir et errer de côté et d'autre, c'est presque toujours un signe de cette maladie.

On

On tient les brebis en troupeaux jusqu'à ce qu'elles aient mis bas. Le jour où elles sont délivrées, on les sépare, afin que les agneaux connoissent plus facilement leur mère, et que les bergers veillent à ce qu'ils ne soient pas abandonnés ; on les divise en trois ou quatre portions, qu'on nomme *attagous* : cette division subsiste jusqu'au commencement d'Avril, époque à laquelle on réunit presque tous les troupeaux.

Au mois de Mars, et toujours un vendredi, sur-tout le vendredi-saint, s'il se rencontre en Mars (cette superstition règne parmi les bergers), on cisèle les oreilles des agneaux ; on coupe la queue aux femelles, à la hauteur du jarret. La manière dont on taille les oreilles, est une marque qui désigne le propriétaire de la bête. On retranche la queue pour l'empêcher de traîner par terre, et de s'imbiber d'urine et d'ordures dans les parcs, ce qui incommoderoit beaucoup l'animal, pendant l'hiver sur-tout. Cette pratique n'est pas aussi générale qu'elle devrait l'être, ainsi qu'une attention constante à nettoyer souvent les parcs, et à ne les établir que sur des endroits un peu élevés et exempts d'humidité ; rien ne contribue plus à la beauté de la laine.

On applique aux agneaux , outre la marque sur les oreilles , une espèce de caractère composé de poix fondue , sur le côté droit (1), pour distinguer ceux qui , ayant les oreilles ciselées de la même façon , appartiennent à différens maîtres : après quoi on se dispose pour le voyage des Alpes.

Quand on veut se conduire avec plus de sûreté et d'économie dans ces sortes de migrations , plusieurs particuliers mêlent ensemble leurs troupeaux , qu'ils envoient dépaître les gazons des montagnes de la Provence et du Dauphiné : on nomme ces associations *compagnes*. Le nombre des brebis dont chaque compagne est composée , est relatif à l'étendue de pays qu'elles doivent occuper ; c'est de dix jusqu'à vingt mille : on les a portées jusqu'à quarante mille.

Les bergers , chefs de chaque troupeau , nommés *bailes* , élisent un d'entre eux pour être le chef général de la société , en avoir les actions , recevoir l'argent , et faire les

(1) Il y a des endroits où on les marque avec un fer chaud appliqué sur le nez ; cette méthode est à préférer , parce que la poix dont on se sert pour les caractères , nuit toujours à la laine.

dépenses convenables : on le nomme *baile comptable*. On lui donne un associé qui fait les fonctions de teneur de livres, en présence duquel toutes les dépenses doivent être faites. Ce second personnage s'appelle l'*écrivain*, l'*escrivan*; les autres bailes sont conseillers du comptable, qui doit prendre leurs avis, lorsqu'il s'agit de quelque cas important.

Les troupeaux sont portés, dans la marche, jusqu'au nombre de deux mille brebis, qui sont conduites par six hommes et deux ou trois chiens : on appelle ces troupeaux particuliers *escabouet*; ils ne suivent pas tous la même route, du moins autant qu'il est possible, afin de trouver plus facilement de quoi subsister; et s'ils n'ont que le même chemin à faire, ils marchent à une grande distance les uns des autres. Il y a en Provence des chemins tracés uniquement pour la route des troupeaux, qu'on nomme *drayes* ou *carraires*. Le baile comptable et ses compagnons conduisent les haras d'ânes qui portent le bagage, au nombre de plusieurs centaines; ils marchent au centre des escabouets. C'est là ce qu'on nomme *la robbe*; c'est le quartier général de ce camp rural qui va s'ébranler; c'est à la robbe que tout répond; c'est de la robbe

qu'émanent les ordres pour régler la marche, les haltes, les campemens et les séjours. C'est le centre commun où tout vient aboutir. Là se tiennent les assemblées, les conseils de ces nomades. On envoie du quartier général aux provisions; on distribue aux bergers leur nourriture, qu'ils doivent porter eux-mêmes. Le baile général envoie quelquefois un de ses lieutenans pour veiller au bon ordre, pour lui faire part des négligences, et empêcher qu'on ne s'écarte des règles prescrites dans la marche: il se porte lui-même sur les lieux, lorsque, plein de vigilance et d'activité, il ne veut point se reposer tout à fait sur des envoyés. Il va dans les châteaux et les lieux par le terroir desquels doivent passer les troupeaux, soit pour obtenir des *relarguiers* (1), soit pour prévenir les dommages qu'occasionnent souvent le bétail en traversant le pays, ou bien pour les payer aux propriétaires, lorsque cela arrive malgré lui. Infatigable et laborieux, il veille à tout, et prend sur son sommeil pour faire observer la disci-

(1) Les *relarguiers* sont de petits cantons de réserve où l'on fait dépaître les troupeaux, lorsqu'on est obligé de s'arrêter.

pline , ne souffrant ni traîneur , ni moins encore quelque transfuge ou déserteur dans la marche.

Semblables aux Arabes et aux Tartares qui parcourent de vastes déserts avec leurs troupeaux , les bergers , pendant l'espace de vingt à trente jours que dure leur voyage , ne s'arrêtent nulle part : tous couchent en rase campagne , exposés à la rigueur des temps ; ils laissent chaumer leurs troupeaux seulement pendant le bon du jour par-tout où ils se trouvent. On fait halte le soir , et on passe la nuit dans les endroits les plus convenables , et à couvert du danger : on resserre les troupeaux le plus qu'il est possible , pour qu'ils occupent un moindre espace ; on place les chiens dans les endroits les plus ouverts , où ils demeurent en garde contre les loups. Les bergers font la ronde pendant la nuit , et se dispersent alentour pour veiller à la sûreté du troupeau. Chaque escabouet est fourni d'une quantité de chèvres , et de plusieurs boucs ou *menouns*. Ceux-ci sont autant d'enfans perdus , qui marchent fièrement à la tête du troupeau , lui servent de guide , bravent le danger , et donnent le signal de la marche. En se mettant en mouvement , ils

portent au col de grandes sonnettes , dont le son sourd , et continuellement répété par les échos d'alentour , se propage au loin , et anime le timide bétail. L'intelligence des menouns leur fait entendre la voix du berger qui donne le commandement , et ils lui obéissent ; lorsqu'après une nuit de repos il faut se remettre en marche , les boucs s'ébranlent , et marchent les premiers vers l'endroit qu'on leur indique : les chèvres suivent ; les moutons et les brebis s'acheminent après. Faut-il franchir quelque ravin débordé , traverser de larges ruisseaux , guéer une rivière profonde et rapide ? les boucs attentifs s'arrêtent ; ils semblent délibérer entr'eux , réfléchir sur le danger qui se présente ; ils mesurent de l'œil l'espace qu'ils doivent traverser ; défiants et soupçonneux à cette vue , ils attendent un nouveau commandement pour entraîner toute la troupe qui , ralentissant sa marche , ne les suit qu'à la piste. Le berger a-t-il fait entendre de nouveau sa voix , alors les boucs courageux , au bruit redoublé de leurs sonnettes , se précipitent dans l'eau , divisent les flots (1) avec impé-

(1) Quoique la plupart des rivières , que les

tuosité, et sont bientôt suivis du reste du bétail qui se jette après eux, et passe à la nage.

Arrivés à la montagne, les bailes s'établissent dans une cabane, qui est le manoir principal, et comme le centre de toutes les correspondances du canton où les troupeaux viennent se rendre. Ils distribuent le terrain par quartiers, assignent à chaque berger celui dans lequel il doit se tenir. Les communications d'un quartier à l'autre sont souvent si difficiles, que des bergers de la même compagnie ne se voient quelquefois pas de tout l'été. Le pain et le lait de chèvre sont toute leur nourriture : on ne leur donne point

troupeaux ont à traverser pour arriver à leur destination, soient pourvues de ponts, cependant il y a encore un grand nombre d'endroits où il faut que les troupeaux traversent des rivières débordées, sur-tout après la fonte des neiges, et où il n'y a point de pont, comme à Arre, Bleoune, Verdon, les rivières de la Foux, de Saint-Auban, d'Anot, et tant d'autres. Environ cinq à six mille bêtes se perdent annuellement en traversant la rivière de Lajavie, qui se jette dans Bleoune, près de Digne; ce qui est cause que l'administration publique vient de délibérer de construire un pont sur cette rivière.

de vin lorsqu'ils sont aux montagnes. Tout étant arrangé , on sèvre les agneaux : les troupeaux dépaissent les gazons et les herbes succulentes de ces lieux. Ils ont pendant la nuit une fraîcheur agréable : les sources qui jaillissent de tous côtés sont claires et limpides, et malgré les plus grandes chaleurs, très-rafraîchissantes. Les agneaux broutent l'herbe à côté des troupeaux, et les chiens veillent continuellement à leur garde pour les défendre, tandis que le berger, placé sur une éminence, les observe de loin, en mettant le temps à profit par quelque ouvrage manuel dont il s'occupe, et tirant de temps en temps des sons aigres et perçans de son sifflet. Les bailes profitent du lait des brebis, pour en faire des fromages qu'on vend de part et d'autre.

Ce n'est que dans les grands orages, les pluies abondantes, la grêle, qu'on fait entrer les troupeaux dans de larges cabanes, telles qu'on en voit à l'Arche, à Colmars, à la Sestrières. Quand la nuit arrive, à la voix du berger, au premier coup de sifflet, les chiens avertis font resserrer les agneaux dispersés et vagans à la ronde; tout se réunit ensemble pour occuper le moins d'espace possible, et

passer la nuit sans péril , mais au grand air. Ceci rend les laines plus belles , la chair des moutons plus succulente , et préserve le bétail de beaucoup de maladies , principalement des épizooties peu communes aux montagnes. Ce sont les étables malpropres , l'espèce de domesticité où on tient les troupeaux , le défaut de parcs qui en font périr une grande partie , après les avoir disposés à contracter une foule de maux. Les étables sont de toute nécessité dans les régions froides , couvertes , la plus grande partie de l'année , de neiges et de glaces : on ne pourroit pas autrement conserver les troupeaux en hiver. Mais dans les climats tempérés , dans la partie méridionale de la Provence , pourquoi les tenir enfermés ? Le terroir d'Arles est moins exposé aux inconvéniens des étables. On ne connoît point de bergeries à la Crau ; tous les troupeaux sont enfermés dans des parcs pendant les nuits les plus froides d'hiver , ainsi que j'ai dit. A la Camargue , où ils parquent beaucoup moins , ils y contractent plus souvent des épizooties , que l'ignorance et la prévention attribuent à des causes indifférentes par elles-mêmes.

En continuant cette manière d'élever les

troupeaux , en croisant les races , en se procurant des moutons estimés , comme ceux de Castille , on verra prospérer de plus en plus nos troupeaux ; et nos bailes , avec un peu plus de connoissance , pourront atteindre à la perfection de cet objet essentiel.

Auroit-on cru qu'il existât en Provence deux déserts pareils , habités par un million de bestiaux et par des hommes infatigables , qui , semblables aux anciens nomades , passent la moitié de leur vie dans de vastes campagnes , au milieu de leurs troupeaux , où ils bravent courageusement tout ce que les saisons ont de plus rude , affrontent les orages et essuient patiemment la rigueur des frimas ? Voilà des êtres malheureux que le luxe destructeur de nos villes fait mépriser , lorsqu'ils travaillent à nous couvrir , à nous alimenter , lorsque leur expérience et leurs soins font valoir un commerce des plus utiles. Mais la nature plus juste les récompense par l'exemption des maladies qui sont le lot de l'inaction , de la mollesse et du libertinage. Il n'y a guère que les inflammations de poitrine auxquelles l'intempérie des saisons les expose : on voit rarement des maladies chroniques parmi eux ; ils ne connoissent

point le charbon pestilentiel (1), si commun dans la Gaule Narbonnaise, quoiqu'ils vivent parmi les troupeaux, pansant leurs plaies, maniant leur toison et traitant leurs maladies; tandis que les maréchaux et les bouchers sont fort sujets à ce charbon. Nos bergers ont peu de besoins : uniquement occupés de leurs travaux, dans ces régions désertes, ils méprisent notre luxe et nos frivolités. Ce genre de vie les attache tellement, qu'ils ne peuvent plus le quitter quand une fois ils l'ont embrassé. On les voit traverser régulièrement, deux fois l'année, trente ou quarante lieues de pays cultivé, dont le riant aspect, le climat doux, les fruits délicieux ne sauroient les tenter. Les torrens, les rivières, les vents, les tempêtes ne suspendent pas leurs courses; il leur tarde d'arriver dans d'âpres déserts, pour y vivre

(1) Le charbon étoit connu du temps de *Pline*: *Primum in Italiam venisse compertum est; nascitur in ultimis corporum partibus, rubens, nigricans, intumescens, sine dolore, sine pruritu; stomachum faucesque invadit, occissimè exanimans.* *Plin. Hist. Nat.* Il y a à peu près les mêmes symptômes, mais plus ou moins malins, dans certaines années.

avec les troupeaux. De pareils hommes honorent, ce me semble, notre espèce, aux yeux du vrai sage, et méritent d'être connus. C'est en eux que la nature se plaît à ne se voir pas défigurée, affoiblie et corrompue.

C H A P I T R E X I I .

MOUTONS VOYAGEURS DU ROYAUME DE NAPLES.

1. *Antiquité de l'usage où l'on est de faire voyager les troupeaux dans la Pouille et l'Abruzze.*
2. *Races de Moutons dans le royaume de Naples.*
3. *Régime auquel sont soumis ces animaux.*
4. *Utilité du sel pour les troupeaux.*
5. *Qualité des laines de la Pouille.*
6. *Tonte, laitage, chair des Moutons.*
7. *Lieux où vont paître les troupeaux voyageurs ; chemins à leur usage.*
8. *Règlements, privilèges, droits du fisc sur les Moutons voyageurs de la Pouille ; leur influence sur l'agriculture et la population.*

1. **N**OUS avons, jusqu'ici, très-peu de détails sur les voyages des moutons d'Espagne : *Darluc* est le premier qui ait parlé des voyages des moutons des Bouches-du-Rhône ; aucun auteur français n'a écrit sur les moutons du royaume de Naples, et sur la transmigration de ces animaux, qui passent

chaque année de l'Abruzze dans la Pouille. J'ai pensé qu'après avoir parlé d'un usage établi en Espagne, et pratiqué en France, il seroit à propos de donner quelques détails sur ce même usage, existant en Italie du temps des Romains, et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

J'ai recueilli les matériaux qui m'ont servi à composer ce chapitre, dans l'excellent ouvrage de *J. M. Galanti*, écrit en italien, et qui a pour titre : *Nouvelle Description historique et géographique des Deux-Siciles*, imprimé à Naples en 1788, quatre vol. in-8°; j'ai mêlé mes réflexions à celles de l'auteur, et je l'ai souvent traduit mot à mot.

J'ai observé, en parlant des voyages des moutons en Espagne, que la configuration de ce pays, et les différences dans la température de son climat, avoient invité les habitans à faire passer alternativement leurs troupeaux d'une province à l'autre : les mêmes causes ayant lieu dans une partie de la France et de l'Italie, les mêmes effets durent naturellement en résulter.

L'Abruzze, pays montueux du royaume de Naples, offre aux troupeaux d'excellens pâturages durant la belle saison; et lorsque

le froid contraint ces animaux d'abandonner les montagnes, ils retrouvent dans les plaines de la Pouille, un climat tempéré et des pâturages abondans.

Varron est le plus ancien écrivain qui ait parlé de l'usage de faire voyager les troupeaux dans le *Samnium* et la Pouille : cet usage aura sans doute été introduit par les premiers hommes qui vinrent habiter cette partie de l'Italie, et il est également probable qu'il se sera conservé sans interruption jusqu'à nos jours. Cependant les invasions des Barbares qui anéantirent la puissance despotique des Romains, et qui donnèrent naissance à de nouvelles dynasties, durent faire éprouver à ce système des changemens et des modifications ; mais il reprit toute sa vigueur sous la domination des Normands.

Le royaume de Naples nourrit deux millions et demi de moutons, dont un million et demi voyage dans l'Abruzze et la Pouille, ou dans quelques parties des provinces adjacentes.

2. Chaque province a des moutons qui diffèrent par le goût de leur chair, ou par la qualité de leurs laines. On peut cependant réduire toutes ces variétés à six races

principales , qu'on distingue par la taille , ou par la couleur de la laine : elles sont désignées sous les noms de *bianche gentili* , *bianche di pelo lungo* , *nere gentili* , *nere di pelo lungo* , *carfagne* , *carapellesi*.

La première de ces races , qui donne des laines supérieures à toutes les autres , présente des variétés dans la taille , et dans la finesse plus ou moins grande de ses laines ; ces différences proviennent de la qualité et de l'abondance des *pâturages*. Ceux de la Pouille , où les moutons vont paître durant l'hiver , offrent les meilleurs herbages du royaume de Naples. Les lieux voisins de la Pouille en donnent aussi de bons , mais cependant inférieurs aux premiers. Enfin , ceux de *Gran-Sasso* dans l'Abruzze , méritent la préférence sur tous les autres , soit à cause de la bonté du lait , soit à cause de la finesse des laines des troupeaux qui les fréquentent ; les herbes en sont aromatiques , et croissent en si grande abondance , que les moutons qui y séjournent plus de quinze jours , sont en danger de mourir d'embonpoint.

Les moutons voyageurs de l'Abruzze sont en général d'une grande beauté , et forment
les

les plus belles races du royaume; ils dégè-
nèrent, si on les conduit sur d'autres pâtu-
rages, et alors on court même le risque de
les perdre; c'est ce qui arrive, lorsqu'à ces
pâturages naturels on substitue des fourrages
secs. Ce fait prouve, ainsi que je l'ai observé
dans le cours de cet ouvrage, que les four-
rages secs, auxquels on réduit en France les
moutons, durant l'hiver, occasionnent la dé-
génération des races, et donnent naissance
aux maladies des bêtes-à-laine.

Les troupeaux qui paissent en été sur les
montagnes inférieures de l'Abruzze, et sur
celles du Samnium, ou du pays de Molise et
de la Capitanate, sont inférieurs en beauté;
ceux qui restent l'été et l'hiver dans l'Abruzze,
dans la terre de Labour, dans le Samnium,
dans la Principauté citérieure et ultérieure,
dans la Basilicate, sont de petite taille, et
ont la laine moins bonne: les pâturages étant
desséchés, durant l'été, par l'ardeur du soleil,
les moutons ne trouvent alors que des herbes
arides et peu abondantes; de là proviennent
la dégénération des races et la qualité infé-
rieure des laines.

Les moutons à laine longue, désignée vul-
gairement par le nom de *lana moscia*, sont

répandus dans toutes les provinces, mais plus particulièrement dans la terre d'Otrante, où ils sont très-communs, et où ils trouvent facilement de quoi s'alimenter dans toutes les saisons, pouvant se contenter d'une nourriture sèche, à défaut de pâturages frais : ils donnent une laine grosse, et inférieure en élasticité à celle de Barbarie; elle sert à faire des matelas et des traversins à l'usage des personnes peu aisées.

Il y a différentes races de moutons à laine noire ; les plus estimées sont celles de l'Abruzze qui voyagent, et dont la laine est d'un beau noir; celles qui voyagent dans les montagnes du Samnium, occupent le second rang; enfin celles qui ne voyagent jamais, sont inférieures à toutes les autres (1). Il y a des moutons noirs à laine longue; mais ils sont peu nombreux, parce qu'on ne trouve aucun intérêt à élever cette race.

Les moutons appelés *carfagne*, ont une laine peu fine, et mélangée de blanc, de

(1) J'ai prouvé que les voyages n'influent pas, comme cause immédiate, sur la beauté des laines, mais qu'ils placent les moutons dans certaines circonstances favorables à ces animaux.

noir et de gris ; ils ont ordinairement le museau et les pieds de couleur noire ou grise ; ils sont robustes, et se contentent des pâturages d'une qualité inférieure. Les moutons *carapellesi* ont la laine noire tirant sur le gris.

3. Ceux qui voyagent, n'ont d'autres alimens que les herbes qu'ils trouvent dans la campagne. On donne des fourrages à ceux qu'on retient l'hiver dans les montagnes ; car on ne sauroit les nourrir au-dehors, lorsque la terre est couverte de neige, ce qui dure quelques jours. L'habitude de garder à l'étable ces animaux, est une des causes de la détérioration de leurs laines ; l'expérience a démontré cette vérité. Dans les lieux voisins de la Pouille, on abrite les moutons sous des cabanes construites de bois, et couvertes en paille : elles sont ouvertes au midi, et murées du côté du nord.

Les moutons de la Pouille restent habituellement exposés au grand air ; on les rassemble, pendant la nuit, dans une enceinte où on élève, du côté du nord, des abris nommés *paraventi* : ils reposent sur un sol formé par l'entassement de leurs excréments.

S'il arrive, par extraordinaire, que les campagnes de la Pouille soient couvertes de neige, ou si le grand froid se soutient pendant trois ou quatre jours, cette variation, dans un climat aussi tempéré, suffit pour causer la mort à un grand nombre d'animaux.

Les froids sont mortels aux moutons de la Pouille, non à cause de leur intensité, mais parce qu'étant très-rares, le corps de ces animaux ne peut les soutenir, par le défaut d'habitude. On observe encore que la mortalité provient en partie du manque de nourriture, car alors les pâturages sont couverts de neige et de glace. La Pouille a éprouvé, dans ces derniers temps, trois grandes mortalités, dont je présente ici le tableau :

Années.	Nombre des moutons venus dans la Pouille.	Morts.	Préservés.
1745	1,435,925	661,270	774,655
1755	1,425,889	317,782	1,108,107
1789	1,065,424	273,199	792,225

On croit, dans la Pouille, qu'il est avantageux de laisser reposer les moutons sur leurs excréments endurcis et amoncelés dans

les bergeries ; cette méthode absurde est aussi pernicieuse à la santé des moutons qu'à la finesse de leurs laines , ainsi que je l'ai observé dans le chapitre où je traite des causes qui donnent la finesse aux laines. J'ai trouvé cet usage établi dans plusieurs parties de l'Italie , non-seulement pour les moutons , mais encore pour les autres espèces de bétail. Les terres d'Italie étant douées , en général , d'une plus grande fécondité que celles de France , les habitans de certains cantons négligent de former des fumiers , ou de les transporter dans les champs ; ils ne font pas de litière à leurs bestiaux , et laissent les excréments s'entasser pendant une longue suite d'années. J'ai vu jeter dans le Tibre le fumier des écuries de Rome. De semblables pratiques dénotent une grande ignorance en agriculture , et dépeignent le caractère indolent de ces cultivateurs.

4. L'humidité à laquelle sont exposés , dans certaines circonstances , les moutons de la Pouille , leur occasionneroit beaucoup de maladies , et détérioreroit la qualité de leurs laines , si l'on ne trouvoit dans le sel un moyen de prévenir ces accidens. M. *Galanti* , qui fait cette observation , ajoute que le sel

est extrêmement utile à ces animaux, qu'il corrige l'humidité de leur tempérament, qu'il leur donne de la vigueur, et qu'il procure ainsi une plus grande élasticité et une plus grande finesse à leur laine. Si les pâturages de la Pouille sont si favorables aux moutons, c'est qu'ils abondent en parties salines. Le Gouvernement Napolitain ayant senti combien l'usage du sel contribue à la santé des troupeaux et à la bonté de leurs produits, a pensé qu'il étoit de son intérêt de lever les obstacles qui s'opposoient à la prospérité d'une branche si précieuse de l'économie rurale ; il fait livrer, à moitié du prix ordinaire, un *tomolo* de quarante-huit *rotoli* par mille bêtes (1). Les chèvres en consomment une quantité plus considérable : on en donne aux jumens et aux vaches. Le fisc distribue en outre le sel nécessaire à la confection des fromages.

Un gouvernement avide et oppresseur, qui renonce à un impôt lucratif en faveur d'une branche quelconque d'industrie, ne prend

(1) Le *rotolo* est un poids un peu plus fort que la livre de seize onces. M. *Galanti* se plaint que cette quantité de sel n'est pas suffisante.

jamais une semblable détermination, sans être assuré des avantages que doit lui procurer un sacrifice momentané. Si des besoins urgens commandent en France de nouveaux impôts, il seroit facile de les fixer sur l'excès du luxe, ou sur tout autre objet qui tient moins immédiatement aux progrès de l'économie rurale et à la prospérité de nos manufactures. Tous les esprits conçoivent la nécessité de donner une nouvelle vie à l'agriculture et au commerce ; le Gouvernement dirige ses soins et ses efforts vers ce but : cependant, peu de personnes semblent comprendre combien un impôt de ce genre est funeste au développement de l'industrie nationale. On a lieu d'attendre de la sagesse du Corps législatif, qu'il n'accroitra pas successivement cet impôt, ainsi qu'on l'avoit fait, avant la révolution, en France et dans le royaume de Naples.

M. *Galanti* dit qu'il y a, dans ce royaume, un million de moutons pour lesquels le fisc n'accorde pas de sel, et que la privation de cette substance est la cause des grandes mortalités qui règnent parmi ces animaux, surtout pendant les rigueurs de l'hiver. *Tutte le altre pecore del regno formano un altro milione che va privo del beneficio del sale*

per il suo alto prezzo. Per questa privazione il bestiame perisce sopra tutto quando l'inverno è rigido. Il ajoute plus bas, qu'on le donne aux moutons voyageurs, pour les préserver de plusieurs maladies auxquelles ils sont sujets : *Come preservativo di molti mali á quali sono soggetti.*

5. La laine des moutons sédentaires se consomme dans le pays, et sert à faire les gros draps ; celle des moutons de la Pouille, quoique bien supérieure, ne peut entrer en comparaison, pour l'éclat et la blancheur, avec celle de Barbarie, et pour la douceur et la finesse, avec celle d'Espagne.

Les laines de la Pouille, qui, du temps des Romains, étoient mises au premier rang des laines connues (1), le cèdent maintenant, en beauté, à celles d'Espagne, d'Angleterre, des États Vénitiens, de Roussillon, de Berry, etc. : on n'en met qu'un quart dans les draps de Sedan, et peu dans ceux d'Abbeville. *Columelle* vante les laines de la Calabre, de la

(1) *Lana autem laudatissima Apula.* Plin. Hist. nat. L. 8, c. 48.

Velleribus primis Apulia. Mart. L. 14, Epig. 155.

Pouille, et sur-tout celles de Tarente (1). Celles de l'ancienne Calabre sont aujourd'hui les plus médiocres du royaume de Naples, et les plus mauvaises se trouvent aux environs de Tarente.

Je n'exposerai pas ici les causes qui ont produit une dégénération si remarquable : j'ai traité cette matière assez au long dans le cours de cet ouvrage ; je me contenterai de faire observer que M. *Galanti* attribue la dégénération de l'espèce, dans la Calabre et le Tarentin, aux gabelles dont ces provinces ont été grevées. La reine *Jeanne II*, persuadée que l'impôt sur le sel étoit contraire à la prospérité des bêtes-à-laine, émit, en 1415, un diplôme qui soulageoit la province de Tarente des gabelles établies par *Stanislas* ; mais les sages réglemens de la reine *Jeanne* furent en vigueur trop peu de temps, pour opérer le changement qu'on avoit lieu d'attendre. *Alphonse d'Arragon*, qui lui succéda, introduisit un nouveau système, et rétablit les gabelles.

(1) *Generis eximii Milesias, Calabras, Apulasque (lanas) nostri existimabant, earumque optimas Tarentinas.* Col. L. 7, c. 2.

6. Je dois observer que , dans le royaume de Naples , on tond les moutons deux fois l'an , aux mois d'Avril et de Juillet (Germinial et Thermidor) : on obtient peut-être ainsi une plus grande quantité de laine , mais on perd sur la qualité ; cette laine n'étant pas parvenue à maturité , et n'ayant pas atteint sa longueur naturelle , est moins propre aux différens usages auxquels on la destine.

Les Espagnols , loin de traire les brebis des troupeaux voyageurs , font périr chaque année , ainsi que je l'ai observé , la moitié des agneaux , dans la persuasion qu'une brebis a la laine d'autant plus belle et plus abondante , qu'elle est privée d'une moindre quantité de son lait. Les bergers du royaume de Naples traient leurs troupeaux , et en mélangent le lait avec celui des chèvres pour faire des fromages : ceux qu'on manipule dans la Pouille , ont un goût fort et piquant. Les fromages des montagnes de l'Abruzze égale- roient en bonté ceux de Lodi , si l'on appor- toit le même soin dans leur confection. On ne traite pas tout le lait des brebis , parce que les bergers ne sont pas assez nombreux pour suffire à ce travail.

Les moutons de la Pouille et de l'Abruzze ,

dont la chair est délicieuse, se vendent en grande partie pour la consommation de la République Romaine et de la Toscane.

7. Le pays où vont paître les troupeaux, a été désigné sous le nom de *Tavoliere di Puglia* ; il s'étend depuis Civitate jusqu'à Andria, dans la longueur de soixante-dix milles, et a trente milles de large.

Alphonse le divisa en locations subdivisées chacune en un certain nombre de *postes* fixes ou bergeries, avec une portion de pâturage ou terrain qui n'est jamais mis en culture, *terra salda*. Ces bergeries sont situées au midi, et entourées de *férules*, plante dont la tige s'élève, tous les trois ans, à la hauteur de dix ou douze palmes ; le sol formé par la fiente endurcie des moutons, devient sec et ferme : c'est là leur seul abri pendant la nuit, dans les temps froids et pluvieux ; aussi les hivers trop rigoureux occasionnent-ils la mort du bétail, et sur-tout des agneaux.

Alphonse réserva, entre la Pouille et les montagnes, des pâturages d'automne, nommés *riposi*, dans lesquels les troupeaux séjournent durant le temps du part, ou attendent qu'on leur ait réparti les pâturages d'hiver. Le premier de ces lieux, appelé *Saccione*, est

le plus grand, le meilleur pour la qualité des pâturages, et comprend le pays situé entre les rivières Sangro, Fortore et les côtes de l'Adriatique; le second contient les pâturages de Minervino, d'Andria, de Corato, de Ruvo et de Bitondo; le troisième est le mont Gargano.

En 1787, le *Tavoliere de la Pouille*, ou terrain accordé à la pâture des moutons, contenoit quinze mille six cents *carri* (1): tout ce terrain n'est pas d'une égale bonté. Les bergeries voisines de Foggia, celles d'Orta, d'Ascoli et de Cirignano, sont les meilleures; ensuite viennent celles de Lesina, Brignano, Procina et Guardiola; celles de Salpi et de la Trinité sont réputées mauvaises, à cause du lentisque dont elles sont couvertes; enfin, le terrain de celles désignées sous le nom de *Murge*, est aride et pierreux.

Alphonse fixa trois chemins différens pour la transmigration des moutons de l'Abruzze à la Pouille, et pour qu'ils pussent paître durant le voyage. Ces chemins, appelés *tratturi*, sur lesquels les bergers avoient le droit

(1) Ce qui fait environ six ou sept cents mille hectares.

de laisser reposer leurs moutons un jour et une nuit, furent limités par la suite à soixante pas (1).

8. Les troupeaux qui, du temps des Romains, alloient, comme de nos jours, du *Sannium* dans la Pouille, étoient taxés à de certains droits qui se percevoient par des officiers de la République. Ceux-ci faisoient leur résidence à *Sepinum* et à *Boianum*, et avoient le droit de confisquer les bestiaux non déclarés. Le décret de la République, pour l'établissement de ce droit, se voit encore aujourd'hui gravé en entier sur l'une des portes de l'ancien *Sepinum*.

Les provinces de la Pouille et de l'Abruzze étant devenues désertes par une suite de guerres qui désolèrent ce pays depuis la mort du roi *Robert* jusqu'au règne d'*Alphonse*, roi d'Arragon, ce prince crut devoir s'attacher à le peupler de bestiaux, et à encourager une branche d'industrie qui s'y étoit toujours exercée à raison des pâturages d'été dans les montagnes de l'Abruzze, et de ceux d'hiver dans les plaines de la Pouille.

(1) Le pas dont il s'agit, a sept palmes napolitaines. La palme équivant à deux décimètres et demi.

Un parlement tenu en 1443, sous *Alphonse*, abolit les droits exorbitans qui avoient été imposés dans les treizième et quatorzième siècles, sur les troupeaux et sur les pâturages. L'année suivante, ce prince rendit domaniaux les pâturages qui, jusqu'alors, avoient été communs à tous. Il invita les propriétaires de moutons et de bêtes-à-cornes nationaux et étrangers, à faire usage des pâturages de la Pouille, à charge de payer une rétribution modique dans l'origine, mais qui devint ensuite une des branches les plus lucratives du patrimoine royal. *Alphonse* créa un officier pour régler tout ce qui s'y rapportoit, sous le nom de *douanier* (*doganiere*), et lui accorda une pleine juridiction sur les bergers et autres personnes employées à l'exploitation de cette branche d'industrie. Il devoit les protéger dans leur séjour, et leur marche d'une province à l'autre, contre les particuliers puissans. Le *doganiere*, avec plusieurs officiers qui lui furent adjoints, formèrent le tribunal *di Foggia*, qui acquit, par la suite, une juridiction très-étendue, même supérieure à celle des barons. Les particuliers qui se rendoient dans la Pouille avec leurs bestiaux, furent nommés *locati*.

Le douanier préposé à cette branche d'économie rurale et de revenu public, est tenu d'aller en été parcourir les montagnes, pour s'assurer de l'état des moutons. Ensuite il se transporte à Luciano, au temps de la célèbre foire qui s'y tient en Septembre, et dispose tout pour le voyage des moutons, et leur réception dans la Pouille.

Pour engager les propriétaires à envoyer leurs troupeaux dans cette province, on leur rendit d'abord une justice sommaire et sans frais. Ils furent exemptés du droit de vente et de transport des marchandises provenant des moutons; ces exemptions, et d'autres privilèges qui vexoient les cultivateurs, occasionnèrent de grands désordres. On fut contraint d'envoyer des gens armés pour protéger les troupeaux; *Roger* menaça de la peine de mort ceux qui troubleroient leur passage.

On ne se contenta pas de donner une protection si marquée aux particuliers qui envoient leurs troupeaux dans la Pouille, on obligeoit encore les propriétaires de la Basilicate et de quelques autres provinces, à y faire passer les leurs, sous peine de ne

pouvoir vendre leurs produits , et d'éprouver des exactions de tout genre.

On donna d'abord une quantité de pâturage , fixée à raison du nombre de bêtes. Le Gouvernement prélevoit huit écus de Venise (1) pour cent moutons. Le nombre de moutons qui vinrent hiverner dans la Pouille , s'éleva , en 1474 , à un million sept cents mille ; on n'en a jamais tant vu depuis. Ce fait indique la dépopulation du pays à l'époque où régnoit *Ferdinand* , et prouve combien le système établi par *Alphonse* , son prédécesseur , étoit vicieux et contraire à la prospérité publique. Cependant la population qui croissoit , malgré les lois faites pour l'anéantir , s'étendoit sur les pâturages destinés aux moutons. Dans les siècles suivans , les hommes disputoient le terrain aux animaux , et il s'établit entre les laboureurs et les bergers , une lutte interminable , dont les avocats de Naples eurent seuls tout le profit. Les deux parties invoquèrent l'autorité

(1) Chaque écu vénitien répondoit à onze carlins , monnoie actuelle de Naples. Le carlin vaut quarante et un centimes.

royale, qui, au lieu d'abolir une institution barbare, favorisa les propriétaires de troupeaux, croyant augmenter ainsi les revenus du fisc.

En 1548, on détermina quelle quantité de terrain devoit être assignée à la nourriture des hommes, ou au pâturage des moutons.

Ces réglemens absurdes furent enfreints ainsi que les précédens; ils occasionnèrent, en 1555, une disette qui détermina le Gouvernement à accorder une plus grande quantité de terrain à l'agriculture. En 1745, une épizootie extraordinaire rendit aux cultivateurs des pâturages devenus inutiles aux troupeaux.

Le monopole sur les moutons, qui avoit été apporté d'Espagne, et organisé par *Alphonse*, ruina la culture et la population, sans augmenter le nombre des bêtes-à-laine. Non-seulement les anciennes habitations dévastées par la guerre, ne furent pas repeuplées, mais celles qui existoient furent abandonnées. Si, au lieu d'enlever aux propriétaires les terres que ceux-ci vouloient cultiver, le Gouvernement eût laissé

à chacun le libre exercice de sa propriété, les plaines fertiles de la Pouille se seroient couvertes d'habitans; elles auroient pu nourrir un nombre plus considérable de moutons, et l'Etat auroit ainsi accru ses richesses et sa force. M. *Galanti* observe que le fisc, par les privilèges et les exemptions accordés pour soutenir le système des moutons voyageurs, a éprouvé des pertes égales aux gains qu'il a pu faire. Le premier douanier qui commettoit des exactions révoltantes, afin de mieux remplir les devoirs de sa place, *per meglio fare il suo dovere*, ainsi que s'exprime l'auteur que je viens de citer, a été, avec quelques riches particuliers, le seul qui ait profité de ce système.

Le tribunal *di Soggia* en Italie, et le tribunal de la *Mesta* en Espagne, aussi barbares et aussi oppresseurs l'un que l'autre, ont trouvé également des écrivains ignorans ou intéressés, qui ont cherché à prouver que ces institutions étoient favorables à l'agriculture et au commerce. L'état de misère et de dépopulation auquel sont réduites les provinces soumises à ce régime, suffit pour réfuter des assertions aussi étranges.

Tout propriétaire a le droit de conduire

dans la Pouille autant de moutons qu'il veut. Il détermine d'abord ce qu'il a de moutons fixes ; ensuite , dans la crainte de ne pas avoir assez de terrain , il fait , en secret , des déclarations pour un plus grand nombre ; ces déclarations se font à l'envi les unes des autres. Le 25 Novembre, on publie le livre des déclarations , et on lève 132 ducats pour mille moutons réels, et 32 pour le même nombre supposé. Le *locato* ou propriétaire qui a le plus déclaré , a le droit de choisir les pâturages qu'il préfère ; mais si les autres n'y accèdent pas , on met à l'enchère les pâturages , en commençant par les meilleurs.

Le *Tavoliere* a éprouvé de grandes usurpations de la part des hommes puissans ; les chemins et les lieux de repos n'existent plus qu'en petites portions.

Le nombre des moutons déclarés , est environ d'un million deux cents mille. Le tout rend 425,600 ducats. Les provinces qui n'envoient point leurs bestiaux dans la Pouille , sont sujettes à payer le droit de 132 ducats par mille bêtes , comme une espèce d'amende , et cette taxe rend 56,630 ducats. Les propriétaires qui ne possèdent pas plus de vingt bêtes

en sont exempts ; mais les percepteurs trouvent moyen de les faire payer.

Les pâturages de l'Abruzze sont les uns au voisinage d'Atri , et les autres dans les marmes de l'Abruzze. Ils rendent au fisc environ 15,000 ducats.

C H A P I T R E X I I I .

ÉTABLISSEMENT DE RAMBOUILLET.

J'AI cru qu'il étoit à propos de faire l'historique du troupeau de Rambouillet, et de présenter sa situation actuelle dans un ouvrage où j'ai cherché à réunir tout ce qui concerne la race de moutons espagnols, connue sous le nom de *mérinos*. L'établissement de Rambouillet doit être cher, non-seulement aux particuliers qui s'y sont procuré la race précieuse dont ils jouissent aujourd'hui, mais encore à tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de l'agriculture et du commerce.

Il existe dans ce moment, en France, plusieurs troupeaux, dont le nombre des individus de race pure peut être évalué à cinq mille, qui tous sont originairement issus des moutons que le Gouvernement avoit tirés d'Espagne en 1786; la République possède en outre plus de cinq cents troupeaux de brebis communes alliées à des béliers espagnols: un grand nombre de ces animaux sont

à la seconde et même à la troisième génération, et ne tarderont pas à atteindre le degré de finesse et de pureté de leurs ascendans paternels.

La prospérité constante du troupeau de Rambouillet, depuis son introduction en France, prouve que cette race peut se naturaliser par-tout, ainsi que je n'ai cessé de le répéter dans tout le cours de cet ouvrage. Je crois pouvoir assurer, dit le Cit. *Gilbert*, que, depuis douze ans que ce troupeau existe en France, il a gagné en taille sans aucune altération dans les formes, que la laine a pris un peu de longueur sans rien perdre de sa finesse, et qu'elle n'offre aucune trace de ce poil jarreux, si commun dans les laines d'Espagne, même les plus estimées; cependant le sol sur lequel on le nourrit, est en général humide, et par conséquent défavorable aux bêtes-à-laine.

Les personnes qui ont été à portée d'observer ce troupeau, ainsi que les animaux qui en sont issus, conviennent que la race s'est conservée dans toute son intégrité. Il est prouvé d'ailleurs qu'on peut engraisser les individus de cette race aussi bien, aussi promptement, et avec autant d'économie, que

nos moutons ordinaires , et que leur chair est aussi bonne. Si M. *Young* eût vu le troupeau de Rambouillet , ou même ceux qu'élevaient plusieurs particuliers en France , il n'eût pas déclamé , ainsi qu'il le fait , contre nos races espagnoles , si toutefois cependant il eût voulu se donner la peine de les bien observer , et sur-tout d'être impartial.

Je vais rapporter ici l'historique du troupeau de Rambouillet , que le Cit. *Tessier* a donné dans ses *Annales d'Agriculture*. Ce cultivateur , dont le zèle et les travaux en agriculture sont si connus , a été le premier qui ait suggéré l'idée de faire venir ce troupeau d'Espagne.

Le génie d'un administrateur qui travaille pour l'avenir (dit le Cit. *Tessier*) , suffit souvent pour enrichir son pays d'une branche d'industrie. M. *Colbert* , comme on sait , fit établir en France des manufactures de laineries ; quelques encouragemens promis et donnés , ranimèrent les soins et la vigilance sur l'amélioration des races françaises de bêtes-à-laine. Après la mort de ce grand ministre , des entraves ayant été mises à la vente des laines , le découragement en fut et devoit en être la suite. Sous *Louis XV* , on

recommença de nouvelles tentatives , mais sans succès. Ce ne fut que quand *Trudaine* eut une influence sur les manufactures, qu'on prit les moyens les plus efficaces pour améliorer les laines.

Trudaine étoit un homme plein d'excellentes vues, capable de concevoir ou d'adopter un bon projet, ami chaud et solide des talens et des vertus, connoissant les gens de mérite et les appréciant bien. Prévoyant que, tôt ou tard, les Espagnols établiroient chez eux des manufactures, et défendroient l'exportation de leurs laines, il consulta, en 1766, le Cit. *Daubenton*, pour savoir s'il seroit possible d'améliorer les laines de France, au point de suppléer aux laines étrangères pour les manufactures de draps fins.

Le Cit. *Daubenton* ayant fait espérer cette possibilité, *Trudaine* lui proposa de faire sur cet objet toutes les expériences qu'il jugeroit convenables, et lui en donna les facilités. Son choix ne pouvoit tomber sur une personne qui fût plus en état que le Cit. *Daubenton*, de sentir l'importance de l'entreprise, et d'exécuter un projet si intéressant : il falloit d'ailleurs un local favorable, des connoissances de l'économie animale, un

caractère très-patient, et un esprit exempt de préjugés ; le Cit. *Daubenton* ayant tout cela, M. de *Trudaine* et lui n'eurent pas de peine à s'entendre.

Montbar fut le lieu où le Cit. *Daubenton* se forma un troupeau : là il croisa des races, il épura celles du pays ; il rassembla des bêtes espagnoles, roussillonaises, etc. que le Gouvernement lui fit venir, et il se livra à une foule de recherches qui sont consignées dans ses écrits, et qui lui donnèrent des résultats satisfaisans.

Le bruit des expériences de Montbar y attira des amateurs ; le goût des améliorations de laine se propagea, et on vit bientôt de riches particuliers tirer d'Espagne quelques bêtes-à-laine superfine : le Cit. *Daubenton* lui-même fortifia ce goût, en cédant des animaux perfectionnés ou de race pure, quand il eut porté son troupeau au nombre qu'il vouloit conserver.

A peine eut-on formé à Rambouillet l'établissement d'une maison rurale, M. d'*Angiviller*, alors gouverneur de Rambouillet, plein de confiance dans les vues du Cit. *Daubenton* et dans les miennes, nous consulta l'un et l'autre : l'amour du bien qui l'animoit,

son ame sensible aux idées d'utilité qu'on lui présentoit, et quelques autres motifs aussi estimables, le déterminèrent aisément à faire demander au roi d'Espagne la liberté d'en exporter un troupeau de bêtes-à-laine superfine. Cette demande fut si bien accueillie, que le roi d'Espagne donna les ordres les plus précis pour que les animaux dont le troupeau devoit être composé, fussent en bon état, et eussent la laine la plus belle : à cette époque j'étois occupé, à Rambouillet, à des expériences d'agriculture, auxquelles l'éducation et l'amélioration des bestiaux n'étoient pas étrangères.

Au mois de Mai 1786, quatre cents bêtes, tant brebis que béliers, toutes bien choisies, partirent de la Vieille-Castille, sous la conduite d'un mayoral (chef de bergers) et de trois bergers ordinaires, traversèrent les montagnes, pénétrèrent dans la France, et, après plus de quatre mois et demi de marche, arrivèrent à Rambouillet, où je les reçus le 13 Octobre suivant.

Environ cinq semaines après leur arrivée, on s'aperçut que plusieurs animaux avoient la *clavelée* : cette maladie auroit causé de grands ravages, sans les précautions qui

furent prises ; elle enleva cependant trente-cinq brebis et soixante agneaux. Depuis cette époque, le troupeau n'en a point été attaqué, par les soins qu'on a pris de l'empêcher de communiquer avec d'autres, et d'écarter les autres des lieux qu'il parcourt.

Les bergers espagnols le gardèrent et le soignèrent pendant six mois, concurremment avec des bergers français. Après leur départ, il fut confié à des bergers français seuls, et surveillé par l'économe de la ferme, qui, à des connoissances agricoles très-étendues, joignoit un goût très-marqué pour les améliorations et les expériences.

Cette troupe s'étant progressivement accrue, on songea à faire participer les propriétaires et les cultivateurs aux bienfaits de l'importation. Des béliers et quelques brebis furent d'abord donnés et distribués à des particuliers ; mais dès qu'on s'aperçut qu'en les donnant on les faisoit regarder comme de peu de valeur, on prit le parti de les vendre chaque année. Les administrations provinciales, établies alors, en demandèrent, et elles eurent la préférence. Autant que ma mémoire peut me servir, il en fut envoyé dans la Bourgogne, dans la Bresse, dans le

Dauphiné , dans la Champagne , dans la Normandie , dans le Berry , dans le Poitou , dans la Picardie , dans la Brie , dans la Beauce , etc.

Les choses en étoient là , quand la révolution étant survenue , le troupeau se trouva bientôt , comme beaucoup d'autres objets , à la merci de l'ignorance qui gouvernoit , entre les mains de vils déprédateurs qui vouloient s'en approprier la valeur , et sur le point d'être vendu pour les boucheries. Ainsi le fruit de tant de soins , une acquisition qui avoit coûté beaucoup de frais , l'espoir de l'agriculture et l'utilité des manufactures , alloient être enlevés , et peut-être perdus pour nous à jamais : heureusement le bon génie de la France lui sauva ces regrets ; au milieu du désordre général pendant lequel on renversoit tout , les coups prêts à frapper le troupeau , furent suspendus. Une commission d'agriculture s'étoit formée ; les membres éclairés , probes , et amis du bien , qui en faisoient partie , s'attachèrent à la conservation du troupeau , et il fut confié à leur surveillance.

Si l'on doit quelque chose à ceux qui ont créé , on doit bien davantage à ceux qui ont empêché la destruction ; la position des

auteurs de l'importation du troupeau de pure race d'Espagne à Rambouillet, n'exigeoit d'eux aucun effort pour la solliciter; ils ne s'exposoient à aucun danger pour le faire arriver en France; ils n'avoient besoin que de quelques lumières pour l'acclimater, et le mettre en état de remplir le but qu'on se proposoit. Mais qui a connu les momens de la révolution, où l'esprit de destruction, maître absolu, frappoit de mort tout ce qui s'opposoit à ses moindres volontés, sentira combien il falloit d'adresse, de ressources et de courage, pour parvenir à arracher des mains dévastatrices une proie qu'elles tenoient déjà pour la dévorer.

Tels ont été l'origine et les progrès du troupeau de Rambouillet. Je ne puis mieux faire connoître son état actuel, qu'en insérant ici, dans son entier, un *Mémoire du Citoyen Gilbert* sur cet objet.

MÉMOIRE (1) sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses productions disponibles :

Lue à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, le 16 Messidor an 6 de la République Française, par F.-H. GILBERT, l'un de ses membres.

L'AMÉLIORATION de nos laines nationales, si long-temps l'objet des vœux stériles et des efforts infructueux des administrateurs les plus éclairés, tiendra sans doute une place distinguée parmi les événemens à jamais mémorables qui fixeront l'attention de la postérité sur la fin du dix-huitième siècle. L'époque de l'affranchissement du tribut honteux de près de 30 millions payés annuellement à l'étranger, en achat de laine par nos manufactures, sera marquée dans les fastes de la République, comme une des plus intéressantes qui auront signalé son berceau.

A la gloire de cette époque sera certaine-

(1) Les notes jointes à ce Mémoire, et terminées par C. L., sont du Cit. C. LASTEYRIE.

ment attachée celle du Cit. *Daubenton*, qui ; au mérite d'avoir rouvert une carrière si souvent abandonnée , a joint celui d'avoir démontré la possibilité de la parcourir ; la gloire de l'établissement national de Rambouillet , qui , depuis plus de douze ans , offre , sur un sol extrêmement ingrat , un troupeau aussi parfait qu'il soit possible d'en trouver en Espagne même , après avoir fourni les germes d'un très-grand nombre d'autres dont plusieurs promettent d'être , dans quelques années , en état de le rivaliser.

Plusieurs fois déjà les succès de cet établissement ont fixé l'attention de l'Institut ; j'ai pensé qu'il verroit , avec intérêt , une nouvelle preuve de la rapidité avec laquelle il s'avance vers le but de son institution.

Lorsque la souche , dont est sorti le troupeau de Rambouillet , arriva en France , elle étoit composée d'individus d'une beauté extraordinaire , et inconnue jusqu'alors dans tous ceux de la même race qu'on avoit tirés d'Espagne à différentes époques ; mais , choisis dans un grand nombre de troupeaux assez éloignés les uns des autres pour être distingués par des différences locales très-frappantes , ces animaux offroient une bigarrure

très-désagréable à l'œil , quoiqu'assez indifférente sous le rapport de la qualité : ces différences caractéristiques se sont fondues , en quelque sorte , dans les alliances successives des individus dans lesquels elles se montraient , et il en est résulté une race qui , peut-être , ne ressemble à aucune de celles dont étoit composé le troupeau primitif , mais qui certainement ne le cède en rien à la plus belle , sous le rapport de la taille , de la conformation , de la bonne constitution des animaux , de la finesse , de la longueur , de la douceur , du nerf et de l'abondance de la laine. Les manufacturiers et les marchands de laine qui se sont rendus à Rambouillet pour acheter le produit de la tonte de cette année , sont unanimement convenus de cette vérité , tout en se coalisant afin de l'obtenir à vil prix. La comparaison que j'ai faite , avec la plus scrupuleuse attention , de la laine du troupeau de Rambouillet avec les laines d'Espagne du commerce les plus estimées , m'autoriseroit même à regarder la première comme bien supérieure , si l'on ne m'assuroit que les laines d'Espagne , de la plus parfaite qualité , ne viennent jamais en France , mais sont exclusivement réservées pour la Hollande et l'Angleterre ;

l'Angleterre; assertion peu vraisemblable (1), et qui, si elle étoit exacte, assureroit une grande supériorité à nos fabricans, puisque celle de nos draps, sur les draps de fabriques étrangères, n'a été jusqu'ici contestée par personne. Toutes les laines d'Espagne du commerce que j'ai examinées, et même les *primes léonaises*, les plus estimées de toutes, m'ont paru contenir une quantité de jare bien plus considérable que les laines de Rambouillet, dont tout semble même annoncer qu'on parviendra bientôt à bannir entièrement ce poil dur, grossier, intraitable, et si nuisible à la fabrication.

Quelqu'étonnant que paroisse, au premier aspect, un succès aussi brillant, il est cependant facile de reconnoître qu'il est, en quelque sorte, l'effet nécessaire des principes qui ont présidé à la direction de cet établissement.

Le troupeau est distribué en autant de

(1) Les laines d'Espagne de première qualité s'exportoient, avant la révolution, autant en France qu'en Angleterre et en Hollande. La Hollande est le pays où les Espagnols vendent la plus grande partie des laines de seconde et de troisième qualité; j'ai dit que celles de la quatrième sortoient rarement d'Espagne. C. L.

divisions qu'il est nécessaire pour empêcher les animaux les plus forts de vivre aux dépens des plus foibles , et pour prévenir les accouplements prématurés , l'une des causes les plus actives de la dégénération des espèces. Autant que les circonstances ont pu le permettre , on ne lui a donné que des alimens de bonne qualité et dans une quantité réglée par une économie sage , aussi éloignée de la prodigalité que de la parcimonie. Le régime auquel on l'a tenu dans les bergeries , a été rapproché , autant qu'il a été possible , de celui des troupeaux d'Espagne , modifié d'après le besoin de combattre l'influence d'une atmosphère et d'un pâturage trop humides ; modifications qui n'exigent, ni grandes lumières , ni grands sacrifices , et qui mettent cette race dans les dispositions les plus convenables pour la rendre , en quelque sorte , inaccessible à l'influence des climats et des pâturages les plus opposés.

Toutes les années , une réforme sévère écarte du troupeau national toutes les bêtes qui , assez belles pour jeter les fondemens de l'amélioration dans les troupeaux des particuliers , ne le sont pas assez pour être conservées dans un établissement spécialement

consacré à relever, à repurifier, en quelque sorte, cette race précieuse dans tous les lieux où elle viendrait à s'altérer.

Presque toutes les toisons des béliers, âgés de plus de deux ans, ont pesé six kilogrammes et plus (de douze à treize livres); mais le poids moyen de toutes les toisons, tant des béliers que des brebis, n'a pas atteint tout à fait quatre kilogrammes (huit livres), défalcation faite de la laine du ventre et des crottins, que la bonne foi ne permet pas de laisser dans les toisons, et qui sont vendus séparément.

La laine en suint, sans avoir éprouvé aucun lavage, ni avant, ni après la tonte, a été vendue depuis 1 franc 50 centimes jusqu'à 1 franc 60 centimes.

La laine d'agneau s'est vendue 1 franc 25 centimes.

Les laines provenant de l'établissement national de Sceaux, dont le troupeau est formé de brebis tirées de divers départemens de la République, et de leurs productions avec des béliers espagnols, ont été vendues depuis 75 centimes jusqu'à 1 franc 45 cent.

Ce dernier prix a été celui des productions au premier degré de brebis des Pyrénées-Orientales, alliées à des béliers de race d'Espagne du troupeau de Rambouillet.

Il a été vendu en outre quatre-vingt-trois béliers et cinquante-sept brebis.

Le prix de plusieurs de ces animaux s'est élevé jusqu'à 120 francs : mais celui du plus grand nombre est resté beaucoup au-dessous. Aucun animal n'a été vendu moins de 50 fr. Le prix moyen des béliers a été de 64 francs : celui des brebis, de 80 francs.

Le produit total de cette vente a été de près de 20,000 francs.

Quelques précautions que j'aie prises pour rompre la coalition des marchands, et déjouer le projet d'obtenir la laine à vil prix ; quoique les particuliers qui nourrissent des troupeaux de la même race aient tous, sans exception, vendu leur laine fine moins cher que n'a été vendue celle de l'établissement de Rambouillet ; je suis cependant fondé à croire que cette dernière est restée de 15 centimes environ par cinq hectogrammes ou la livre, au-dessous de sa véritable valeur : mais si l'on observe que cette laine s'est vendue comptant ; si l'on

calcule le prix de l'intérêt de l'argent dans un moment où il est exorbitant ; si l'on remarque qu'elle s'est vendue *poids net*, c'est-à-dire, sans la déduction de quatre pour cent en usage dans le commerce; qu'elle s'est vendue en toison sans aucun triage, sans aucune autre soustraction que celle de la laine des ventres, qui même ne s'est vendue que 10 centimes de moins que l'autre ; que le déchet qu'éprouve au lavage cette laine, ainsi que toutes celles de la même finesse, est de soixante pour cent au moins ; que les marchands et les manufacturiers qui l'ont achetée étoient venus de très-loin ; qu'ils ont fait des frais de voyage qui ont diminué leur bénéfice ; qu'ils se sont chargés de tous les frais d'emballage, de transport, etc. ; on reconnoîtra que ce prix, foible au premier aspect, égale, si même il ne surpasse, celui des laines d'Espagne du commerce, qui se vend lavée, triée en trois qualités, dont la dernière, toujours la plus considérable, ne se paie que la moitié de la première, bien moins abondante ; qui se vend toujours enfin avec crédit de six mois, un an, dix-huit mois même, et les risques trop réels qu'entraîne souvent un aussi long crédit.

C'est sur-tout en comparant le prix des laines de Rambouillet, et le poids des toisons avec le prix et le poids des toisons de nos races nationales, que les avantages de l'amélioration se montrent dans out leur jour, puisque le poids moyen des toisons communes est au plus d'un kilogramme cinq hectogrammes (trois livres), et leur prix couvrant de 50 centimes les cinq hectogrammes (la livre) : d'où il suit que le prix moyen d'une toison commune n'est réellement que de 1 franc 50 centimes, tandis que celui d'une toison de Rambouillet est de 12 francs; ce qui établit le rapport de 8 à 1. Je sais qu'il existe dans quelques-uns de nos départemens une laine plus fine, qui se vend plus de 50 centimes les cinq hectogrammes : mais je sais aussi que les toisons y sont extrêmement légères; ce qui rétablit la proportion.

Les prix divers auxquels ont été portées les laines de l'établissement de Sceaux, suivant leurs qualités, offrent une preuve incontestable des heureux effets du croisement des béliers de Rambouillet avec des brebis françaises, en même temps qu'ils ont déterminé d'une manière précise le degré d'aptitude de chaque race à parvenir au plus haut point

d'amélioration. Le prix de la laine de la première génération des bêtes les plus dégradées, a été de moitié en sus de celui des bêtes communes du pays, c'est-à-dire, dans le rapport de 15 à 10 : mais comme le poids des toisons étoit à peu près double, il s'ensuit réellement une différence de près des deux tiers. Cette différence se montre bien plus grande encore dans les productions des brebis françaises de races plus distinguées, au point que la laine des métis au premier degré des brebis des Pyrénées-Orientales ne s'est vendue que 5 centimes de moins que la laine de la race pure ; tandis que celle de la seconde génération de brebis du Pas-de-Calais, d'Eure-et-Loir, de Loir-et-Cher, des Basses-Pyrénées, et quelques autres, ne s'est pas élevée au-delà de 1 franc 25 centimes.

Cette observation, qui me paroît d'une importance extrême, et qui suffiroit seule pour prouver que l'établissement rural de Sceaux n'étoit pas aussi inutile qu'on a voulu le faire croire au Gouvernement, pour le déterminer à le supprimer et à le vendre, cette observation me semble confirmer complètement l'opinion que j'ai cru devoir avancer dans un précédent mémoire sur les causes

de la lenteur de l'amélioration, et les moyens d'en rendre la marche plus rapide (1).

La conformation des bêtes-à-laine du département des Pyrénées-Orientales, leur taille, la qualité de leur laine, tout semble annoncer qu'elles ont la même origine que la race d'Espagne, à laine superfine, connue sous le nom de *mérinos*; cette opinion acquiert un nouveau degré de probabilité, si l'on se rappelle que le Roussillon a été longtemps une province d'Espagne. La dégénération qu'a éprouvée cette race précieuse par l'incurie, l'insouciance des propriétaires, et l'ignorance grossière des bergers, n'a pu effacer entièrement son caractère originel: elle a d'ailleurs été retardée par les avantages infiniment précieux du climat, et surtout des pâturages; avantages tels, que l'Espagne même n'en offre peut-être pas de plus favorables aux bêtes-à-laine.

(1) Le Directoire vient d'arrêter que les expériences commencées à Sceaux seroient continuées provisoirement à la ménagerie de Versailles et dans la ferme adjacente; la classe n'apprendra pas, sans intérêt, une nouvelle qui lui prouve toute l'importance que le Gouvernement attache au perfectionnement de l'économie rurale.

Si les trois cents soixante bêtes-à-laine de la race superfine d'Espagne, qui furent établies à Rambouillet en 1786, l'eussent été dans le Roussillon ; si cet établissement eût été mis sous la direction d'un homme versé dans la connoissance des principes et de la pratique de l'amélioration, je ne crains point de l'assurer, quelques années auroient suffi pour relever la race du Roussillon au niveau de la plus belle d'Espagne ; les bénéfices considérables qu'auroient faits les propriétaires, tant sur la quantité que sur la qualité de la laine, auroient bientôt dessillé tous les yeux, et l'amélioration se fût étendue rapidement ; pas un seul rejeton de ce troupeau n'eût été perdu pour la reproduction ; pas un bélier n'eût donné moins de cinquante agneaux, et la France posséderoit aujourd'hui plus d'un million de bêtes-à-laine améliorées, au point de suffire aux besoins de ses manufactures de draperies fines, et de les affranchir de la dépendance étrangère dans laquelle elles se trouvent encore engagées.

Les formes de la race d'Espagne, qui offensent les yeux de la tourbe des cultivateurs des départemens du centre et du nord de la République, et qui mettent le plus

grand obstacle à la propagation de cette race précieuse, eussent offert aux regards des cultivateurs du midi une supériorité qui auroit d'abord fixé l'attention même des plus ignorans. Peut-être l'amélioration eût-elle commencé plus tard dans le nord, mais elle y eût été bien plus rapide.

Ce que le Gouvernement n'a pas fait, il y a douze ans, il est encore temps de le faire; j'ajoute qu'il ne peut trop se hâter d'y procéder. Un article du traité de Bâle l'autorise à faire sortir d'Espagne, pendant cinq années consécutives, mille brebis et cent béliers. Qu'il se garde d'écouter les propositions intéressées de quelques particuliers qui demandent à être subrogés à ses droits, et qui s'offrent à répandre gratuitement ces cinq mille bêtes-à-laine dans la République, moyennant une somme considérable qu'on leur paieroit pendant quelques années. L'ignorance seule des principes de l'amélioration peut faire revenir à une mesure qu'on a tentée cent fois, et cent fois sans aucun succès; ce qui ne surprendra que ceux qui ne savent pas que le prix qu'on attache à ce qu'on possède, est toujours en raison de celui qu'on l'a payé, et que l'intérêt est incontes-

tablement le meilleur conservateur, de même que le propagateur le plus actif. Non-seulement cette mesure, jusqu'ici marquée par des écueils, échoueroit encore; mais je ne crains point d'assurer qu'elle détruiroit en un moment les fruits de douze ans d'amélioration, qu'elle porteroit le découragement dans tous les établissemens particuliers qui verroient s'avilir les animaux précieux qu'ils possèdent: leur conservation tient à des soins, à des sacrifices indispensables, mais dont la valeur rentre avec usure par le prix des laines, et sur-tout par celui des productions que ce débordement subit de bêtes de la même race, données gratuitement, ou abandonnées à vil prix, anéantiroit complètement (1).

(1) Je suis de l'avis du Cit. *Gilbert*, lorsqu'il avertit le Gouvernement de ne donner aucuns fonds aux personnes qui lui en demanderoient pour faire entrer en France des moutons d'Espagne; ce seroit une dépense inutile. Je n'approuve pas davantage les distributions gratuites: mais je pense que si quelques particuliers vouloient faire venir des moutons à leurs frais, soit pour les garder, soit pour les vendre, le Gouvernement ne devoit pas s'y opposer. Quelque grand que soit le nombre qu'on en exporte, le perfectionnement de nos races à laine fine n'en souffrira

Si le Gouvernement veut profiter de l'avantage que lui offre le traité de Bâle, et je crois qu'il doit le vouloir, il me semble qu'il n'a aucun besoin d'intermédiaires, qui, à coup sûr, mettront toujours leur intérêt à la place du sien, qui croiront avoir rempli leurs engagemens, lorsqu'ils auront extrait

aucun dommage. Les personnes qui feront venir ces moutons, ou ceux qui les achèteront de seconde main, n'emploieront à cette acquisition leurs fonds, quelque modiques qu'on les suppose, qu'avec l'intention d'en retirer du bénéfice; or on ne peut espérer ce bénéfice qu'en donnant, à cette race, les soins qu'elle exige. Ainsi, bien loin que cette spéculation soit nuisible à l'amélioration déjà commencée, il est évident qu'elle l'étendra, et que si elle s'exécute, il est à présumer que, sous peu d'années, nos manufactures pourront se passer entièrement des laines d'Espagne. C'est pourquoi je conseille encore fortement cette entreprise, qui sera aussi avantageuse aux particuliers qui l'exécuteront, que profitable à la République. Il est vrai néanmoins que l'introduction d'une certaine quantité de moutons *mérinos* fera tomber la valeur actuelle de ceux qui sont déjà en France, et pourra nuire aux propriétaires actuels, ainsi qu'à l'établissement de Rambouillet; mais admettre de semblables considérations, c'est étouffer le germe et les progrès de l'industrie. C. L.

d'Espagne un nombre déterminé de bêtes-à-laine ; tandis qu'il y a en Espagne presque autant de variétés dans les races qu'il y a de troupeaux, qu'on a souvent fait venir à grands frais de ce royaume des bêtes de très-peu supérieures à nos races les plus communes, et que tout ce qu'on avoit vu de plus beau en bêtes-à-laine d'Espagne, avant l'arrivée du convoi de 1786, ne méritoit en aucune sorte de lui être comparé.

Mais il faut, dit-on, de grandes avances, et les circonstances ne permettent pas au Gouvernement de les faire. C'est là, je crois, une très-grande erreur ; il faut très-peu d'avances, et il les faut pour très-peu de temps.

Quoique le Gouvernement soit autorisé à extraire à la fois mille brebis et cent béliers, il iroit directement contre le but qu'il se propose, s'il exécutoit en même temps une extraction aussi considérable ; ce n'est pas ici le cas d'imiter la nature, qui sacrifie des milliers de semences à la production d'un seul individu : en économie rurale, tout essai d'amélioration qui ne réussit pas est nuisible ; ce sont sur-tout les premiers essais dont le succès est important ; et pour assurer ce

succès, il ne suffit pas de préparer, il faut, en quelque sorte, tâter le terrain; il faut que le désir d'obtenir des bêtes-à-laine de race pure d'Espagne, précède leur arrivée dans les lieux où l'on croira utile de les introduire (1). Quelques esprits sont déjà préparés; mais on ne peut se flatter que ce soit le plus grand nombre. Deux cents béliers et quatre cents brebis distribués dans les départemens des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, des Bouches-du-Rhône et du Var, seroient, pour le moment, plus que suffisans: tout semble annoncer que les besoins devien-

(1) C'est pour cette raison que le Gouvernement ne doit point distribuer des moutons. Les personnes qui en auront envie, pourront les faire venir directement, ou les acheter de seconde main. Dans un moment où l'on est généralement convaincu de la nécessité et de la possibilité d'élever en France des moutons espagnols, il suffit au Gouvernement d'avoir un ou deux établissemens pour la propagation de cette belle race. C'est, pour ainsi dire, une pépinière à laquelle tout le monde peut avoir recours. Si elle n'eût pas existé, peut-être de long-temps aucun particulier n'eût élevé des moutons à laine fine. Le Gouvernement a réveillé l'attention des cultivateurs; il leur a facilité les moyens; en un mot, il a rempli sa tâche. Il doit actuellement *laisser faire*. C. L.

droient bientôt plus considérables ; mais le vrai moyen de les empêcher de naître seroit de les prévenir. C'est par une suite du même principe que, pour assurer la propagation et la conservation de ces précieux animaux, il faudroit les vendre, les vendre au plus haut prix possible, et jamais les donner ; ce qui, en annullant leur valeur d'opinion, détruiroit leur valeur réelle.

Quatre cents brebis et deux cents béliers bien choisis dans les troupeaux d'Espagne les plus renommés, coûteroient d'achat de 15 à 20 francs par tête : je suppose 20 francs, ce seroit 12,000 francs pour les six cents ; qu'on double cette somme pour les frais de voyage, de courtage, etc., je crois être magnifique ; c'est donc 24,000 francs dont il seroit nécessaire de faire l'avance. Mais comme je ne voudrois pas qu'un seul individu de ce troupeau fût donné à moins de 50 francs (1), et que je crois être certain

(1) D'après les frais d'achat et de voyage mentionnés au chapitre de *l'Introduction des moutons de race espagnole en France*, il résulte que les personnes qui tireront mille bêtes ou plus à la fois, feront un bénéfice considérable en les vendant 50 fr. et même bien au-dessous. La France, au lieu d'ac-

qu'ils trouveroient tous des acquéreurs à ce prix, il s'ensuit qu'il y auroit pour le Gouvernement un bénéfice de 10 francs par tête; ce qui lui donneroit un intérêt de 6000 francs pour une avance de 24,000 pendant quelques mois. Je sais fort bien que le Gouvernement Français n'a pas besoin d'un pareil stimulant; aussi ne rapporté-je ce calcul que pour le mettre en garde contre les prétentions exagérées des spéculateurs qui cherchent à se faire substituer aux droits de la Nation.

Auroit-on quelques doutes sur la certitude du débit que j'annonce au prix très-modéré assurément de 50 francs? Il seroit facile de s'en assurer à l'avance. Il suffiroit, pour cela, de publier dans les départemens que je viens d'indiquer, un avis sur cette expédition, sur les avantages qu'elle procureroit aux cultivateurs, à ceux sur-tout qui possé-
 deroient les premiers cette race précieuse,

quérir seulement six cents moutons, pourroit s'enrichir de deux, trois, quatre ou cinq mille bêtes. Il est facile de voir que le perfectionnement des bêtes-à-laine fine fera des progrès bien plus rapides, si au lieu de s'opposer à l'importation, le Gouvernement Français autorise, et même invite les particuliers à l'entreprendre.

en leur démontrant, par des faits, que le produit moyen de la dépouille d'un bélier est d'environ 15 francs, et qu'il peut donner cinquante agneaux dès la première année, et trois à quatre cents dans le cours de sa vie. Je crois qu'on en trouveroit beaucoup qui souscriroient volontiers pour placer 50 fr. à un pareil intérêt, lors sur-tout qu'ils n'auroient aucune avance à faire, et qu'ils ne seroient tenus à payer les animaux qu'en les recevant.

Un seul objet me paroîtroit, sinon nécessaire, très-utile du moins à ajouter à ce plan d'amélioration, pour l'assurer à jamais dans les départemens méridionaux : ce seroit l'établissement dans l'un des départemens indiqués, mais de préférence dans celui des Pyrénées-Orientales ou de l'Aude, d'un troupeau national destiné à conserver la race dans toute sa pureté primitive, à la perfectionner même, si cela étoit possible. Si un pareil établissement étoit formé dans une localité convenable, s'il n'étoit pourvu que des hommes et des choses nécessaires, je suis certain qu'il ne coûteroit rien au Gouvernement, qu'il pourroit même devenir un objet de produit peut-être considérable.

En attendant qu'on s'occupe de l'exécution d'un plan si simple, si sûr dans ses effets, qu'il est incroyable qu'on ne l'ait jamais tenté, j'apprends avec plaisir à l'Institut, que le Gouvernement a approuvé l'établissement à Pompadour, département de la Corrèze, d'une colonie du troupeau de Rambouillet. Il a été réservé à cet effet cinquante brebis et quatre béliers sur la partie du troupeau destinée à être vendue ; ce qui a diminué d'autant plus le produit de la vente, qu'on a réservé les animaux les plus parfaits.

Pompadour n'est pas assurément le point le plus favorable pour un semblable établissement, mais il ne laisse pas que de présenter de grands avantages ; il se rapproche du midi, où tout annonce que l'amélioration fera des progrès rapides ; il y existe un haras, à la tête duquel se trouvent des hommes éclairés ; les pâturages y sont sains et très-étendus ; l'entretien de ce petit troupeau n'entraînera presque aucune augmentation de dépense ; considération importante, qui, peut-être, lui fera trouver grace auprès des hommes ombrageux, qui, depuis quelque temps, ne cessent de représenter les établissemens ruraux appartenant à la Nation,

comme des gouffres où viennent s'engloutir des sommes énormes, et sans aucune utilité; tandis que, s'ils se donnoient la peine de prendre des informations avant d'assurer, ils seroient forcés de convenir que l'établissement de Rambouillet, que celui de Pompadour, se soutiennent avec le seul produit du territoire d'assez mince valeur sur lequel ils sont formés, et qu'il ne tient qu'au Gouvernement d'assurer le même avantage aux trois autres dépôts d'étalons, débris précieux des établissemens célèbres renversés par le vandalisme.

Éclairé sur les maux incalculables qui ont résulté de cette destruction, le Gouvernement repoussera les conseils de ceux qui sollicitent l'anéantissement de tous les établissemens consacrés aux progrès de l'économie rurale; il sentira combien est illusoire ce système de primes qu'on voudroit leur substituer. Des primes pour encourager l'agriculture ! Je ne crains point de l'assurer, l'admission de ce système seroit le tombeau du peu d'émulation qui subsiste; il coûteroit des sommes énormes, qui ne produiroient d'autre effet que d'accoutumer le cultivateur à d'autres bénéfices que ceux qui résultent

naturellement du cours ordinaire des productions rurales. Qu'on demande à tous les cultivateurs quelles sont les primes qu'ils croient propres à favoriser leur industrie et exciter leur émulation, tous s'écrieront : *Liberté, indépendance, débouchés sûrs et faciles, modération, et sur-tout répartition égale des impôts.* Que le Gouvernement assure à tous les améliorateurs de troupeaux le débit assuré de leur laine améliorée, qu'il trouve le moyen de les mettre à l'abri de la mauvaise foi des marchands et des manufacturiers, et qu'il leur vende ensuite, tout ce qu'il voudra, les germes précieux nécessaires à leurs expériences, je suis certain qu'ils ne s'en plaindront pas : bientôt il verra se former des établissemens particuliers en état de rivaliser les nationaux, et qui permettront de les supprimer. Déjà plusieurs cultivateurs, animés de cette louable ambition, marchent à grands pas vers un but aussi utile; je dois nommer parmi eux les Citoyens *Daubenton, Chanorier, Lamerville, Chabert, Livry, Dussieux, Périneau, Demaistre, Bourgeois, Leméle, Silvy* : mais ce sont ces cultivateurs même qui font les vœux les plus ardens pour la conservation du troupeau de Rambouillet,

qui leur sert en quelque sorte de point de mire.

Ce troupeau reste composé de vingt-huit béliers, de deux cents cinquante-six brebis adultes, de cent six brebis de dix-huit mois, qui ne seront fécondées que dans un an, et de deux cents vingt agneaux de l'année; en tout six cents dix bêtes, qui, par leur conformation, leur taille, la finesse, la longueur, la douceur et le nerf de leur laine, ne le cèdent en rien aux bêtes arrivées d'Espagne en 1786, si même elles ne leur sont supérieures.

I N S T R U C T I O N

SUR les moyens les plus propres à assurer la propagation des Bêtes-à-laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté ;

PUBLIÉE par le Bureau consultatif d'Agriculture du Gouvernement, et rédigée par F.-H. GILBERT, Membre de l'Institut national, Professeur, Directeur-adjoint de l'École Vétérinaire d'Alfort.

LE vœu si souvent, et toujours si infructueusement émis par les amis de l'agriculture et de la prospérité française, pour l'amélioration de nos laines nationales, commence enfin à se réaliser. Ce n'est plus dans le cercle étroit de quelques essais, que se trouve circonscrite cette importante régénération : il existe aujourd'hui, dans la République, plusieurs grands troupeaux de bêtes-à-laine de race pure d'Espagne ; un très-grand nombre de petits sont disséminés sur beaucoup de points de la France, et le développement de

ces germes précieux nous présage l'affranchissement prochain de l'énorme tribut que nos manufactures ont trop long-temps payé à l'étranger.

Nos cultivateurs ont enfin reconnu de quelle importance il étoit pour eux de substituer à leurs races avilies, misérables, dégradées, couvertes d'une laine peu abondante et grossière, une race forte, robuste, bien constituée, et revêtue d'une toison épaisse, fine, pesant jusqu'à dix et douze livres, et se vendant trois à quatre fois autant que la laine commune.

C'est à cette heureuse, mais un peu tardive conviction, qu'est dû le concours nombreux d'agriculteurs qui, depuis quelques années, accourent, de toutes les parties de la République, à la vente que fait faire le Gouvernement, des produits du superbe troupeau qu'il entretient à Rambouillet.

C'est avoir fait un grand pas, sans doute, que d'avoir conservé, sans la plus légère trace de dégénération, pendant douze années, un troupeau de la plus grande distinction, et d'en répandre, chaque année, les rejetons. Mais cet avantage seroit perdu, si, en disséminant des germes aussi précieux, le

Gouvernement ne prenoit pas le soin d'indiquer les moyens d'en assurer le succès.

C'est une vérité démontrée par mille et mille faits, et malheureusement trop peu connue, que les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, ne passent point d'un pays dans un autre sans éprouver un dérangement quelconque dans leur constitution et leur tempérament. Cette altération, plus ou moins sensible à raison des distances, ne cesse, pour l'ordinaire, que lorsque les animaux importés sont naturalisés avec le climat, le sol, les productions, et généralement avec toutes les circonstances locales du nouveau canton qu'ils habitent.

Quelque active que soit cette influence, elle peut cependant être modifiée par des soins calculés sur les différences qu'offrent entre eux le pays dont les animaux sont tirés, et celui dans lequel ils sont transplantés.

Une observation que l'on n'a pas assez faite, et sur laquelle il est de la plus grande importance d'insister, c'est que cette influence, si souvent funeste, l'est bien davantage lorsque l'émigration se fait du nord au midi, que lorsqu'elle a lieu du midi au nord.

C'est cette observation, et c'est elle seule

qui peut expliquer pourquoi des étalons danois de la plus grande distinction , ont constamment donné en France , en Espagne , et dans toutes les autres parties méridionales de l'Europe où on les a fait passer , des productions très-médiocres , pour ne rien dire de plus ; tandis que des barbes , des arabes , des syriaques , des turcs et autres étalons du midi , bien moins distingués dans leurs formes , ont régénéré toutes les races auxquelles on les a alliés (1).

C'est par cette observation , et par elle seule , qu'on peut expliquer pourquoi les animaux des régions les plus septentrionales de l'Europe , tels que le renne , l'élan , et même les hommes de ces régions glacées , ne peuvent exister sous les climats même tempérés. C'est par elle qu'on explique pourquoi les pays méridionaux ont été , dans tous les

(1) Les étalons *danois* dont il est ici question , sont les chevaux du Jutland , les premiers chevaux du monde peut-être , pour la beauté et l'élégance des formes , très-peu connus en France , où l'on désigne sous le nom de *danois* , les chevaux du Holstein , qui n'ont que du brillant , et manquent presque tous de solidité.

temps, le tombeau des hommes du nord, dont ils ont éprouvé tant de fois le débordement; pourquoi l'Amérique a dévoré et dévore encore journellement tant d'européens. C'est elle enfin qui rend raison de l'issue malheureuse qu'ont eue toutes les tentatives qu'on a faites pour améliorer les bêtes-à-laine de France, avec des béliers et des brebis tirés d'Angleterre et de Hollande, quelque beaux que fussent les germes employés à ces améliorations (1).

Dans les nombreux projets d'amélioration de nos laines, fournis au Gouvernement, je ne crois pas qu'il y en ait un seul où l'on n'ait pas proposé de relever nos races du midi avec

(1) Sur plus de vingt essais parvenus à ma connoissance, de béliers et brebis d'Angleterre, je n'en connois qu'un seul qui ait obtenu quelque succès : c'est celui des Cit. *Delporte*, à Boulogne-sur-Mer, sur un terrain et sous un climat qui ne diffèrent presque point de ceux de l'Angleterre. Ces cultivateurs intelligens ont même senti la nécessité de ne tirer de cette île que des animaux de la plus petite espèce; encore ont-ils fini par se convaincre qu'ils obtiendroient bien plus sûrement et plus promptement, avec des béliers espagnols, les résultats auxquels ils aspiraient.

des germes d'Espagne , et celles du nord avec des germes d'Angleterre : et ce système est fondé sur le besoin qu'ont de laine fine propre à la carde , nos manufactures de draperies ; et de laine longue et nerveuse propre au peigne , nos manufactures d'étoffes rases. Pour peu qu'on réfléchisse sur l'effet du climat méridional sur les animaux du nord , on n'hésitera pas à renoncer à cette chimère. On hésitera bien moins encore , si l'on réfléchit que de l'alliance d'un bélier espagnol avec une brebis flamande , artésienne , picarde , beaucerone , béarnaise , ou de toute autre race à laine longue et grosse , il résulte , et souvent dès la première génération , une production dont la laine , pour la longueur , la finesse et le nerf , ne le cède en rien à la plus belle d'Angleterre ; si l'on réfléchit que ce n'est qu'en alliant des béliers espagnols à leurs races communes , que les Anglais ont obtenu la laine dont ils sont si jaloux ; et qu'il est ridicule de croire que nous arriverons plus sûrement aux mêmes résultats avec des germes déjà altérés et en partie dégradés , qu'avec des germes purs et encore vierges.

Il ne peut entrer dans le plan de cette instruction , de rapporter tous les faits qui se

présentent en foule pour prouver cette influence des climats , et sur-tout de ceux du midi , sur les races du nord. On peut assurer que c'est à l'ignorance ou à l'oubli de ce principe , que doit sur-tout être attribué le peu de succès des essais si souvent tentés pour la restauration de nos races dégradées , et sur-tout de nos chevaux et de nos bêtes-à-laine. On a trop cru et l'on croit encore trop généralement , qu'il suffit de se procurer des souches d'une beauté parfaite ; on ne soupçonne pas même la nécessité de les amener peu à peu , et par des gradations ménagées avec intelligence , au régime adopté pour les animaux de la même espèce dans le pays où on les importe. On a soupçonné bien moins encore qu'il pût être utile d'attendre , pour en tirer race , que leur tempérament eût triomphé des atteintes imprimées par le changement de climat et de régime ; on a toujours paru croire , au contraire , qu'on ne pouvoit trop se presser de tirer des rejetons d'animaux aussi précieux. On a été étonné à la vue des productions informes qui en sont résultées , et l'on s'est hâté d'en accuser l'inaptitude , l'ingratitude du sol et du climat.

On a été cent fois frappé d'une sorte de

phénomène qu'on a vainement cherché à expliquer , et qui ne peut l'être qu'à l'aide de la théorie , que je me borne ici à indiquer. On a remarqué que les jumens étrangères transportées , quelle que fût leur beauté , alliées à des étalons aussi importés , donnoient des productions très - inférieures à celles qu'on obtenoit de jumens communes du pays accouplées avec les mêmes étalons étrangers ; effet nécessaire de l'influence du climat sur les germes , et par suite sur leurs productions , dont l'altération se trouve en raison composée de celle du père et de la mère , mais de la dernière sur-tout , dans le sein de laquelle elles se forment , se développent , et séjournent pendant une année.

A ces principes , dont la généralité embrasse l'amélioration de toutes les espèces , nous en ajouterons quelques autres , ainsi que quelques règles de pratique plus immédiatement applicables à la régénération des bêtes-à-laine. Ce n'est point un traité sur le gouvernement des moutons : l'excellent *Catéchisme des Bergers* , du Cit. *Daubenton* , que le Gouvernement a fait répandre , ne laisse rien à désirer à cet égard : réunir en quelques pages , et mettre sous les yeux des

cultivateurs , les principaux traits du plan de conduite qu'ils doivent suivre pour assurer leurs améliorations ; voilà tout l'objet de cette instruction.

I.

Des différentes voies d'amélioration.

On a proposé un assez grand nombre de voies d'amélioration ; mais il n'y en a réellement que deux entre lesquelles on puisse fixer son choix.

La première consiste à se procurer des béliers et des brebis de pure race d'Espagne , bien choisis ; à les placer convenablement ; à les multiplier entre eux , en écartant soigneusement du troupeau les mâles d'une race moins parfaite ; à leur donner enfin , et surtout dans les premiers temps de l'importation , quelques soins particuliers , dont on sera amplement dédommagé par les grands bénéfices qu'on ne tardera pas à en retirer.

Le second se réduit à acquérir des béliers espagnols , et à les allier à des brebis du pays. Cette dernière méthode arrive plus lentement à une amélioration complète ; mais elle y arrive tout aussi sûrement , et elle offre

l'avantage d'agir à la fois sur un très-grand nombre d'individus ; en sorte que le temps se trouve compensé par le nombre.

Elle exige à peu près les mêmes soins que la première , et il en est quelques autres qui lui sont particuliers.

On sent aisément que l'amélioration sera d'autant plus rapide , que les brebis communes dont on aura fait choix , seront plus parfaites dans leur espèce.

Si la race commune est grande , et couverte d'une laine longue , grosse et épaisse , l'amélioration sera plus tardive ; mais on se procurera une espèce forte , grande , et des toisons qui réuniront le poids à la finesse.

Sil'on commence avec une race petite , dont la laine ait déjà de la finesse , mais soit très-rare , telles que sont les races du ci-devant Berry , de la Sologne , et quelques autres , on arrivera bien plutôt à des croisés dont la laine sera égale en beauté à celle du père ; mais il faudra beaucoup plus de temps pour obtenir sa taille et sa conformation.

On peut , au reste , donner comme règle générale , qu'avec les brebis les plus grossières , alliées , de génération en génération ,

avec des béliers espagnols purs , on arrive à la perfection , au plus tard , à la quatrième génération.

Il n'est pas très-rare que dès la première , on ait des productions égales en beauté à leur père , non-seulement par la finesse de la laine , mais même encore par les formes : ce n'est là qu'un jeu de nature , qu'une exception qui ne détruit pas la règle qu'on vient d'établir ; il seroit dangereux de se laisser tromper par ces apparences séduisantes , et d'employer , dans son troupeau , à la reproduction , ces béliers du premier degré , quelle que puisse être leur beauté : les productions tenant tout aussi souvent , et plus souvent même peut-être , de leurs ascendans que de leur père , il pourroit en résulter , et il en résulteroit même très-probablement , une dégénération très-prompte. Cette tendance des productions vers les ascendans ne remontant jamais quatre degrés , on peut , sans inconvénient , employer à la reproduction les béliers du quatrième , s'ils ont d'ailleurs les qualités qu'on doit rechercher en eux , et qui seront bientôt indiquées. Tous les mâles des générations précédentes , seront , ou coupés , ou écartés soigneusement du troupeau , avant qu'ils soient

en

en état de se reproduire , et les femelles seront alliées à des béliers de race pure.

Des motifs très-puissans doivent déterminer les cultivateurs à faire marcher de front l'une et l'autre méthode , c'est-à-dire , à multiplier la race pure sans aucun mélange , et à travailler à se procurer un grand nombre de belles femelles par le croisement de béliers purs avec des brebis communes. C'est par ce procédé qu'ils seront toujours pourvus de superbes béliers , qu'ils ne seront plus obligés de recourir à Rambouillet , où l'on conserve la race dans toute sa pureté , et qu'ils auront même à vendre , chaque année , un certain nombre de béliers purs , très-propres à servir à de nouvelles améliorations , si les souches dont ils seront descendus sont douées des qualités requises.

Il est sans doute inutile d'observer que la première opération à faire lorsqu'on veut améliorer , doit être d'écartier du troupeau , ou de priver des organes de la génération , tous les béliers communs. On manqueroit entièrement son but , si on laissoit dans le même troupeau des béliers espagnols et des béliers du pays , ou d'autres moins parfaits que ceux d'Espagne.

I I.

Choix des Béliers et Brebis de race pure.

Ce ne sont point les caractères d'un beau bélier ou d'une belle brebis que je me propose d'indiquer ici , ces caractères étant aussi variés que les races disséminées sur tous les points du globe , et tenant infiniment plus aux caprices , aux fantaisies , aux habitudes des hommes , qu'à des idées réfléchies , qu'à des règles certaines sur le vrai beau : les beautés de la race espagnole , les signes auxquels on peut reconnoître sa pureté ; voilà ce qu'il entre dans mon plan de faire connoître ici.

La taille des bêtes-à-laine de pure race d'Espagne, varie depuis vingt-quatre jusqu'à trente pouces. On doit préférer les premières , dans tous les lieux où les pâturages sont maigres, le sol aride , et les subsistances supplétives rares. Il est de fait que , sur des terrains de cette nature , deux cents bêtes-à-laine de petite taille trouvent leur nourriture , où vingt de grande taille ne pourroient pas vivre ; ce qui est bien facile à concevoir , puisque des animaux de grande taille ayant besoin d'une plus grande quantité d'alimens, ne peuvent se la

procurer qu'en saisissant, à chaque fois, de plus fortes bouchées; ce qui n'est pas possible sur un terrain maigre, ou qu'en parcourant le terrain avec une célérité double, ce qui ne l'est pas davantage (1).

Le beau bélier espagnol de race pure, a l'œil extrêmement vif et tous les mouvemens prompts; sa marche est libre et cadencée; observation qui, je crois, n'a pas été faite, et qui est commune au cheval de cette contrée, et peut-être même à toutes les autres espèces, sans excepter celle qui tient le premier rang: la tête est large, aplatie, carrée; le front, au lieu d'être busqué et tranchant comme dans toutes nos races françaises, est sur une ligne droite, arrondi sur les côtés, et très-évasé; les oreilles sont très-courtes; les cornes très-épaisses, très-longues, très-rugueuses, et contournées en spirale redoublée; le chignon est large et épais; le cou court, les épaules rondes, le dos cylindrique, le poitrail large, le fanon descendant très-bas, la

(1) La race que possède le Cit. *Daubenton*, est petite, et l'expérience a démontré qu'elle réussissoit sur tous les terrains maigres, et qu'elle grandissoit dans les autres.

croupe large et arrondie , tous les membres gros et courts.

Son corps , trapu , est couvert d'une laine très-fine , courte , serrée , tassée , imprégnée d'un suint beaucoup plus abondant que dans les autres races ; elle s'étend sur toutes les parties du corps , depuis les yeux jusqu'aux ongles ; elle réfléchit extérieurement une couleur grisâtre , et quelquefois même noirâtre , due à la poussière et autres corps étrangers qui , s'attachant au suint dont la toison est imprégnée , forment une sorte de croûte rembrunie ; divisée avec la main , elle laisse appercevoir une laine blanche , frisée , dont les brins sont d'autant plus serrés , qu'elle est plus fine : on n'y découvre point , ou bien peu , de ces poils gros et durs qu'on connoît sous le nom de *jarre*.

Il arrive quelquefois qu'on n'apperçoit aucun brin de jarre dans la laine : mais si l'on examine , avec soin , les joues des béliers ou des brebis , on y remarque un très-grand nombre de petits poils plus gros que ceux du reste du corps , et réfléchissant une couleur gris-perlé très-brillante. Ces poils ne peuvent faire aucun tort à la toison ; mais il n'est pas rare de voir les béliers et les brebis dans lesquels

ils se trouvent, donner des productions dont la laine est jarreuse.

Dans les béliers de race bien pure, les festicules sont très-gros, très-pendants, et séparés par une ligne d'intersection parfaitement bien marquée.

On doit éviter que le bélier n'ait sur la peau la plus légère tache noire, l'expérience ayant démontré que ces taches s'étendoient dans les productions, et que quelquefois même il en provenoit des agneaux tout noirs. On porte le scrupule jusqu'à rejeter les béliers qui ont quelques taches noires sur la langue; ce qui n'est pas très-rare. Mais quelque ancienne que soit l'opinion qu'il en résulte des agneaux noirs ou bigarrés, je ne l'en crois pas moins une erreur. J'ai l'expérience que des béliers qui avoient quelques taches noires dans la bouche, n'ont donné que des agneaux très-blancs.

La brebis la plus belle est toujours celle dont les formes se rapprochent le plus des caractères qui constituent la beauté dans le mâle.

On doit, dans l'un et l'autre, s'attacher sur-tout à la vigueur. Outre les signes généraux qui l'indiquent dans toute l'habitude du

corps , l'agilité , la prestesse des mouvemens , il est facile de s'en assurer en saisissant l'animal par une des jambes de derrière ; s'il la tire avec force , que ses saccades soient brusques , promptes et long-temps continuées , on peut se dispenser de tout examen ultérieur ; si , au contraire , il ne retire point sa jambe , ou s'il ne la retire que foiblement , il importe beaucoup alors de l'examiner avec attention.

On met l'animal entre ses jambes ; on lui ouvre l'œil , que l'on comprime très-légèrement du côté du grand angle pour l'obliger à le renverser : si le blanc de l'œil est parsemé de vaisseaux sanguins bien marqués et d'un rouge vif , l'animal est sain pour l'ordinaire ; si au contraire les vaisseaux sont effacés , et que l'œil réfléchisse une couleur terne , blafarde ou bleuâtre , on peut assurer que l'animal porte le principe de la cachexie , connue sous le nom très-impropre de *pourriture*.

On court risque d'être trompé , lorsqu'on s'en rapporte , comme on le fait presque toujours , à l'état de l'œil pour s'assurer de cette maladie. J'ai vu des animaux , dans lesquels elle étoit à son dernier degré , avoir les vaisseaux veineux de l'œil aussi apparens que

dans l'état de la plus parfaite santé; cas, à la vérité, très-rare, mais que la fraude peut rendre beaucoup plus commun : il suffit de faire manger un peu d'avoine aux béliers ou brebis attaqués de pourriture, pendant quelques jours avant de les vendre, pour faire reparoître sur les yeux les petites veines qui, quelques jours auparavant, étoient entièrement oblitérées. On ne doit donc pas s'en tenir à ce caractère, mais examiner les lèvres, qui, dans la pourriture, sont souvent relâchées et pendantes; les gencives, qui sont jaunâtres, décolorées; la peau du corps, qui, au lieu d'être vermeille, réfléchit une couleur éteinte et blafarde; l'adhérence de la laine, qui, dans ce cas, cède au moindre effort, et sur-tout celle d'entre les cuisses et les épaules; enfin, l'état de la ganache, dont la peau est souvent infiltrée, et présente une sorte de tumeur aqueuse, connue vulgairement sous le nom de *bouteille*.

Plus les béliers et brebis sont couverts d'une laine fine et serrée, plus ils sont sujets aux maladies de la peau. Aussi la gale fait-elle des progrès très-rapides sur la race d'Espagne, si le berger néglige les premiers boutons qui se montrent. On les apperçoit aisément aux

petites mèches de laine qui sortent de la toison aux endroits répondant aux boutons de gale. S'ils n'existent qu'en petit nombre, ils ne doivent point empêcher d'acheter les animaux qui auront d'ailleurs les qualités qu'on recherche, et moyennant l'attention de les tenir séparés du troupeau jusqu'à ce qu'ils soient bien guéris ; ce qui, avec un berger diligent, n'exige guère que quinze ou vingt jours au plus (1).

(1) Il y a cent moyens de guérir la gale des moutons, et tous sont généralement bons. L'onguent mercuriel, l'onguent citrin, l'onguent vésicatoire, l'huile de cade, le goudron, l'essence de térébenthine, l'huile d'aspic, le tabac, ou mâché, ou macéré, ou bouilli, et beaucoup d'autres, la guérissent très-bien. Je connois des bergers qui, dès qu'ils apperçoivent un bouton de gale, se contentent de faire fondre un grain de sel dans leur bouche, et de laisser tomber quelques gouttes de leur salive, ainsi saturée de sel, sur le bouton, après l'avoir gratté. Il est rare qu'il soit nécessaire d'y revenir.

La gale est le fléau le plus redoutable des bêtes-à-laine fine ; je me suis assuré qu'elle avoit détruit la plupart des troupeaux qu'on a tirés d'Espagne à différentes époques ; elle est toujours due à l'incurie des bergers. Il y a plus de trois ans qu'on n'a aperçu

Quoiqu'avec quelques soins que nous indiquerons tout à l'heure, on puisse être assuré d'acclimater la race d'Espagne presque partout, et à quelque âge qu'on transporte les individus, il est certain cependant qu'on est bien plus sûr du succès en transportant les animaux jeunes. On préférera donc, autant qu'on le pourra, des béliers de deux ans, aux risques même de les perdre d'une maladie incurable à laquelle ils paroissent plus sujets que ceux du pays, et qui ne les attaque plus passé cet âge ; je veux parler du *tourni*, que, dans quelques pays, on connoît sous le nom du *lourd*, de la *lourderie*. Il est aisé de concevoir que, plus les animaux sont jeunes, plus il est facile de les plier, de les façonner au nouveau climat sous lequel on les transporte.

I I I.

Transport des Béliers et Brebis de race.

La conduite à tenir dans le transport est

un seul bouton de gale dans le troupeau de Rambouillet, et jamais cette maladie n'y a fait périr une seule bête : ce qui n'est dû qu'à la surveillance des bergers.

d'autant plus importante, qu'on a vu trop souvent des animaux infiniment précieux, périr, ou pendant, ou après le voyage, par l'effet de l'ignorance qui avoit présidé à leur conduite.

Ces animaux peuvent être conduits de deux manières, à pied et sur des voitures. Si le nombre est un peu considérable, et assez pour que les frais de conduite, répartis sur chaque individu, n'en augmentent pas beaucoup le prix, il ne faut point hésiter à suivre la première méthode, qui est la plus naturelle. Sans doute elle n'est pas la plus expéditive; mais la lenteur de la marche, surtout lorsque le transport se fait à de grandes distances, n'est pas sans avantages; elle prévient les transitions trop brusques, trop rapides; elle émousse peu à peu l'action trop active du climat et du régime nouveau. Mais cette méthode a le grand inconvénient d'exposer les bêtes à recueillir sur les routes le germe de quelques maladies désastreuses, du claveau sur-tout, la plus funeste, la plus meurtrière de toutes celles qui attaquent les bêtes-à-laine.

Cette considération, extrêmement importante, doit faire donner la préférence au

transport en voiture , lorsque le troupeau est composé d'un assez petit nombre de bêtes pour pouvoir être transféré de cette manière.

Dans l'un et l'autre cas , si l'on a le choix de la saison , on doit préférer celle dont la température est la plus douce , le printemps ou l'automne. Si l'on est obligé de voyager en été , on doit partir de très-grand matin , suspendre la marche dès que le soleil commence à prendre de la force , renfermer pendant tout ce temps le troupeau sous des abris où l'air circule librement , ou sous des arbres dont l'ombre soit assez épaisse pour le défendre des feux du soleil ; reprendre la marche dès que les rayons commencent à être moins brûlans , et la continuer jusqu'à la chute du jour.

Le troupeau doit être mené très-doucement , sur-tout dans tous les lieux où il trouve à paître : lorsqu'on rencontre quelques places où le pâturage est abondant , il est bon de s'y arrêter jusqu'à ce que les bêtes se soient remplies ; on regagne ensuite le temps qu'on y a passé , en accélérant un peu la marche.

Un troupeau ainsi conduit , ne doit pas faire plus de six lieues dans les longs jours ;

il est bon même qu'il en fasse moins, et surtout en commençant le voyage, s'il doit être long : il n'en peut guère faire que trois ou quatre pendant l'hiver. On ne doit se mettre en route, dans cette saison, que lorsque le soleil est sur l'horizon, et que les herbes commencent à se ressuyer. On ne coupe point la journée comme dans l'été : on la commence vers les neuf ou dix heures ; on la termine à quatre.

Pour peu que le conducteur ait mené des moutons, il lui sera facile de voir si ce qu'ils ont pris sur le pâturage, peut leur suffire. Cependant il est toujours sage de donner en route un peu d'avoine, ou de pois de brebis, ou de féveroles, ou de vesces, ou, au défaut de ces graines, du regain de luzerne, de trèfle, de sainfoin ou autres plantes douées éminemment des qualités nutritives. Les animaux voyageurs en soutiendront infiniment mieux les fatigues de la marche, et seront bien plus propres à résister aux effets du climat.

On les menera doucement ; on n'emploiera le chien que dans les cas où il devient absolument nécessaire. Les moutons espagnols sont en général bien plus timides que toutes les

autres espèces connues : le chien leur inspire une terreur dont ils sont toujours plus ou moins long-temps à revenir ; sa présence, sa voix seule les effarouche, au point qu'ils se précipitent les uns sur les autres, et perdent absolument la tête.

La route les échauffant beaucoup, il importe de les laisser boire par-tout où il se trouve de l'eau claire ; dans le cas contraire, on les fera boire dans des auges, aussitôt qu'on sera arrivé à la couchée. S'ils ont été conduits doucement, il n'y aura aucun inconvénient à les faire boire de suite ; s'ils paroissent échauffés, il sera bon d'attendre une demi-heure pour les abreuver.

Si le temps est beau et qu'on puisse mettre les moutons dans un enclos, ou qu'on puisse en former un avec des claies, et faire surveiller le troupeau pour éviter les accidens, on ne doit point hésiter à prendre ce parti, qui mettra les moutons à l'abri de la contagion qu'ils contractent si souvent sur les routes, mais sur-tout dans les bergeries des auberges où on loge pour l'ordinaire des moutons.

On évitera ces sortes d'abris le plus qu'il sera possible, n'y en ayant presque aucun

qui ne soit souillé par le virus du claveau, la plus éminemment contagieuse de toutes les maladies des bêtes-à-laine. Mais si l'on est obligé de loger son troupeau dans de semblables bergeries, on aura grand soin de recouvrir le sol d'une couche épaisse de litière.

Lorsqu'on trouvera un ruisseau, une rivière ou un abreuvoir dont l'eau soit claire, on n'hésitera point à y faire baigner les moutons; ce bain les rafraîchit, les délasse, et il purge la laine de toutes les particules virulentes qui auroient pu s'y attacher. On ne doit les faire baigner que lorsque la journée n'est pas trop avancée, pour qu'ils puissent se sécher entièrement. On sent aisément que si le temps étoit pluvieux ou froid, il faudroit se garder de faire passer les moutons à l'eau.

Dans le cas où ils paroîtroient fatigués, il conviendrait de les laisser reposer pendant un jour. On choisit, autant qu'on le peut, pour ce séjour, un lieu où le pâturage soit abondant et sain.

Quelques précautions qu'on ait prises pour les soustraire aux dangers de la contagion, il est prudent de ne les mêler avec d'autres

troupeaux qu'après les avoir menés seuls pendant quinze ou vingt jours , temps ordinairement suffisant pour le développement du claveau , lorsqu'ils en ont contracté le germe dans le voyage.

I V.

Choix des emplacements propres à l'éducation des Bêtes-à-laine de race d'Espagne.

L'humidité étant le fléau des bêtes-à-laine en général , tous les terrains où elle règne doivent être rejetés pour l'éducation des bêtes de race. Ce n'est pas que ces sortes de terrains ne puissent nourrir des bêtes-à-laine ; mais comme elles y engraisent promptement , et qu'elles sont ensuite attaquées de *la pourriture* , on ne doit y tenir des moutons que sous le rapport de l'engrais , et les changer tous les ans.

Quelque dangereux que soient les terrains constamment humides , ceux qui se dessèchent pendant l'été , le sont bien davantage encore. L'expérience a appris qu'un séjour de quelques jours sur un terrain de cette nature , suffisoit quelquefois pour perdre un troupeau entier.

On ne doit donc faire d'élèves, et sur-tout de bêtes-à-laine de race, que sur des terrains bien sains. Ceux qui présentent des pentes sont presque toujours préférables : l'herbe y est courte, rare, mais elle est substantielle, et convient à la constitution du mouton, qui est molle et lâche. Les genêts, les bruyères, les ajoncs, les fougères, qui ne croissent pas sur des terrains aquatiques, plaisent beaucoup aux bêtes-à-laine. En général, on doit préférer les terrains sablonneux, les crayeux, tous ceux qui laissent échapper ou filtrer les eaux, ou ceux qui se couvrent de chiendent, de fétuque ovine ou coquiole, de pimprenelle.

Voilà la règle générale, qui n'empêche pas qu'avec des soins on ne puisse élever avec succès la race espagnole, même sur des terrains un peu frais. Le parc de Rambouillet en offre l'exemple : jamais, avant 1786, on n'y avoit élevé de moutons qui n'eussent péri de la pourriture. Depuis que le troupeau espagnol y est établi, elle y est presque inconnue ; ce qui est dû à l'intelligence active du Cit. *Bourgeois*, régisseur de cet établissement, et au zèle éclairé du Cit. *François Delorme*, l'un des premiers bergers, sans contredit,

contredit, de la République, et non moins distingué par sa probité que par ses talens.

Parmi quelques pièces de terre élevées, en pente, saines, et très-propres aux bêtes-à-laine, le parc de Rambouillet en offre beaucoup d'autres plates, froides, compactes; plusieurs sont fraîches, et quelques-unes humides. L'usage de ces pâturages est tellement réglé d'après la saison, la température, l'heure du jour, la nourriture que les bêtes trouvent à l'étable, et plusieurs autres circonstances, qu'on prévient tous les dangers qu'entraîneroit nécessairement une administration moins prévoyante et moins éclairée. Il est tel pâturage que le troupeau ne parcourt jamais en sortant de la bergerie, tel autre où il ne fait que passer légèrement : dans l'un, il n'est conduit que pendant les jours humides; dans l'autre, que dans les grandes sécheresses : tel terrain peut être pâturé le matin, tel autre ne peut l'être qu'après-midi. Pour peu que les propriétaires veuillent se donner la peine de réfléchir sur les effets de l'humidité sur le mouton, et d'éclairer leurs bergers, ils seront assurés du succès, même sur des terrains qui ne réunissent pas les circonstances les plus favorables.

C'est d'après la nature de son terrain qu'on doit se déterminer à faire des élèves, ou à ne tenir des bêtes-à-laine que pour l'engrais, à préférer telle espèce à telle autre, etc. etc. Voilà la règle générale. Il est vrai de dire, cependant, qu'on a assez souvent un grand avantage à accommoder son terrain à la race qu'on désire multiplier; quelques fossés, des puisards, des saignées, une retenue d'eau, quelques changemens dans la culture, l'introduction des plantes fourrageuses, suffisent souvent pour opérer cette heureuse conversion. Au reste, quelle que soit la nature de son emplacement, quelque favorable qu'il puisse être au genre de spéculation auquel on s'est arrêté, on doit s'attendre à échouer, si on le charge d'un plus grand nombre d'animaux qu'il n'en peut nourrir.

V.

De la proportion qu'on doit observer entre les pâturages et le nombre de Bêtes-à-laine qu'on leur destine.

Il est facile de sentir qu'on ne peut établir sur ce point important que des règles extrêmement générales. On a déjà dit, dans cette

Instruction, que cent bêtes-à-laine de petite espèce, se soutenoient, s'engraissoient même sur des terrains qui ne pourroient faire vivre dix moutons de grande taille. La taille des animaux dont est composé le troupeau, est donc une des conditions qui doivent influencer sur la proportion à établir entre leur nombre et les pâturages. La culture des terres, leur assolement, l'étendue des jachères, l'existence des communaux, l'ouverture des prairies après la première coupe, la quantité de fourrages secs ou verts dont on peut disposer l'hiver, sont autant de circonstances d'après lesquelles on peut se régler. Dans les pays où existe encore l'usage désastreux du parcours (1), le nombre des bêtes-à-laine est assez généralement fixé à une tête par arpent que possède le cultivateur sur le territoire; dans quelques-uns, la proportion est d'une tête et demie. Ces proportions, beaucoup trop fortes dans quelques cantons, beaucoup trop foibles dans d'autres, prouvent l'impos-

(1) Il a été aboli dans tous les lieux où il n'étoit pas fondé sur un titre ou sur une possession autorisée par les lois et coutumes. (*Décret du 25 Septembre 1791*).

sibilité d'en déterminer une d'une manière fixe. Pour peu que le cultivateur ait d'intelligence, il connoîtra bientôt les ressources de son terrain ; mais on ne peut trop lui répéter qu'il y a infiniment moins d'inconvéniens à rester au-dessous du nombre des animaux que peut nourrir l'emplacement, qu'à le porter au-dessus, et que le succès des améliorations dépend essentiellement, et de l'abondance, et de la bonne qualité des nourritures (1).

V I.

De la nourriture des Bêtes de race.

La race d'Espagne s'accommode de toutes les plantes qui conviennent aux races communes. Je crois même avoir remarqué, et les bergers de Rambouillet m'ont confirmé cette observation, que les bêtes de race mangeoient plusieurs espèces de plantes que dédaignent

(1) Plusieurs cultivateurs de Rambouillet et des environs, qui se livrent à l'éducation des moutons de race d'Espagne avec un zèle digne des plus grands éloges, m'ont avoué que leur goût pour cette race les ayant portés à en avoir plus que ne comportoit leur emplacement, ils en avoient perdu beaucoup.

les bêtes-à-laine du pays. Il ne peut entrer dans le plan de cette Instruction, d'indiquer toutes les substances qui peuvent servir à la nourriture des moutons ; il suffit de dire que la luzerne, le trèfle, le sainfoin, les bons foins de prés hauts, mais avant tout les regains de luzerne et de trèfle bien récoltés, conviennent à merveille aux bêtes-à-laine de race.

Pendant la monte, on doit offrir un peu d'avoine aux béliers ; elle leur donne de la vigueur, et il est certain qu'ils en influent bien plus puissamment sur les productions, qui, tant pour la taille et la constitution que pour la qualité de la laine, tiennent davantage du père ou de la mère, selon que l'un ou l'autre est supérieur en vigueur. C'est surtout dans les alliances des béliers espagnols avec les brebis communes, que cette attention est d'une grande importance.

Un mois avant le part, il convient de donner aux brebis un peu de son, ou d'avoine, ou de pois de brebis, ou de féveroles, ou de toute autre espèce de grain ; et on les tiendra à ce régime jusqu'à un mois après, ou même plus tard, dans le cas où, à cette époque, les mères ne trouveroient pas dans les champs

une nourriture abondante, et si l'on n'y pouvoit suppléer par une suffisante quantité de bons fourrages à la bergerie. On offrira également un peu de son aux agneaux, lorsqu'ils seront en état d'en manger. On ne doit point être effrayé de cette légère dépense; on en est amplement dédommagé par la beauté et le prix des élèves. Au reste, ces supplémens en son, en avoine ou autres grains, doivent être relatifs à la qualité des pâturages: s'ils sont abondans et substantiels, les supplémens sont peu nécessaires; dans le cas contraire, ils sont indispensables.

L'usage du sel, trop peu connu en France, produit sur les bêtes-à-laine en général, et sur celles à laine fine en particulier, de très-bons effets, et l'on ne peut trop inviter les cultivateurs à l'adopter. On en donne une demi-once par jour à chaque individu, dans un peu d'avoine ou de son. On peut aussi le donner seul; les moutons en sont extrêmement avides.

V I I.

De la Boisson.

Dans un grand nombre de départemens, on n'abreuve jamais les bêtes-à-laine: il est

difficile d'imaginer une pratique plus désastreuse. Les troupeaux à laine fine doivent être abreuvés tous les jours; et s'ils sont bien conduits, qu'ils ne soient tourmentés, ni par les bergers, ni par les chiens; on ne doit pas craindre qu'ils s'abreuvent avec excès.

Les eaux claires, légères, courantes, sont celles qu'on doit préférer; mais, dans chaque canton, on se sert de celles qu'on a. Il faut seulement observer que s'il n'y en avoit que de corrompues, ou chargées de jus de fumier, il faudroit préférer de donner au troupeau de l'eau de puits dans des auges, des baquets. Il doit y en avoir dans les bergeries pendant tout le temps que ces animaux y sont retenus par l'effet de l'intempérie de l'atmosphère.

V I I I.

Des Abris.

On n'est point d'accord sur la nécessité de donner un abri aux bêtes-à-laine. Il est certain qu'à la rigueur elles peuvent s'en passer: l'exemple de l'Angleterre, et même de quelques-uns de nos départemens, où les troupeaux restent constamment à l'air, ne laissent aucun doute à cet égard; cette méthode a

d'ailleurs en sa faveur une autorité bien respectable, celle du Cit. *Daubenton*, qui a tenu constamment à l'air un troupeau de race d'Espagne, sans aucun abri, et sans qu'il en soit résulté aucune dégénération. Il est certain que les brebis sont vêtues de manière à résister aux froids les plus rigoureux. On ne peut se dissimuler cependant que le froid, ainsi que la chaleur extrême, ne les incommodent beaucoup; et j'ai vu, pendant les trop célèbres hivers de 1789 et de l'an 3, périr de froid un grand nombre d'agneaux, même dans les bergeries. L'expérience m'a appris, au reste, que les agneaux résistoient d'autant mieux aux effets du froid, qu'ils étoient mieux nourris, et que leurs mères étoient en meilleur état.

Les longues pluies étant infiniment plus contraires aux moutons que le froid, on a cru qu'il suffisoit de les en préserver, et en conséquence, on a conseillé des hangars, des appentis. Ces abris peuvent certainement suffire; mais je n'hésite point à leur préférer des bergeries assez spacieuses pour que les moutons n'y soient jamais serrés, assez élevées pour que l'air n'en puisse être altéré, assez bien percées pour qu'elles puissent être

traversées dans tous les sens par des courans d'air. Si des bergeries ainsi construites, sont placées sur un terrain bien sec, si elles sont attenantes à une cour close, un peu vaste, dans laquelle les moutons aient la faculté de sortir toutes les fois que leur instinct les y porte, si elles sont soigneusement nettoyyées, si l'on en renouvelle souvent la litière, on ne peut douter qu'elles n'offrent l'abri le plus sûr, le plus commode, le plus sain qu'on puisse se procurer, et dans tous les lieux, et pour toutes les saisons.

I X.

Du Parcage.

On n'est guère plus d'accord sur les avantages du parcage que sur ceux des bergeries, par la raison qu'on veut toujours généraliser des méthodes qui doivent varier à raison des circonstances locales. On peut parquer sans inconvénient, et même avec beaucoup de bénéfice, toutes les terres parfaitement saines, pourvu qu'on ne commence à parquer qu'après le temps des froids et des pluies, qu'on laisse les moutons à la bergerie pendant les premières nuits qui suivent la tonte, et qu'on

les y fasse rentrer toutes les fois qu'on est menacé de quelque orage, ou seulement d'une pluie un peu forte.

Au moyen de ces précautions, on prévient les rhumes auxquels sont si sujets les moutons pendant le temps du parc, le flux opiniâtre qui a lieu par les narines, connu sous le nom de *morve*, et plusieurs autres accidens qui sont l'effet de l'arrêt de la transpiration auquel le parcage expose si souvent les animaux (1).

X.

Conduite du Troupeau au pâturage.

Que le troupeau ait passé la nuit dans une bergerie ou dans l'enceinte d'un parc, il est de la plus grande importance de ne le jamais faire sortir avant que la rosée ne soit entièrement dissipée. Peu de bergers ont cette attention; dans la crainte que leur troupeau ne

(1) Il y a quelques mois que j'ai vu, dans un troupeau parqué sur l'Hauty, près Meulan, plusieurs moutons qui venoient de périr à la suite d'une pluie qui leur étoit tombée sur le corps quelques jours après la tonte. Je pourrais citer cent exemples de pareils accidens.

souffre de la faim , ils le font sortir de bonne heure , et le perdent. J'ai souvent observé que les moutons , laissés libres dans les pâturages , ne pâturent jamais l'herbe mouillée. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qu'on a enfermés pendant la nuit : pressés par la faim , ils dévorent avec avidité les plantes chargées de rosée. Cette nourriture , en relâchant les fibres , accélère l'embonpoint du mouton ; mais cet engrais factice est bientôt suivi de la *pourriture*. C'est donc sur-tout relativement aux troupeaux d'*élèves* qu'est indispensable la conduite qui vient d'être prescrite. Il est aisé d'imaginer que l'humidité dont les plantes seroient chargées , quelle qu'en puisse être la cause , doit produire plus ou moins le même effet que la rosée.

Lorsqu'on est forcé de faire sortir le troupeau par les temps humides , on doit toujours le conduire sur les terrains les plus élevés , dans les genêts , les bruyères , sur les côteaux les mieux exposés , et , autant qu'il sera possible , ne le conduire au pâturage qu'après avoir apaisé la grande faim avec des fourrages donnés au râtelier.

Les terrains bas et humides , ceux qui sont couverts d'eau l'hiver et se dessèchent l'été ,

doivent être interdits sévèrement aux moutons. Si l'on est forcé de s'en servir, on ne les doit laisser pâturer que vers le milieu du jour, lorsqu'ils sont parfaitement secs : encore doit-on avoir la précaution de n'y laisser, chaque fois, le troupeau que pendant un temps très-court.

Dans les grandes chaleurs, il est nécessaire de retirer le troupeau du pâturage pendant les heures les plus chaudes de la journée, et de lui procurer un abri, soit celui des arbres, soit celui d'une bergerie, dont on ne laisse ouvertes, dans ce cas, que les fenêtres qui sont opposées au soleil.

On peut établir, au reste, comme règle générale, que la température la plus modérée est celle qui convient le mieux au mouton, tant relativement à sa santé qu'à la beauté et à la bonté de sa laine. Un berger bien pénétré de ce principe, trouvera bientôt, pour peu qu'il soit intelligent, la conduite la plus propre à assurer la conservation de son troupeau.

Les pâturages les plus riches, les plus abondans en herbe, sont toujours ceux dont il faut se défier le plus : il est sur-tout extrêmement dangereux de faire paître les troupeaux

sur les prairies artificielles ; la luzerne , et le trèfle encore plus , occasionnent aux bêtes-à-laine des gonflemens qui les font périr en très-peu d'heures , pour peu sur-tout que ces plantes soient mouillées. On ne peut donc les écarter avec trop de soin de ces sortes de pâturages ; et si l'on est forcé de s'en servir , on doit seulement les parcourir , sauf à y ramener le troupeau plusieurs fois le même jour , et toujours pour quelques instans seulement.

Si , malgré cette précaution , on voyoit quelques bêtes gonflées , il ne faudroit pas hésiter à les jeter dans l'eau , à les faire courir : on leur donneroit à chacune un demi-verre d'huile ; et dans le cas où le gonflement ne diminueroit pas , il faudroit plonger une lame de couteau dans la panse , du côté gauche , immédiatement au-dessous des reins , entre les hanches et les côtes ; on procurera , par ce moyen , l'évacuation de l'air contenu dans cet estomac , ou il se dégage des alimens que l'animal a pris en trop grande quantité. Pour faciliter son évacuation , à mesure qu'il se développe , on introduit un tuyau de roseau , de sureau , ou une canule quelconque , de la grosseur du doigt , dans la

panse , par l'ouverture qu'on a pratiquée. On abandonne ensuite la plaie à la nature.

X I.

De l'Accouplement.

C'est une opinion qui , pour être générale , ne m'en paroît pas moins erronée , que les mâles les plus jeunes dans toutes les espèces , sont toujours les plus féconds , et ceux qui donnent les plus belles productions. Cela seroit incontestable , si , par mâles jeunes , on entendoit des animaux adultes et parvenus au terme de leur accroissement ; mais ce sont précisément ces derniers qu'on regarde comme moins propres à la reproduction. Cette opinion , contre laquelle s'élèvent les premiers élémens de la saine physique , n'est fondée que sur l'abus même qu'on fait des animaux trop jeunes. Il est évident qu'un bélier qu'on a épuisé à huit , à neuf mois , qui , à cet âge , a fécondé cent , et même cent cinquante brebis , comme j'en ai eu plusieurs exemples , il est , dis-je , évident que ce bélier n'est plus propre , l'année suivante , à la génération , ou du moins qu'il ne l'est pas autant qu'un bélier plus jeune. Mais si l'on n'em-

ploie les béliers que lorsqu'ils sont à peu près arrivés au dernier degré de leur accroissement, c'est-à-dire, lorsqu'ils touchent à la fin de leur deuxième année, il n'y a aucun doute qu'ils ne soient tout aussi féconds que des agneaux d'un an, qu'ils ne donnent de beaucoup plus belles productions, et qu'ils ne soient en état d'en fournir d'aussi belles jusqu'à l'âge de six ou sept ans, lorsqu'on ne donne à chacun qu'une trentaine de brebis, ou quarante au plus. Les productions provenant d'un bélier trop jeune, ne tardent pas à tendre vers la dégénération.

L'attention d'attendre l'âge adulte est peut-être d'une plus grande importance encore dans les brebis. Elles sont en état de produire à dix ou onze mois. Elles peuvent donner d'assez belles productions en les faisant saillir à dix-huit, à vingt mois : cependant lorsqu'on veut s'attacher à n'avoir que des bêtes d'élite, qu'on est curieux d'avoir de la taille, de la laine et de la finesse, il est nécessaire d'éloigner les brebis des béliers jusqu'à deux ans et demi, à moins qu'à dix-huit mois elles ne soient très-vigoureuses, et qu'elles n'aient pris toute leur croissance. Si quelques-unes de celles qui ne l'ont pas prise encore, se

trouvoient pleines , il ne faut point hésiter à leur ôter leur agneau immédiatement après le part , et à lui choisir une autre nourrice , sauf même à le nourrir avec le lait de vache ou de chèvre , dans le cas où l'on n'auroit pas de brebis disponibles. L'expérience a appris que la gestation fatigant infiniment moins que l'allaitement , les jeunes brebis , fécondées trop jeunes , n'éprouvoient aucune altération dans leur accroissement lorsqu'on leur retiroit ainsi leur agneau. On peut donc , lorsqu'on veut faire marcher très-rapidement son amélioration , et qu'on est jaloux en même temps d'arriver au plus haut point de perfection , employer à la reproduction , des agnelles de dix-huit mois , pourvu qu'on ait le soin de se procurer , en même temps , de bonnes nourrices de race commune , dont on livre les productions à la boucherie , si l'on n'aime mieux les élever avec du lait de vache ou de chèvre.

Lorsque les béliers et les brebis ont été ainsi ménagés , on peut , sans inconvénient , les employer à la reproduction ; les premiers jusqu'à sept à huit ans , les brebis jusqu'à onze ou douze. Il existe encore à Rambouillet des brebis arrivées d'Espagne en 1786 , qui alors avoient deux ou trois ans , et qui donnent
encore

encore de bons agneaux. Il est, au reste, nécessaire d'observer que cette longévité est particulière à la race d'Espagne : les races françaises vieillissent beaucoup plutôt.

On est encore moins d'accord sur l'époque la plus avantageuse pour l'accouplement, que sur l'âge des individus qu'on accouple. Dans la plus grande partie des exploitations, les béliers, ou plutôt le bélier (car il est très-rare qu'on en ait plus d'un, quelque nombreux que soit le troupeau), reste toute l'année avec les brebis. Toutes sont, pour l'ordinaire, fécondées ; mais les agneaux naissent à des époques différentes ; il en résulte beaucoup d'embarras pour les bergers ; d'ailleurs les béliers s'énervent ; aussi est-on, dans ce cas, obligé de les changer tous les ans. Comme c'est vers les premiers jours de Thermidor que les brebis commencent à entrer en chaleur, il s'ensuit que les agneaux naissent, pour la plupart, dans le courant de Nivôse, c'est-à-dire, à l'époque la plus froide de l'année, et où les pâturages offrent le moins de ressources ; inconvénient très-grand, si l'on n'est à même d'y suppléer par d'abondantes nourritures sèches, ou même fraîches, telles que les racines de toute espèce, les choux, etc.

dont doivent toujours se pourvoir abondamment tous les cultivateurs qui veulent s'attacher à l'éducation des moutons.

Dans les parties septentrionales de la France , on ne met les béliers avec les brebis qu'à la fin de Vendémiaire ; et la plupart des écrivains agronomiques ont préconisé cette pratique , qui peut être fort bonne au nord , où les brebis entrent beaucoup plus tard en chaleur , mais qui pourroit avoir beaucoup d'inconvéniens dans les pays moins septentrionaux.

Le vœu de la nature est que les brebis soient fécondées à l'époque où elles commencent à entrer en chaleur ; et si des considérations particulières déterminent à reculer cette époque , ce seroit une erreur de croire qu'elle puisse l'être beaucoup sans de grands inconvéniens.

Quoique les brebis redeviennent en chaleur , quinze jours , un mois , deux mois même après que les premières chaleurs sont passées , il n'est point du tout certain que la fécondation soit alors aussi sûre , et que les brebis offrent , à la seconde ou troisième chaleur , les conditions auxquelles tiennent la force , la bonne constitution du fœtus. J'ai remarqué

du moins, et cent autres ont fait la même remarque, que lorsqu'on donnoit aux brebis le bélier long-temps après les premières chaleurs, beaucoup n'étoient point fécondées; et il est d'expérience générale, que les agneaux les premiers nés, sont constamment plus vigoureux, qu'ils parviennent sur-tout à une taille plus élevée que ceux nés les derniers.

L'analogie vient encore à l'appui de cette opinion : les jumens, dont on laisse passer la chaleur au printemps, redeviennent souvent en chaleur en été, et souvent en automne. Mais si on les fait saillir à cette époque, il n'est point rare qu'elles ne retiennent pas; et lorsqu'elles retiennent, leurs productions sont constamment plus foibles et moins belles que celles du printemps.

Ces observations doivent suffire pour faire sentir que l'époque de l'accouplement est soumise à des circonstances locales, et qu'on ne peut guère donner d'autre règle générale à cet égard, si ce n'est qu'on ne doit jamais s'éloigner des voies de la nature, sans un très-grand intérêt; qu'il est un terme au-delà duquel on ne pourroit s'en écarter sans de très-grands inconvéniens, et qu'il est même rare qu'on soit forcé de s'en éloigner, si, au

lieu de compter sur les ressources très-incertaines du pâturage d'hiver , on se procure d'abondantes nourritures par la culture des racines et des autres plantes fourrageuses.

C'est d'ailleurs par l'intermède de ces cultures précieuses , qu'on peut prévenir les effets , si généralement funestes , du passage trop brusque de la nourriture sèche à la nourriture verte , et de celle-ci à la première.

X I I.

Du Sevrage.

Une nourriture abondante et saine étant la condition la plus essentielle de l'amélioration des troupeaux , et toutes les autres relatives aux soins à donner aux mères et aux agneaux , étant les mêmes que pour les troupeaux de race commune , on ne s'arrêtera qu'au sevrage , qui , sous le rapport de la restauration des races , exige des précautions particulières.

Les agneaux ne doivent téter que cinq à six mois au plus : à cette époque , non-seulement il faut les séparer d'avec les mères , qu'ils épuiseroient , mais on doit séparer des femelles tous les mâles non châtrés ; autrement

ils s'énerveroient avec les agnellettes : quelques-unes seroient fécondées ; les uns et les autres resteroient petits , mal conformés ; les productions le seroient bien plus encore , et bientôt la dégénération seroit complète. On ne peut donc prendre trop de soin pour empêcher que les béliers et brebis ne servent à la reproduction avant d'avoir pris tout leur accroissement ; ce qu'on ne peut obtenir qu'en formant deux troupeaux , l'un des mâles entiers , et l'autre des femelles ; il est même de la plus grande importance d'en former , pendant la monte , un troisième composé uniquement des femelles qu'on veut soustraire à l'accouplement.

Les propriétaires qui ont plusieurs domaines rapprochés , feront très-sagement de n'avoir sur chacun que des individus d'un seul genre. On se procure les mêmes avantages sans frais , en s'entendant avec ses voisins , ou mieux encore , quand on a des terres encloses dans lesquelles on puisse laisser paître séparément les individus des diverses classes , sans craindre qu'elles se mêlent et se confondent. Ces parcs offrent de si grands avantages , ils épargnent tant de dépenses , qu'on ne peut trop conseiller aux cultivateurs de

s'en procurer : ce qui est presque toujours facile.

Une attention de la plus grande importance pour le succès du sevrage , tant pour les brebis nourrices que pour les agneaux , c'est de l'effectuer peu à peu et par gradation : lorsqu'il se fait brusquement , il en résulte souvent des engorgemens laiteux dans les mamelles des mères , et les agneaux mis sans transition à la nourriture sèche , dépérissent sensiblement.

X I I I.

De la Castration.

Il y a plusieurs manières de faire la castration ; toutes sont bonnes , et le sont à peu près également : aussi ne doit-il être parlé ici de la castration que relativement à la question de savoir si on doit y soumettre les béliers métis , et à quel degré on peut les regarder comme purs , et les employer avec sûreté à la génération.

Les productions provenant de deux animaux de race différente , tiennent toujours plus ou moins de l'un et de l'autre.

Il arrive quelquefois , mais très-rarement , que dès la première génération , la production

tient tellement du père, qu'il est difficile d'apercevoir des différences très-sensibles.

Il semble, au premier aspect, qu'un premier produit mâle de cette beauté, peut être employé à continuer l'amélioration; mais c'est une vérité prouvée par mille faits, dans toutes les espèces, que les productions tiennent quelquefois plus de leur aïeul, ou même de leur bisaïeul, que de leur père. Or, tous les ascendans maternels de cette production métis étant de race commune, il seroit très à craindre que les caractères de cette race ne se reproduisissent dans les descendans.

Cet inconvénient, de la plus grande importance dans une entreprise d'amélioration, ne cesse d'être à craindre que dans les métis du quatrième degré. S'ils ont toutes les qualités de la race pure, et qu'ils aient d'ailleurs la conformation que l'on doit rechercher dans un étalon, on ne doit point hésiter de s'en servir; jusque-là, quelque beaux qu'ils puissent être, il faut, ou les priver des organes de la génération, ou les éloigner de son troupeau avant qu'ils soient en état de se reproduire; car si l'on se bornoit à les tenir séparés, il seroit fort à craindre qu'il ne s'en échappât quelques-uns qui, se mêlant parmi les brebis,

pourroient les féconder , et reculer ainsi le terme vers lequel on tend.

Que ces métis , même ceux du premier degré , soient infiniment plus propres à la régénération que les béliers communs , qu'ils soient même capables d'apporter une amélioration très-sensible dans les troupeaux à laine grossière auxquels on les allie , c'est une vérité incontestable : mais la seule conséquence qu'on en puisse tirer , c'est qu'on ne doit employer des métis que lorsqu'on éprouve une impossibilité absolue de s'en procurer de purs. On ne peut nier cependant qu'une considération puissante ne milite en faveur de la conservation des métis ; c'est l'intérêt qu'ont tous les cultivateurs éclairés , de voir disparaître , le plus promptement possible , la répugnance qu'ont les cultivateurs à adopter des animaux dont les formes s'éloignent de celles auxquelles ils sont habitués à attacher l'idée de beauté. Si tous les métis nés en France depuis vingt ans , avoient été conservés pour la propagation , on peut assurer qu'il n'y auroit presque aucun troupeau qui n'eût aujourd'hui plus ou moins de sang espagnol : les yeux se seroient accoutumés peu à peu aux formes de cette race ; on auroit

bientôt changé d'idée sur les vrais caractères de la beauté, dont on auroit trouvé le type dans les béliers purs espagnols; et ce type seroit enfin devenu le but vers lequel se seroient dirigés tous les regards, qui se fixent constamment vers les objets qui offrent des débouchés sûrs et faciles, bien plus que sur ceux qui présentent de grands bénéfices, mais qui peuvent être éventuels.

L'intérêt général, comme l'intérêt particulier, se rencontrent donc dans la conservation des métis; mais, on ne peut trop le répéter, on ne doit les garder que lorsqu'on est à même d'empêcher qu'ils ne communiquent avec les brebis pures dont on a composé son troupeau; autrement, on ne feroit que des pas rétrogrades.

X I V.

De la Tonte.

Plus une toison est fine, serrée, tassée, et régulièrement étendue sur toute la surface du corps, plus il importe de soustraire aux effets de l'intempérie de l'air, les animaux qu'on vient d'en dépouiller. Les grandes chaleurs ne sont pas moins à craindre dans cette circonstance, que le froid et l'humidité. La

température la plus modérée est donc celle qu'on doit chercher à procurer aux moutons de race, pendant les premiers jours qui suivront la tonte : s'ils sont au parc, il importe de les en retirer, pourvu toutefois qu'on puisse les tenir sous des hangars, ou dans des bergeries parfaitement bien aérées; car, dans le cas où l'on n'en auroit que de basses, d'étroites, d'étouffées, il y auroit bien moins d'inconvénient à laisser les animaux en plein air.

Le même principe doit faire proscrire, pour les bêtes de race, la méthode de laver les laines à dos; méthode qui peut-être même doit être proscrire pour toutes les races, ne présentant presque aucun avantage, et offrant, au contraire, des inconvénients majeurs. Il ne faut que les premières notions de la physique animale, pour sentir quels doivent être les effets d'une toison imbibée d'eau, qu'on laisse se dessécher sur le corps d'un animal auquel l'humidité est plus funeste qu'à aucune autre espèce connue. La qualité, la conservation de la laine, ne sont pas moins intéressées que la santé des individus, à la proscription de ce procédé, qu'on ne suit, dans beaucoup de lieux, que par l'effet de l'habitude routinière qui retient tant de cultivateurs

dans l'ornière qu'ils ont trouvée tracée sur leur chemin.

X V.

De l'amputation des cornes et de la queue.

Les cornes, que la nature a données au bélier pour se défendre, lui deviennent non-seulement inutiles, mais encore incommodes et nuisibles dans l'état de domesticité; elles l'empêchent d'engager sa tête entre les fuseaux du râtelier, pour éplucher la paille, dont il ne mange que l'enveloppe extérieure, et pour chercher les épis et les brins d'herbe qui s'y trouvent mêlés; elles blessent très-fréquemment les brebis dans le passage des portes; et il n'est pas rare qu'elles deviennent funestes aux béliers dans les combats qu'ils se livrent entre eux.

Il y a deux manières d'amputer les cornes: on se sert de la scie; on se sert du ciseau. Dans le premier cas, on emploie une scie à main très-*friande*; les scies anglaises à poignée, sont les plus commodes pour cette opération. Un homme tient ferme la tête du bélier; un second fait l'amputation, qui ne demande qu'un instant très-court, lorsque l'opérateur sait se servir de la scie.

L'amputation par le ciseau, dont se servent les Espagnols, est moins simple. On creuse une fosse de la longueur et de la largeur d'un mouton, on lui donne cinq ou six pouces de profondeur; on en creuse une seconde moins large à l'un des bouts de la première, avec laquelle elle forme une croix. On place dans cette dernière fosse, qui est peu profonde, un madrier qui doit servir de point d'appui pour soutenir la tête du béliet, qu'on renverse sur le dos, dans la fosse qui forme l'arbre de la croix. Un homme s'étend à plat ventre sur le béliet; il appuie fortement la tête de l'animal sur le madrier, d'une main, tandis que, de l'autre, il tient empoigné un long et large ciseau, pesant quatre ou cinq livres, qu'il fixe successivement sur les cornes, et sur lequel un second homme assène un ou deux coups d'un mail de bois, ce qui suffit pour emporter très-net la partie de la corne qu'on a dessein de retrancher. L'appareil qu'exige cette méthode, doit lui faire préférer celle de la scie.

C'est à un an que se fait ordinairement cette opération. Il n'est pas rare que les cornes, en repoussant, viennent à toucher quelques parties de la tête, qu'elles gênent

beaucoup, dans lesquelles même elles finiroient par s'enfoncer, si l'on n'avoit l'attention de faire une seconde amputation.

La queue est, dans le mouton, un fardeau à peu près inutile et incommode. La queue se charge d'ordures qu'elle dépose en grande partie sur la toison. Les Anglais, les Espagnols, et généralement tous les peuples qui se sont attachés à l'amélioration des laines, ont grand soin de retrancher la queue à leurs bêtes-à-laine; ils prétendent d'ailleurs que le retranchement de la queue, en déterminant la nourriture du côté de la croupe, contribue à l'arrondir. En mettant de côté cette opinion, qui tient peut-être à une illusion d'optique, il est certain que cette opération présente assez d'avantages pour n'être pas négligée. On attend, pour couper la queue, que les agneaux aient trois ou quatre mois: on la coupe à trois ou quatre pouces de son origine; il ne seroit pas sans danger de la couper trop près.

X V I.

Du Désuintage des laines.

Cette humeur huileuse qui s'échappe de toutes les parties de la peau du mouton, qui

enduit tous les filets de laine, s'oppose à leur desséchement, et empêche l'eau des pluies de les pénétrer. Le suint est bien plus abondant, bien plus adhérent sur-tout dans les laines fines que dans les laines communes. Ces dernières lâchent fort bien leur suint dans l'eau tiède, ou même simplement échauffée par la chaleur de l'atmosphère, tandis que les premières en sortent à peu près aussi grasses qu'avant d'avoir été soumises à son action. Dans l'impossibilité d'obtenir un dégrais complet, les cultivateurs se voient forcés de vendre leur laine en suint aux marchands, qui profitent de cette circonstance pour les rançonner, soit qu'ils ignorent le véritable déchet qu'éprouvent ces laines au lavage, soit que le connoissant bien, ils se plaisent à l'exagérer aux yeux du cultivateur, afin d'obtenir sa laine à vil prix. Il est aisé de sentir combien il importe aux progrès de l'amélioration, de faire cesser un ordre de choses aussi funeste, en indiquant aux améliorateurs le moyen le plus propre à débarrasser la laine des substances grasses et autres corps étrangers dont elle est souillée. Il est peu de procédés que je n'aie essayés : voici celui qui m'a réussi le mieux ; quoique son succès

tienne essentiellement à la perfection d'un assez grand nombre d'opérations, on s'assurera par la pratique, qu'il est simple, facile et très-peu dispendieux. Ces opérations, qui sont toutes utiles, et quelques-unes indispensables, consistent à *battre la laine*, à *l'ouvrir*, à *la trier*, à *la faire tremper*, à *la soumettre au bain chaud*, à *la laver*, à *l'égoutter*, à *la sécher*. La perfection du lavage tient beaucoup au choix du temps; on doit, autant qu'on le peut, ne le pratiquer que depuis l'époque de la tonte jusqu'au mois de Brumaire exclusivement : plus tard, l'eau trop froide détacheroit mal le suint, et la dessiccation de la laine éprouveroit des difficultés, exigeroit un temps et des manipulations qui augmenteroient la dépense, et nuireroient à la blancheur de la laine.

La veille du jour où l'on se propose de laver, on déploie, l'une après l'autre, les toisons sur une grande claie soutenue sur des tréteaux; on les bat légèrement avec deux baguettes unies, et on les secoue, afin d'en séparer la poussière et les particules de fourrages qui s'y trouvent engagées; ce qu'on n'obtient jamais que très-imparfaitement : on enlève à la main toutes les mèches de laine

chargées de crottin, que l'on met à part pour les laver séparément ; lorsque dans la toison il se trouve quelques parties collées, poissées, ou tellement mêlées qu'on ait à craindre qu'elles soient difficilement pénétrées par le bain, on ouvre cette laine avec les doigts, et, dans le cas d'insuffisance des doigts, avec des mains de fer qui ne sont que des espèces de fourchettes à doigts courts, écartés, recourbés, dont on arme ses deux mains à la fois. Trois ou quatre minutes au plus suffisent pour toutes ces opérations, à un ouvrier un peu habile. On jette alors la toison dans un cuvier proportionné à la quantité de laine fine qu'on a à laver : lorsqu'on n'a pas de cuvier assez grand, on en prend plusieurs ; on peut les suppléer par de vieux tonneaux ou tous autres vaisseaux d'une grande capacité. Lorsqu'ils sont pleins de laine bien foulée, pour épargner les vaisseaux, on y jette de l'eau chauffée à trente-cinq ou quarante degrés : il n'y auroit aucun inconvénient à porter la chaleur jusqu'à cinquante ; mais ce seroit du combustible inutilement employé. On continue d'y verser de l'eau jusqu'à ce qu'elle s'élève au niveau des bords des vaisseaux ; on y laisse tremper la laine jusqu'au

lendemain

lendemain matin, qu'on procède au lavage : ce trempage ne doit pas durer moins de huit à dix heures ; mais il pourroit être prolongé jusqu'à vingt-quatre sans inconvénient ; avantage précieux dans les circonstances où l'intempérie inattendue de l'atmosphère oblige de différer le lavage.

Lorsqu'on peut disposer ses cuiviers près du lavoir, on s'évite l'embarras du transport de la laine et de l'eau dans laquelle elle a trempé : la première se transporte dans des sacs ou des paniers, comme le linge lessivé ; la seconde dans des vaisseaux clos. C'est cette eau chargée de suint, qui est le premier agent du désuintage des laines ; aussi doit-on la ménager, et pour cet effet en laisser le moins possible dans la laine qu'on met dans les sacs ou les paniers.

On dispose près du lavoir, sur des fourneaux, une ou plusieurs chaudières, suivant leur capacité et la quantité de laine qu'on veut dégraisser ; on les remplit d'eau de suint jusqu'aux deux tiers environ ; on pousse le feu jusqu'à ce que l'eau ait acquis une chaleur de cinquante à soixante degrés du thermomètre de *Réaumur* : la précision n'est pas

indispensable ; mais une chaleur moindre que celle de cinquante degrés est insuffisante pour détacher le suint ; au-dessus de soixante elle le fixe en quelque sorte , crisper la laine , et la rend dure et cassante. On reconnoît aisément sans thermomètre le degré le plus convenable ; c'est celui où l'on commence à ne pouvoir plus laisser ses mains dans l'eau sans se brûler.

Lorsque l'eau est à ce point de chaleur , on y jette un quart de toison ou la moitié , suivant la capacité de la chaudière et le poids de la toison : moins on met de laine à la fois dans la chaudière , plus le désuintage est parfait ; on la remue avec un bâton bien lisse , ou mieux avec une fourche de bois qui ne présente aucune aspérité : on doit se borner à soulever la laine continuellement , afin de l'ouvrir et de la rendre plus pénétrable ; si on la retournoit elle se cordonneroit ; ce qui s'oppose à la perfection du lavage , et nuit aux opérations subséquentes auxquelles la laine doit être soumise.

On la laisse ainsi dans le bain trois ou quatre minutes ; on la retire , soit avec les mains , qui doivent pouvoir soutenir la cha-

leur, soit avec la fourche ; on la met dans un panier qu'on tient un moment suspendu sur la chaudière pour ne pas perdre l'eau de suint, et on la porte à l'eau.

A mesure que celle du bain s'épuise, on répare la perte avec une nouvelle eau de suint qu'on met dans la chaudière à chaque levée de laine, pour ne pas déranger la température par une grande quantité d'eau froide mise à la fois. Il arrive un moment où le bain, chargé d'une trop grande quantité de parties étrangères, devient bourbeux ; dans ce cas, on vide les chaudières, et l'on renouvelle le bain entièrement.

La qualité de l'eau employée au lavage n'est rien moins qu'indifférente ; on préférera, autant qu'on le pourra, celle qui lave bien le linge, qui cuit bien les légumes, qui dissout le savon, qui est, en un mot, la meilleure à boire : l'eau courante a de grands avantages sur l'eau stagnante ; dans les pays d'étangs, on rend aisément courante l'eau stagnante, en disposant son lavoir au-dessous de la décharge. La plus mauvaise de toutes les eaux est celle de puits ; lorsqu'on est forcé de s'en servir, on pourra la rendre beaucoup

meilleure en la tirant et l'exposant à l'air quelques jours d'avance, ou bien en la faisant bouillir, dans les pays où le combustible est à vil prix.

On lave la laine dans de grands paniers à claire-voie, afin que l'eau puisse entraîner aisément et rapidement tous les corps étrangers qu'elle détache. Dans l'eau courante on fixe l'un auprès de l'autre, au fond de l'eau, deux paniers, auxquels on donne la forme d'un quarré long, lorsqu'on les fait faire exprès. Ils doivent déborder de quelques pouces le niveau de l'eau, afin qu'elle ne puisse entraîner la laine. On lave dans le panier qui est au-dessous du courant : celui qui est au-dessus est destiné à recevoir la laine quand elle est lavée; elle achève de s'y dégorger, et de se purifier de tous les corps étrangers qui pourroient avoir échappé au premier lavage.

Rien ne contribue plus au perfectionnement du lavage, que la manière de le faire. On ne doit jamais froter la laine, ce qui la cordonneroit et même la feutreroit; il suffit de la promener rapidement dans l'eau courante, de l'y ouvrir le plus qu'il est possible;

et pour cet effet, on se sert des deux mains ; et, quand on fait l'opération en grand, d'un râteau avec lequel on ramène sans cesse la laine d'une extrémité du panier à l'autre. Quand on s'apperçoit qu'elle s'ouvre bien, qu'elle surnage à la surface, qu'elle s'y étend comme une sorte de nuage, et que l'eau sort claire du panier, on la jette dans le second, où on la laisse encore quelques minutes, et dont on la retire pour la sécher.

Lorsqu'on est forcé de laver dans de l'eau stagnante, on garnit le fond de manière que l'eau ne puisse aisément être troublée ; on se sert d'un panier bien moins grand, garni de deux anses ou poignées latérales, à l'aide desquelles on puisse le plonger et replonger dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle en sorte parfaitement claire.

En Espagne, où on lave jusqu'à cent mille toisons et plus au même lavoir, où le lavage se fait avec un appareil infiniment plus embarrassant, et d'un effet bien moins sûr que celui que je viens d'indiquer, on jette la laine, en sortant de l'eau, sur une plateforme dallée en pierre et disposée en talus, pour la faire égoutter. Je me sers d'un

moyen bien plus expéditif : je mets la laine à la presse en sortant de l'eau : lorsqu'on n'a pas de presse, on peut en exprimer l'eau, mais moins parfaitement, en étendant la laine dans une forte toile que l'on fait tordre par deux hommes vigoureux. Ce moyen est plus dispendieux et d'un effet moins étendu que celui de la presse, à laquelle on peut substituer d'ailleurs tout autre moyen de compression qu'on peut aisément imaginer.

Cette compression ne nuit en aucune sorte à la qualité de la laine ; j'ai même remarqué qu'elle s'ouvrait d'autant plus qu'elle avoit été plus comprimée. Mais le grand avantage réside dans la rapidité de sa dessiccation, à laquelle un seul beau jour suffit pour l'ordinaire, ce qui épargne beaucoup d'embarras et de dépenses ; indépendamment de ce que fait perdre à la blancheur de la laine l'opération trop souvent réitérée de la lever et de l'étendre, à moins qu'on ne puisse l'exposer sous des hangars assez bien clos pour la mettre en sûreté.

Si, comme cela arrive le plus souvent, on est obligé d'étendre la laine sur la terre, on choisira, autant que le local le permettra,

une place bien propre ; une pelouse , une prairie. Si c'est après la récolte des foins , il importe de promener sur le sol une herse à dents très-serrées, ou même d'y passer le balai , afin d'enlever toutes les parties de fourrages échappées à la faux , qui s'attachent à la laine et en altèrent la pureté.

Lorsque la laine est bien lavée et bien sèche, le déchet se trouve pour l'ordinaire des deux cinquièmes du poids qu'elle avoit avant le lavage.

Dans les manufactures où l'on donne un dernier dégrais aux laines toujours imparfaitement dégraissées en Espagne, on ajoute à l'eau du bain depuis un dixième jusqu'à un tiers d'urine , suivant les idées des manufacturiers , ou plutôt suivant la routine établie dans chaque manufacture ; on y joint encore environ quatre grammes de potasse par chaque litre d'eau qui entre dans le bain. Je me suis assuré , par un assez grand nombre d'expériences , que cette addition n'étoit pas nécessaire , et qu'elle durcissoit et grossissoit la laine , sur-tout lorsque l'urine est dans la proportion d'un tiers ; dans celle d'un dixième elle peut être employée sans inconvénient ,

mais aussi sans utilité bien sensible. Le trempage que j'ai indiqué, supplée l'urine et ne peut être suppléé par elle; il conserve à la laine toute sa souplesse, sans lui faire rien perdre de son ressort. Je ne puis trop conseiller aux cultivateurs qui s'occupent d'amélioration, la pratique d'un procédé qui seul peut les mettre à l'abri de la mauvaise foi, de la cupidité, et assez souvent même de l'ignorance des marchands, des courtiers, des circulateurs qui viennent acheter les laines dans les fermes pour les revendre aux manufacturiers.

X V I I.

Produit d'un Troupeau de race d'Espagne.

Aucune entreprise agricole ne présente un produit aussi sûr et aussi considérable qu'un troupeau espagnol. Des béliers, des moutons de cette race, portent jusqu'à treize ou quatorze livres (6 ou 7 kilogrammes) de laine; le poids moyen de leur toison peut être évalué de huit à neuf (4 à 5 kil.), celle des brebis de cinq à six (2 à 3 kil.). La laine de cette qualité s'est toujours vendue au moins trois fois autant que celle de nos races

communes. On gagne donc tout à la fois, et considérablement, tant sur la qualité que sur la quantité. Les productions se vendent un prix considérable; des béliers ont été vendus jusqu'à plus de mille francs en numéraire. Mais en portant seulement chaque production à soixante francs, on voit qu'un troupeau de cent bêtes donnera beaucoup plus de profit que tout le domaine sur lequel il sera nourri.

Il n'est pas inutile de présenter ici le tableau de ce produit.

Il faut, pour un troupeau de cent brebis et trois ou quatre béliers, un berger dont l'entretien, les gages, joints à la nourriture de ses chiens, peuvent être évalués à sept cents francs, ci..... 700 francs.

Pour la nourriture à la bergerie pendant six mois au plus, à raison, pour chaque individu, de deux livres (un kilogr.) de foin, évalué à vingt francs le millier, ce qui peut être regardé comme le prix moyen des foins de première qualité dans toute la République..... 800

Pour la nourriture, pendant

<i>De l'autre part.....</i>	1500 francs.
six mois, de quatre-vingts agneaux que donneront cent brebis, à raison d'une livre (demi-kilogr.) de foin pour chacun...	300
Pour frais de tonte et autres menus frais.....	50
Total de la dépense.....	1850

Cent quatre toisons, pesant six livres (3 kilogr.) chacune, à raison de deux francs la livre en suint, ce qui est le taux le plus bas..... 1248 francs.

Quatre-vingts toisons d'agneaux, pesant deux livres (1 kilogr.) chacune, à raison d'un franc vingt-cinq centimes..... 200

Soixante tant béliers que brebis, vendus à raison de quarante-huit francs seulement par tête, en supposant qu'il faille en réserver vingt pour recruter le troupeau, ce qui est une supposition trop forte..... 2880

Total de la recette..... 4328

L'excédant de la recette sur la dépense est donc de 2478 francs ; et je n'ai point fait entrer en compte l'engrais fourni par le troupeau, engrais d'un si grand prix, que le plus grand nombre des cultivateurs ne tiennent des troupeaux que pour cet objet. Je l'ai fait entrer en compensation de la paille, que je n'ai point non plus comptée, mais dont il excède de beaucoup la valeur. Je n'ai point aussi porté en recette les réformes ; j'ai supposé qu'un troupeau de cent bêtes en perdoit vingt par an, quoique la perte ne soit réellement que de la moitié.

Si l'on fait attention qu'une exploitation de cent arpens bien cultivés, dont un quart seulement seroit employé en prairies artificielles, et qui jouiroit de l'avantage de quelques friches, peut très-bien entretenir un troupeau de cent bêtes-à-laine, sans rien perdre, et en gagnant même sur les récoltes ordinaires, on reconnoîtra aisément la vérité de mon assertion, qu'il n'y a aucune branche d'industrie rurale aussi productive (1).

(1) Le produit est dans une proportion bien plus forte encore, lorsqu'au lieu de cent bêtes, l'exploitation permet d'en mettre deux cents sous la conduite du même berger.

Qu'on ne soit point arrêté par la crainte chimérique que cette race ne dégénère en France ; qu'elle ne puisse réussir que sous le climat d'Espagne.

C'est cette même race qui a amélioré les troupeaux d'Angleterre ; et si on ne l'y trouve pas aujourd'hui dans toute sa pureté, c'est que les Anglais ont négligé les précautions que nous venons d'indiquer dans cette instruction, pour les conserver.

Comment supposer que cette race ne puisse réussir sous le climat tempéré de la France, lorsqu'elle réussit sous le climat glacial de la Suède ? Il y a trente ans que le *C. Daubenton* possède le troupeau de race d'Espagne, dont le succès étonnant a fait un si grand nombre de prosélytes à l'amélioration des bêtes-à-laine. Cette race, d'ailleurs, n'est pas plus propre à l'Espagne qu'à la France, qu'à l'Angleterre, qu'à la Suède ; elle est originaire d'Afrique, et l'on connoît l'époque de son importation en Espagne, dont les troupeaux indigènes sont couverts d'une laine extrêmement grossière, et se trouvent dans les mêmes cantons, sur les mêmes pâturages que la race à laine fine. La conservation de

cette race n'est pas due davantage, comme on l'a prétendu, et comme beaucoup de personnes l'assurent journellement, aux voyages que font tous les ans, du nord au midi, et du midi au nord, les troupeaux de *mérinos* (c'est ainsi qu'on nomme les moutons à laine fine). Ce qui le prouve, c'est qu'il existe dans l'Estramadure, des troupeaux de *mérinos* qui sont stationnaires, ne sortent jamais de leur pâturage, que pour cette raison on appelle *estantes*, et dont, d'un aveu général, la laine est égale et même supérieure en qualité à celle des troupeaux voyageurs ou *transhumans*.

Les *mérinos* sont une variété dans l'espèce du mouton, comme les races de *barbet*, de *basset*, de *lévrier*, sont des variétés de l'espèce du chien; comme le *bouc*, le *lapin*, le *chat angora*, sont des variétés des espèces auxquelles ils appartiennent. On les conserve dans toute leur pureté en évitant de les méralier. Il en est ainsi de la race des *mérinos*; tous les cultivateurs qui ont eu le bon esprit de s'y attacher, qui, dans les premiers temps sur-tout, leur ont donné des soins particuliers, et une nourriture abondante et saine, ont joui

du double avantage d'enrichir leur pays en s'enrichissant eux-mêmes (1).

Signé, J.-B. DUBOIS, GILBERT, VILMORIN,
TESSIER, CELS, R. LABERGERIE.

Vu par le Ministre de l'Intérieur,

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

(1) L'un des cultivateurs français qui se sont occupés avec le plus de zèle et de succès de l'amélioration des bêtes-à-laine, le Cit. *Chanorier*, qui vient enfin d'être rendu à sa patrie, dont il ne s'étoit arraché que pour soustraire sa tête au couteau de la tyrannie, m'a assuré que la Saxe avoit, depuis quarante ans, augmenté son revenu de plus de 25 millions, par le seul effet de l'amélioration des bêtes-à-laine, opérée avec quatre mille bêtes extraites d'Espagne après la guerre d'Hanovre.

C A T A L O G U E

Des principaux Ouvrages Français sur les Bêtes-à-laine.

POUR tirer des brebis et chèvres plus de profit qu'on n'en tire. Par C. Q. A. G. D. P. Paris, 1666, *in-4.* avec fig.

CARLIER. Mémoire sur les laines, qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens, en l'année 1754, où l'on examine, 1^o. quelles sont les différentes qualités des laines propres aux manufactures de France; 2^o. si on ne pourroit pas se passer en France de laines étrangères; 3^o. comment on pourroit perfectionner la qualité, et augmenter la quantité des laines de France. Bruxelles et Paris, 1755, *in-12.*

HASTFER. (F. - W.) Instruction sur la manière d'élever et de perfectionner les bêtes-à-laine, composée en suédois, mise en français, par M. *Pohole*. Paris, Dijon, 1756, 2 vol. *in-12.*

CARLIER. Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes-à-laine. Paris, 1762, *in-12.*

CARLIER. Instruction sur la manière d'élever et de perfectionner la bonne espèce des bêtes-à-laine de Flandre. Paris, 1763, *in-12*, avec figures.

DESMARS. Mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnais, en 1761, *in-8*. Paris, 1767.

CHALETTE. (De) la médecine des bêtes-à-laine, contenant leur histoire naturelle et vétérinaire, avec plusieurs observations sur leurs maladies, et les remèdes pour les guérir. Paris, 1769, *in-12*.

CARLIER. Traité des bêtes-à-laine, ou méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie: ouvrage pratique, suivi du dénombrement et de la description des principales espèces de bêtes-à-laine dont on fait commerce en France; avec un état des différentes qualités de laine, et des usages auxquels elles servent dans les manufactures. Paris, 1770, *in-4*, 2 vol. avec figures.

ALSTROM. (C.) Essai historique et politique sur la race des brebis à laine fine, tiré en partie d'un discours prononcé en suédois le 25 Avril 1770, avec des observations physiques du même auteur, sur la production de

de la laine fine des brebis ; ouvrage utile aux commerçans , aux cultivateurs et à ceux qui sont à la tête du gouvernement économique des nations. Saarbruck , Metz , 1774 , *in-12.*

Arrêt de la cour de parlement (de Toulouse) du 21 Juin 1775 , qui défend d'introduire dans les foires de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre de Toulouse , Carman et Verfeil , de la laine portée des lieux infectés , qui ne soit lavée. Toulouse , *in-4.*

BELLEROCQ , (artiste vétérinaire). Instruction sur une maladie épizootique qui attaque les bêtes-à-laine , connue sous les noms de *clavin* , de *claveau* ou de *picote*. Bordeaux , 1775 , *in-4.*

CHARLEMAGNE (fils). Observations sur un remède efficace pour la guérison du *claveau*. Paris , 1775 , *in-8.*

FOULLÉ. (J.-F.) Mémoire sur la question : Quels sont les moyens de perfectionner , dans les provinces Beligiques , la laine des moutons ? qui a remporté le prix de l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. 1777 , *in-4.*

DAUBENTON. Instruction pour les bergers et pour les propriétaires de troupeaux. Paris, 1782, *in-8*, avec figures.

DAUBENTON. Mémoire sur le premier drap de laine superfine du cru de la France ; lu à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, le 21 Avril 1784. Paris, 1785, *in-4*.

CARLIER. Remarques sur l'Instruction de M. *Daubenton*, pour les bergers et pour les propriétaires de troupeaux. Amsterdam, Paris, 1785, *in-8*.

Instruction sur le parcage de bêtes-à-laine. Paris, 1785.

DAUBENTON. Observations sur la comparaison de la nouvelle laine superfine de la France avec les plus belles laines d'Espagne dans la fabrication du drap. Paris, 1786, *in-8*.

LAMERVILLE. Sur les bêtes-à-laine de Berri. Paris, 1786.

CARLIER. Examen du sentiment de M. *Roland de la Platière*, sur les troupeaux, sur les laines et sur les manufactures. Paris, 1787, *in-8*.

GUERCHY. (DE G.) Mémoire pour l'amélioration des bêtes-à-laine dans l'île de

France , suivi d'une instruction sur la manière de soigner les bêtes-à-laine , suivant les principes de M. *Daubenton*. Paris , Sens , 1788 , *in-8*.

Filature , commerce et prix des laines en Angleterre , ou correspondance sur ces matières entre MM. *Banks* , *Arthur Young* et plusieurs grands propriétaires d'Angleterre ; trad. de l'anglais par M. *C.P.* Paris , 1789 , *in-8*.

GIRAUD. (A.-A.) Réflexions sur la nécessité et la possibilité d'améliorer les laines en France. Paris , 1790 , *in-8*.

Mémoires sur l'éducation des bêtes-à-laine longue , et sur les moyens d'en améliorer les races , publiés par la Société d'Agriculture. Paris , 1791 , *in-8*.

MICHEL. Essai sur le commerce des bêtes-à-laine. 1792. Lyon , *in-8*.

Idem. Traité de la manière d'élever les bêtes-à-laine dans le midi de la France , qui diffère absolument de celle du nord.

LABERGERIE. (ROUGIER-) Rapport fait à l'Assemblée nationale , au nom du comité d'Agriculture , sur l'amélioration des bêtes-à-laine , le 24 Juillet 1792 , l'an 4 de la

- liberté, imprimé par ordre de l'Assemblée nationale. Paris, 1792, *in*-8.
- DUQUESNOY.** (AD.) Mémoire sur l'éducation des bêtes-à-laine, et les moyens d'en améliorer l'espèce. Nanci, 1792, *in*-8.
- FLANDRIN.** (P.) De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens d'en perfectionner les laines. Paris, an 2.
- LONGUET.** (CH.) Clôture productive.....
..... Méthode imitée de l'Anglais pour l'éducation des bêtes-à-laine, etc. Paris, an 3 de la République, *in*-8.
- DAUBENTON.** Extrait de l'Instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux. Paris, an 3, *in*-12.
- GILBERT.** Sur le claveau des moutons. Paris, imprimerie de la République, *in*-8.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I È R E S.

A

- A**BRIS qui conviennent aux moutons, pag. 295, 296 et 297.
- ABRUZZE, nourrit les plus beaux moutons de l'Italie, pag. 208.
- ABU-ZACHARIA, auteur arabe, qui a écrit sur l'agriculture, pag. 112.
- ACCOUPLEMENT. Époque où se fait l'accouplement des béliers avec les brebis, pag. 14. — Proportion des mâles avec les femelles, *id.* — Age auquel commence et finit l'accouplement en Espagne, pag. 14 et 15. — Age auquel il doit se faire, pag. 302 jusqu'à 304. — Saison de l'accouplement, pag. 305 jusqu'à 308.
- AGNEAUX. Destruction annuelle des agneaux dans les troupeaux *transhumantès* d'Espagne, pag. 16. — Usages auxquels leurs peaux sont employées, pag. *id.*
- AGRICULTURE. Plusieurs mots techniques de cet art manquent à notre langue, pag. 36 et 37. — L'Espagne est le pays de l'Europe le plus propre à l'agriculture, pag. 109 et 110. — État ancien et moderne de son agriculture, p. 110. — Causes de sa décadence, pag. 113, 114 et 115. — Causes qui s'opposent à ses progrès, pag. 116 jusqu'à 128.

- AIR.** Il influe sur la beauté des laines , pag. 157 et 201. — Manière dont est produite cette influence , pag. 157 jusqu'à 160. — Il contribue à la santé des moutons , pag. 156 et 201.
- ALLAITEMENT.** Stratagème dont se servent les bergers espagnols pour accoutumer les brebis à allaiter les agneaux qu'on leur substitue , pag. 18. — Durée de l'allaitement , pag. 19.
- ALMAGRA.** Terre ocreuse dont on enduit le corps des moutons , p. 44, 57. — Usage pratiqué chez quelques peuples anciens et modernes , pag. 57 et 58.
- AMÉLIORATION** des races de bêtes - à - laine en Espagne , pag. 24. — Moyens qu'on doit employer en France pour atteindre le même but , pag. 270 jusqu'à 273.
- APILADORES.** Ouvriers qui rangent les toisons dans les magasins , pag. 56.

B

- BACHE.** Voyez Sudadero.
- BAILES.** Chefs des troupeaux de la Crau , pag. 194.
- BARBARIE.** Ses laines inférieures à celles d'Espagne , pag. 11.
- BÉLIER.** Qualités requises dans un bon bélier , pag. 15 et 278. — Prix de la location d'un bélier en Angleterre , pag. 174 et 175.
- BERGERS** d'Espagne. Ustensiles et effets qu'apportent avec eux les bergers voyageurs , pag. 37. — Leur caractère et leur manière de vivre , pag. 46 et 47. — Nombre de bergers pour un

- tronpeau voyageur , pag. 47. — Leurs qualités morales , leurs fonctions , *ibid.* — Leurs salaires , pag. 48.
- BERGERS de la Crau. Leur manière de vivre , 190 , 191 et 199. — Police qui règne parmi eux , p. 194 , 195 , 196 et 197. — Leur constitution physique et morale , pag. 202 et 203.
- BOISSON. Qualité des eaux propres aux moutons , pag. 44 , 45 , 295. — Temps auquel il faut les abreuver , *idem.*
- BREBIS. Époque à laquelle les brebis mettent bas , pag. 15. — Soins que leur donnent alors les bergers espagnols , *ibid.* — Brebis stériles , pag. 84.
- BREBIS de la Crau. Soins qu'on leur donne , p. 193.

C

- CAHIDAS. Nom qu'on donne aux laines rangées dans la quatrième classe , pag. 70.
- CASTRATION , pag. 19. — Observations relatives à ce sujet , pag. 310 jusqu'à 313.
- CHEMINS consacrés aux moutons d'Espagne , p. 33 et 34. — A ceux de la Crau , pag. 195. — A ceux du royaume de Naples , pag. 220.
- CHIEN de berger. Inconnu en Espagne , pag. 41.
- CHIENS de la Crau. Leur race , leur vigilance , pag. 192.
- CHOURROS. Description des moutons chourros ; lieux où ils se trouvent , pag. 7 et 8.
- CLIMAT. Son influence sur les laines , pag. 141 , 143 jusqu'à 151.
- CORNES. Manière de les couper aux béliers , p. 20 ,

- 315 et 316. — Avantages de cette amputation , pag. 315.
- COUSONS. Nom qu'on donne aux pâturages dans le pays de la Crau , pag. 188.
- CRAPON. Bouc châtré , p. 3.

E

- ÉDUCATION des moutons , négligée en Espagne , pag. 13. — Choix des emplacements propres à l'éducation des bêtes-à-laine de race espagnole , p. 287 jusqu'à 290.
- ENCERRADERO. Grande pièce de la tonderie , où l'on enferme les moutons , pag. 52. — Nombre de bêtes qu'il contient , pag. 52 et 53.
- ENGRAIS. Négligence des Italiens sur l'emploi des engrais , pag. 212 et 213.
- ENTREFINA. Laine qui provient des métis , pag. 82.
- ESCURIAL. Bibliothèque de manuscrits arabes , pag. 112.
- ESPAGNE. Sa description physique , pag. 109 et 110. — Sa fertilité , pag. 111 , 126. — Son ancienne opulence , pag. 112. — Sa population ancienne et moderne , pag. 113.
- ESQUILADORES , ou tondeurs , pag. 55.
- ESQUILEO , ou tonderie , pag. 50 et 51. — Lieux où sont situés les esquileos , *ibid.* — Différentes parties dont est formé un esquileo , pag. 51 et suiv.
- ÉTABLES. Leur mauvaise construction et leur malpropreté sont funestes aux bêtes-à-laine , pag. 156 et 21.
- EXERCICE. Il contribue à la finesse des laines , p. 155.

F

- FANÈGUE. Mesure agraire , pag. 41.
- FINA. Nom qu'on donne à la laine de première qualité , pag. 69.
- FLORÉTÉ. Laine de seconde qualité , pag. 69.
- FOGGIA. (tribunal di) Sa formation , pag. 222. —
Son influence désastreuse sur l'agriculture , p. 226.
- FOURRURES. Procédé dont se servent les Tartares de Bucharie et les habitans de l'Ukraine , pour donner de l'éclat et de la valeur aux fourrures de leurs agneaux , pag. 17 et 18.
- FROMAGES du royaume de Naples , pag. 218.

G

- GALÉRA. Machine qu'on place dans le canal pour recevoir la laine entraînée par l'eau , pag. 66.
- GANADIERS. Nom des propriétaires de grands troupeaux d'Espagne , favorisés par les lois , pag. 153.

H

- HERRERA , ancien auteur agronome espagnol ; ne fait pas mention des voyages des moutons , p. 14.
- HUMIDITÉ. Son influence sur les bêtes-à-laine , pag. 142 et 213.

J

- JOVELLANOS. Persécution qu'il a éprouvée , pag. 116.

K

- KAMTSCHATKA. Pays qui nourrit des moutons , malgré les rigueurs du froid , pag. 144.

LAINES. Manière de faire le triage des laines, p. 67 et suiv. — Maturité des laines indispensable pour la fabrication des beaux draps, pag. 68. — Différentes qualités de laine dans une même toison, pag. 69 et suiv. — Emballage des laines, pag. 75. — Marques apposées aux belles laines, pag. 76. — Quantité de laine que produit chaque bête, pag. 76. — Avantages de la laine sur les autres substances propres à vêtir l'homme, pag. 77, 78 et 79. — Diverses espèces de laines produites par l'Espagne, pag. 81 et 82. — Laine noire, son usage, pag. 82. — Lieux renommés pour les laines en Espagne, *ibid.* — Laines noires de l'Abruzze, p. 210. — Laines longues du même pays, p. 209. — Laines grises, pag. 211. — Qualité des laines de la Pouille, cause de leur dégénération, p. 216 et 217. — Qualité de la laine des mérinos, pag. 83, 84 et 85. — Quantité de laines fines produites par l'Espagne, pag. 94 et 95. — État de leur exportation, pag. 95 et 96. — Port où elle se fait, p. 98. — Quantité employée dans les manufactures d'Espagne, pag. 96. — Revenus de la couronne d'Espagne sur les laines, pag. 97 et 98. — Assortiment et manière dont se font les achats, p. 99 et 100. — Prix des laines d'Espagne, pag. 101, 102 et 103. — Prix comparatif des laines de divers pays, pag. 5 et 6. — Causes qui produisent les belles laines, pag. 137 jusqu'à 160. — Commerce des laines; probabilité sur la ruine prochaine de

celui que fait l'Espagne avec les autres Nations , pag. 103 et suiv. — Moyen que peut employer le Gouvernement Espagnol pour arrêter la ruine de ce commerce, pag. 106 et 107.

LAINES fines de France, dépréciées par les fabricans; causes de cette dépréciation, pag. 178 jusqu'à 183.

LAVADERO, ou lavoir. *Voyez ce mot.*

LAVAGE. Son époque, pag. 60. — Qualité des eaux, *ibid.* — Avantage de la méthode espagnole dans le lavage des laines, pag. 61 et suiv. — Cette méthode introduite en France avec succès, p. 68. — Procédé du lavage, pag. 71 et suiv. — Déchet des laines occasionné par le lavage, pag. 76. — Inconvéniens du lavage à dos, pag. 314. — Méthode de laver les laines, employée par le Citoyen *Gilbert*, pag. 318 jusqu'à 328.

LAVOIR. Description des lavoirs, pag. 62 et suiv.

LIGADORES. Ouvriers qui conduisent et attachent les moutons qui doivent être tondus, pag. 56.

LOIS agraires. Leurs vices en Espagne, pag. 116 et 117. — Sagesse de celles de Toscane, pag. 117 et 118.

M

MAGASIN où l'on serre les toisons, pag. 55.

MALADIES. Celles auxquelles sont sujets les troupeaux voyageurs; leurs remèdes, pag. 23.

MANSOS. Moutons châtrés qui marchent à la tête des troupeaux, pag. 34 et 57.

MANUFACTURES de draps. Causes du peu de prospérité de celles d'Espagne, pag. 85 jusqu'à 89.

- État de celles de Ségovie et de Guadalaxara , pag. 89 jusqu'à 92.
- MARQUE faite aux moutons d'Espagne, pag. 20 et 54. — A ceux de la Crau, p. 193 et 194.
- MAYORAL. Nom donné au chef des troupeaux en Espagne, pag. 36.
- MENOUS. Boucs qui conduisent les troupeaux de la Crau, pag. 197.
- MÉRINOS. Origine de ce mot, p. 5. — Description des moutons mérinos, *ibid.* — Époque à laquelle ils ont été introduits en Espagne, pag. 8 et suiv. — Endroit où se trouve cette race, pag. 29 et suiv. — Sa naturalisation dans diverses parties de l'Europe, pag. 104 et 105. — Succès qu'elle a eu en Suède, pag. 164 — et dans le nord de l'Europe, pag. 165 et 166 ; — en France, pag. 162 et 163.
- MÉRINOS sédentaires, donnent d'aussi belles laines que les mérinos voyageurs, pag. 137 et suiv. — Ils dégénèrent même en Espagne, lorsqu'ils ne sont pas soignés, pag. 154.
- MESTA. Origine du Conseil de la Mesta ; ses privilèges, pag. 131 et 132. — Son influence sur la population et la culture d'Espagne, pag. 132, 133 et 134.
- MÉTIS. Lieux d'Espagne où l'on trouve des métis, pag. 7.
- MOINES. Préjudices qu'ils causent à la population et à l'agriculture de l'Espagne, pag. 120 et 121.
- MORÉNO. Charbon pilé, qu'on met sur les blessures faites aux moutons, pag. 56.
- MORTALITÉ. Cause de mortalité dans les troupeaux

voyageurs d'Espagne , pag. 23 et 52. — Dans ceux de la Pouille , pag. 212.

MOUTON. Utilité du mouton , pag. 2. — Il fertilise le sol qui le nourrit , pag. 79 et 80. — Il vit avec l'homme sous les climats les plus rigoureux , pag. 143. — Races et variétés en Espagne , pag. 4.

MOUTONS voyageurs d'Espagne ; leur nombre actuel , pag. 94. — Sous *Philippe III* , pag. 129. — Diminution qu'a éprouvé ce nombre sous *Philippe IV* , *ibid.*

MOUTONS voyageurs des Bouches-du-Rhône , p. 188 et suiv. — Leur nombre , pag. 202.

MOUTONS voyageurs du royaume de Naples , p. 105 et suiv. — Leur nombre , pag. 27. — Droits anciennement perçus sur ces animaux , pag. 221. — Droits qu'en retire le Gouvernement Napolitain , pag. 227 et 228. — Privilèges relatifs à ces animaux ; leur influence sur l'agriculture , pag. 221 jusqu'à 227.

MOUTONS d'Islande. Ils vivent au milieu des neiges , ainsi que ceux de Gothland , pag. 143.

MOUTONS de Shetland. Ils produisent la plus belle laine connue , pag. 142. — Moutons d'Afrique , pag. 148 et 149. — Du cap de Bonne-Espérance , page 149. — D'Amérique , *ibid.* — De Tarente ; on les couvroit d'une peau pour préserver leurs laines , pag. 157 et 159. — Beauté des moutons de l'ancienne Gaule , pag. 167.

MOUTONS du royaume de Naples. Leurs différentes races ; qualité de leurs laines , p. 207 jusqu'à 211.

MOUTONS à laine longue. Importance de l'éducation de cette race, pag. 180 et suiv. — Les belles races de moutons peuvent réussir dans presque tous les pays, pag. 162 jusqu'à 166. — Elles n'ont pas besoin d'être renouvelées pour se soutenir, pag. 182. — Causes qui les font dégénérer, pag. 166 jusqu'à 169. — Avantages de l'éducation des belles races, pag. 173, 177 et 178. — La race espagnole est plus appropriée aux départemens méridionaux de France, pag. 175, 176, 177 et 249. — Vues sur la propagation de cette race en France, pag. 248 jusqu'à 261. — Choix des bêtes-à-laine, pag. 274 jusqu'à 281. — L'éducation des bêtes-à-laine mérite des encouragemens de la part du Gouvernement, pag. 80 et 81. — Prix des moutons de race espagnole en France et en Espagne; moyens de s'en procurer, pag. 170 jusqu'à 172. — Manière de les faire voyager, pag. 172, 173, 281 jusqu'à 287.

MUSMON, ou mouton sauvage de *Pline*, pag. 4.

N

NOURRITURE. Son influence sur la beauté des laines, pag. 151 et suiv. — La mauvaise nourriture produit la détérioration des races en France, pag. 152, 153, 185 et 209. — Nourriture qui convient aux bêtes-à-laine, pag. 292 jusqu'à 294.

O

OCRE. *Voyez* *Almagra*.

PARCAGE, pag. 22 et 23. — Manière de faire parquer les troupeaux de la Crau, pag. 290. — Terrain et saison propres au parcage, pag. 297 et 298.

PATURAGES d'Espagne. Répartition des pâturages entre les troupeaux voyageurs, pag. 38. — Manière dont on conduit les troupeaux sur les pâturages, pag. 42 et suiv. — Qualité des pâturages en Espagne, pages 45 et 185. — Ils n'influent pas directement sur la beauté des laines, page 143. — Ceux où les herbes sont trop abondantes nuisent aux troupeaux, si on les y conduit sans précaution, pag. 45 et 208. — Plantes aromatiques graminées, pag. 45 et 46. — Loyer des pâturages en Espagne, pag. 48.

PATURAGES de la Crau, pag. 188. — Temps où les troupeaux y arrivent, pag. 189. — Répartition de ces pâturages entre les troupeaux voyageurs, pag. 189.

PATURAGES de la Pouille; leur nature, pag. 219 et 220. — Proportion qu'on doit observer entre les pâturages et le nombre de bêtes-à-laine qu'on leur destine, pag. 290, 291 et 292. — Conduite des troupeaux sur les pâturages, pag. 298 jusqu'à 301.

PEAUX. Commerce et usage des peaux d'agneaux, pag. 16. — Peaux de bêtes mortes, pag. 68.

PECÉRA, endroit où l'on marque les moutons, p. 54.

PEDRÉRA, pag. 65.

POUSSIÈRE. Quelques propriétaires font imprégner

la laine de poussière, afin de la rendre plus pesante, pag. 54.

PROPRIÉTAIRES de troupeaux en Espagne; noms des plus riches propriétaires, pag. 39.

PROPRIÉTÉS territoriales. Leur trop vaste étendue nuit à l'agriculture, pag. 119 et 120.

PUSTULES. Leur remède, pag. 44.

Q

QUEUE. Manière de la couper aux moutons en Espagne, pag. 20. — Raison pour laquelle on la coupe à ceux de la Crau, pag. 193. — Avantages de cette amputation, pag. 317.

R

RABADAN. Nom du berger qui occupe le second rang dans les troupeaux d'Espagne, pag. 47.

RACES de moutons. Voyez Mérinos. — Influence du climat sur les différentes races d'animaux, p. 264 jusqu'à 269.

RAMBOUILLET. Historique de cet établissement, pag. 229 et suiv. — Sa fondation, pag. 232 et 233. — Époque de sa formation, pag. 234. — Nombre de bêtes qui le composaient alors, *ibid.* — Envoi de ses moutons fait dans différentes parties de la France, pag. 235. — État présent du troupeau de Rambouillet, pag. 238 et suiv. — Beauté de ses laines, pag. 240 et 241. — Soins qu'on lui donne, pag. 241 et 242. — Poids et prix des toisons, pag. 243 et suiv. — Vente des moutons, pag. 244. — Prix comparatif des laines de Rambouillet avec celles

celles du pays, pag. 246. — Nature du terrain de Rambouillet, pag. 288 et 289.

RANCO. Salle où se fait la tonte, pag. 54.

RÉFINA. Laine de première qualité, pag. 69.

ROSÉE. Effet de la rosée sur les moutons ; elle ne leur est nuisible que par défaut d'habitude, p. 42 et suiv.

S

SEL, pag. 20 et suiv. — Quantité qu'on en donne aux moutons voyageurs, pag. 21. — Le sel est salulaire aux moutons et à différens animaux, pag. 21 et 22. — Il les engraisse, pag. 22.

SEVRAGE. Précautions relatives au sevrage, p. 308 jusqu'à 310.

SOL. Son influence sur les bêtes-à-laine, pag. 143, 213 jusqu'à 216.

SUDADERO. Pièce dans laquelle on met les moutons pour les faire suer avant de les tondre, pag. 53.

SUEUR. Facilite la tonte, pag. 53. — Est mortelle aux moutons, *ibid.*

SUINT. Plus abondant dans les toisons des *mérinos* que dans les autres races, pag. 183. — Avantages qui peuvent en résulter pour l'engrais des terres, pag. 183 et 184.

T

TABLÉRO. Plancher sur lequel on dépose la laine pour la faire égoutter, pag. 63.

TERCÉRA. Nom donné à la laine de troisième qualité, pag. 69.

TOISON. Manière dont on divise, en Espagne, les

- différentes qualités de laine d'une même toison, pag. 67 et suiv. jusqu'à 71. — Poids des toisons en Espagne, pag. 76. — *Idem* en France, p. 248.
- TOLÈDE. Décadence de ses manufactures, pag. 92.
- TONTE. Époque de la tonte, pag. 50 et 51. — Manière dont elle se fait, pag. 55 et suiv. — Ouvriers employés à la tonte, *ibid.* — Durée de la tonte, pag. 59. — La tonte des moutons du royaume de Naples se fait deux fois l'an, pag. 218. — Précautions nécessaires avant et après la tonte, pag. 313 et 314.
- TROUPEAUX d'Espagne. Nombre proportionnel entre les brebis, les béliers, les agneaux et les moutons, pag. 39. — Nombre de bêtes composant les troupeaux voyageurs, *ibid.* — Leur répartition sur les pâturages, pag. 40 et 41. — Bénéfice d'un troupeau en Espagne, pag. 48.
- TROUPEAUX de la Crau. Leur formation, pag. 194 et 195. — Leur marche, pag. 195. — Manière de les conduire, pag. 200. — Bénéfice d'un troupeau de race espagnole en France, p. 328 jusqu'à 331.

V

- VARRENDEROS. Ouvriers qui balaient la salle de la tonte, pag. 56.
- VIGNES. On y conduit les troupeaux en Espagne, pag. 45.
- VIGOGNE. Fabrique de draps de Vigogne, p. 92.
- VOYAGES des moutons en Espagne. Leur origine, pag. 25 et suiv. — Usage de faire voyager les moutons, pratiqué chez différens peuples anciens

et modernes, pag. 28. — Époque et durée des voyages, pag. 31. — Espace parcouru chaque année par les moutons, *ibid.* et suiv. — Ordre observé dans la marche, pag. 34. — Le système des voyages nuit essentiellement à l'agriculture, pag. 122 et suiv. — Il s'oppose à l'accroissement des bois, pag. 124; — aux clôtures, *ibid.*; — au perfectionnement de l'agriculture, pag. 125 et suiv.; — à la multiplication des bêtes-à-laine, pag. 127 et 128. — Moyens de faire cesser les voyages des moutons sans diminuer le produit des laines fines, pag. 130 et 131. Les voyages ne sont pas essentiels à la beauté des laines, pag. 136 jusqu'à 141.

VOYAGES des moutons de la Crau. Leur durée, pag. 197. — Ordre qu'on y observe, *ibid.*

VOYAGES des moutons du royaume de Naples, pag. 205 et suiv. — Antiquité de l'usage de faire voyager les moutons en Italie, pag. 207 et 221.

W

WHITECHAPEL. Lieu près de Londres, où l'on fait subir aux os de moutons différentes préparations, pag. 3.

Y

YOUNG. Méprises de cet agriculteur anglais, p. 163, 186, 187 et 231.

Fin de la Table des Matières.

FAUTES A CORRIGER.

Page 77, ligne 5, plantes fertiles, *lisez*, plantes textiles.

Page 80, ligne 10, plantes fertiles, *disez*, plantes textiles.

*La langue de la vigne, la haricelle
manche alla al principio - 63.*

Observ^{on} sobre venta de la
lana - Pag. 100.

Una libra de sal da diez libras de carne
y una de lana. Proverbio Aleman.

1^{er} Edic.

250 €.









MAISON FONDÉE EN 1789
PAR M. DE LAUNAY
RUE DE LA HARPE, 105

BETES
A LAINE
DE ESPAGNE

MAISON FONDÉE EN 1789
PAR M. DE LAUNAY
RUE DE LA HARPE, 105

